

**SAS [024] –
Requiem pour
Tontons Macoutes**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.

N° 24

REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES

© Librairie Plon, 1971
ISBN : 2-259-00077-0

CHAPITRE PREMIER

Estimé Jolicoeur déboucla son vieux ceinturon de toile où était accroché un Smith et Wesson « 41 Magnum » rouillé et le posa sur le rebord d'une tombe, à côté de son chapeau de paille tressée et d'un sac en papier contenant trois mangues. Debout, l'Haïtien s'étira et bâilla. Il était tout juste six heures du matin, et le soleil ne brûlait pas encore. Dans trois heures la température serait infernale. Le cimetière de Port-au-Prince, comme le reste de la ville, était une vraie fournaise. Si les morts n'avaient pas été protégés par d'épaisses dalles en ciment ou en marbre, ils auraient coulé comme du beurre. Dieu merci, les Haïtiens étaient traditionalistes : pour enterrer dignement un parent, on se privait de manger et les filles de la famille allaient jusqu'à se prostituer, le cas échéant.

Estimé, peintre en inscriptions funéraires, en savait quelque chose. Les fillettes obtenues en échange d'une belle épitaphe sur un caveau tout neuf lui évitaient de dispendieux recours aux Dominicaines pourries des petits bordels bon marché de la route de Carrefour. En outre, sa qualité de Tonton Macoute dissuadait ses rares clients non-analphabètes de corriger son orthographe approximative.

L'Haïtien prit le pot de peinture, s'approcha de son chantier et lut, à haute voix, pour lui seul, ce qu'il avait déjà écrit :

« Adieu, incomparable Leader, Emule de Vespasien, de Mustapha Kémal Attaturk, du Marron Inconnu de Saint-Domingue ! O François Duvalier Que la terre de cette Haïti que vous avez si charnellement aimée vous soit légère ! »

Il était indiciblement fier d'avoir été choisi pour peindre l'épitaphe du docteur François Duvalier, Président à vie de la République d'Haïti, chef suprême et effectif des Forces Armées, des Forces de Police et des Volontaires de la Sécurité Nationale. Plus fâcheusement connu sous le nom de « Papa Doc ». Décédé une semaine plus tôt. Des couronnes étaient disposées tout autour de la sépulture, sur des socles. Une grille de fer peinte en bleu entourait le petit mausolée où l'on accédait par une porte fermée à clef. La dalle n'était pas encore scellée.

Un des gardiens cacochymes du cimetière apparut en bas de l'allée. Comme tous les matins, il allait ouvrir la grille de la rue Jean-Marie Guilloux, sur la face est du cimetière.

La tombe de « Papa Doc » se trouvait à droite, à l'entrée de l'allée desservie par cette grille. À longueur de journée, des délégations officielles s'y succédaient, sournoisement observées par des Tontons

Macoutes repérant ceux qui ne manifestaient pas un chagrin assez bruyant.

Luckner Cambronne, ministre de Papa Doc, avait, une fois pour toutes, résumé le credo du Régime : « Un bon Duvaliériste est toujours prêt à tuer ses enfants, les enfants à tuer leurs parents. »

Sage prudence !

Résolution qui promettait à Estimé Jolicoeur de longues journées de travail. François Duvalier était mort, mais le Duvaliérisme continuait avec Jean-Claude, fils de « Papa Doc », nouveau et rondetlet Président à vie. Celui que les Américains avaient surnommé L.S.D. Le Successeur Désigné...

Le vieux gardien passa en traînant les pieds et salua craintivement Estimé. Celui-ci, le pinceau en l'air, se préparait à attaquer les fioritures et ne tourna même pas la tête.

C'était un grand jour. À neuf heures, Jean-Claude Duvalier, le nouveau Président à vie, descendrait de sa Mercédès 600 pour venir s'incliner devant la tombe de son illustre père. Dehors, quelques taxis commençaient à rouler vers le centre. On se lève tôt à Port-au-Prince, à cause de la chaleur... Bientôt, les premiers visiteurs se répandraient dans les allées.

Avant de se lancer, Estimé Jolicoeur se dit qu'une mangue lui donnerait du courage. Il posa son pinceau et prit un des fruits posés près de son chapeau. Tout en mordant dans une mangue, il relut encore l'inscription du frontispice.

De tous les héros cités, Estimé n'avait entendu parler que du Marron Inconnu de Saint-Domingue. La bouche dégoulinant de jus de mangue et le front plissé par l'effort, il réfléchit. Il brûlait d'ajouter quelque chose de son cru à cette épitaphe, afin de souligner la pureté de son Duvaliérisme. Il pensa à « Bienfaiteur Suprême » mais se dit qu'il pourrait se faire taxer de tiédeur. Il fallait quelque chose de plus absolu.

Jetant la peau de la mangue, il reprit son pinceau, toujours à la recherche d'une formule-choc.

Une voiture qui stoppait devant la grille l'arracha à ses réflexions. Il tourna la tête. C'était un break Peugeot, gris, semblable aux dizaines de taxis collectifs qui sillonnaient Port-au-Prince en s'arrêtant à tout bout de champ. Les portières claquèrent. Trois hommes descendirent et entrèrent dans le cimetière. Le premier avait des lunettes noires, des cheveux crépus très courts, une solide bedaine et un polo bleu. Son compagnon, très sombre également, était vêtu d'une chemise blanche à manches courtes et d'un pantalon de toile. La crosse en bois d'un petit revolver dépassait de sa ceinture.

« Un Macoute », se dit Estimé. Ils étaient des centaines dans Port-au-Prince, des milliers à Haïti et ne se connaissaient pas tous. Ceux-là

venaient peut-être d'un lointain village de l'Artibonite [1] rendre un dernier hommage à leur Chef bien-aimé. Officiellement, les Tontons Macoutes s'appelaient Volontaires de la Sécurité Nationale et ne dépendaient que du Président. Jolicoeur se redressa fièrement et esquisssa le salut militaire avec son pinceau.

Son geste s'arrêta en route.

Les deux premiers arrivants s'étaient écartés, devant le troisième homme. Celui-ci portait une veste blanche et une cravate, et tenait un gros colt 44 automatique à la main.

Justement braqué sur Estimé Jolicoeur.

Celui-ci se liquéfia. Il connaissait par coeur le visage du géant au nez épaté qui se tenait devant lui. Sa photo était placardée dans tous les commissariats, dans toutes les permanences de Tontons Macoutes. Avec l'ordre de l'abattre à vue.

C'était Gabriel Jacmel, le Renégat, l'ancien chef des Macoutes, l'ex-bras-droit du Président, devenu l'ennemi public n° 1 du Duvaliérisme. Officiellement en fuite dans les montagnes.

Le géant sourit, montrant des dents éblouissantes. Le canon du colt effectua un quart de tour vers le mausolée.

— Ouvre !

Tétanisé, Estimé Jolicoeur ne répondit pas. Que venait faire Gabriel Jacmel en plein Port-au-Prince ? L'ancien chef des Tontons Macoutes semblait très sûr de lui, et le gros colt paraissait minuscule dans son énorme main. Il dépassait ses deux compagnons d'une bonne tête.

— Ouvre, répéta le géant, ou je fais sauter ta vilaine caboche de Duvaliériste.

Le chien du colt était relevé, Jacmel souriait d'un sale sourire en contemplant Jolicoeur. Ses deux gardes du corps surveillaient la grille du cimetière, la main sur la crosse de leurs armes. Sans se cacher. À Port-au-Prince, lorsqu'on voyait un homme avec un revolver, on ne posait pas de questions. Les marécages bordant la route d'Ibo-Beach regorgeaient de gens qui avaient méconnu cette règle impérative.

Estimé Jolicoeur lorgna l'allée déserte. Le gardien était reparti dans son bureau de l'entrée principale. Il était trop loin pour crier. Son regard se posa sur son pistolet. Trois mètres à parcourir. Il baissa le bras tenant le pinceau.

— Qu'est-ce que tu veux ? parvint-il à articuler.

Gabriel Jacmel avança sur lui :

— Tu ne sais pas ce qu'il m'avait dit au téléphone un jour ? Que Je lui apporterai ma tête ! Eh bien, je suis venu chercher la sienne... Je la montrerai partout... Allez, ouvre.

Estimé Jolicoeur sentit son front se couvrir de sueur.

C'était pire qu'un sacrilège. Comme tous les Haïtiens, il croyait au Vaudou. Beaucoup de Duvaliéristes croyaient dur comme fer que

« Papa Doc » continuerait à pourchasser ses ennemis sous forme de « zombie ». Mais pour cela, il fallait que son cadavre reste entier.

— Jamais je ne te donnerai la clef, dit-il dignement. Je te le jure sur la Révolution Duvaliériste !

Le sourire de Gabriel Jacmel s'effaça d'un coup.

— Imbécile.

Il tourna légèrement la tête :

— Thomas !

Le garde du corps aux lunettes noires s'avança au moment où Estimé Jolicoeur plongeait vers son Smith et Wesson. Le peintre-Macoute se releva, tenant l'arme par la crosse, mais encore dans son étui. Du coin de l'oeil, il vit l'autre tirer quelque chose de la jambe de son pantalon. Il y eut l'éclair d'une lame, et il sentit une brûlure à la gorge. Il voulut crier mais aucun son ne sortit. Un long jet de sang jaillit de sa gorge, éclaboussant Gabriel Jacmel. Il s'affaissa d'un coup sur le côté, la tête presque détachée du tronc par le coup de machette, le corps secoué de soubresauts. Son assassin se pencha sur lui, relevant la tête d'un coup de pied, afin d'agrandir encore l'affreuse blessure.

D'un coup sec, il acheva de trancher la tête, ramassa le pistolet et le glissa à sa ceinture.

— Dépêchons-nous, ordonna Jacmel.

Thomas fouilla les poches du pantalon d'Estimé Jolicoeur et en sortit une petite clef plate. Il la tendit à son chef.

Le géant grimpa rapidement les marches du mausolée, mit la clef dans la serrure et ouvrit la porte. Thomas, la machette à bout de bras, le rejoignit.

Le maigrelet tira le cadavre d'Estimé Jolicoeur par les pieds, hors de vue de la grille. La tête suivit, retenue par des lambeaux de chair. Il ne resta plus que l'énorme tache de sang, en plein milieu de l'allée. Ensuite, il entra à son tour dans le mausolée, refermant la porte derrière lui. Gabriel Jacmel était penché sur la dalle de pierre qui recouvrait le tombeau, les mains agrippées au rebord. Thomas se trouvait à l'autre bout dans la même position. Les deux hommes respiraient bruyamment, les traits crispés par l'effort.

— Allez, fit Jacmel.

Ensemble, ils bandèrent leurs muscles. Le foie comprimé par son pistolet, Thomas lâcha prise avec un juron.

Jacmel banda ses muscles prodigieux, les yeux hors de la tête. D'un coup la pierre glissa sur le côté, de quelques centimètres. Le Noir se redressa avec un cri de triomphe. Ses renseignements étaient exacts : la pierre n'avait pas encore été scellée.

Galvanisés, Thomas et Luc se précipitèrent pour aider leur chef. À eux trois, ils parvinrent à déplacer la dalle, assez pour qu'on aperçoive le cercueil. Gabriel Jacmel eut un sourire venimeux. Il tenait enfin sa

revanche. Il n'avait échappé que de justesse aux hommes de « Papa Doc ». Maintenant, tout Haïti allait savoir qu'il avait la tête de François Duvalier.

— Coupe-la doucement, dit-il ironiquement à Thomas. Il ne faut pas lui faire de mal.

Maintenant qu'il gagnait, il pouvait se montrer généreux.

— Attention !

C'est Luc qui avait murmuré. Les trois hommes s'accroupirent. Thomas risqua un oeil. Une jeune Noire était immobile devant le caveau, fixant extatiquement la grille. De jolis traits fins, une peau très sombre, habillée comme une paysanne, avec un turban, et une courte robe blanche qui découvrait des jambes minces et musclées. Du caveau, on voyait ses lèvres bouger.

Elle priait.

Gabriel Jacmel releva la tête avec précaution, le colt au poing. Il mourait d'envie de lui faire éclater la tête, ses grosses lèvres retroussées en un rictus haineux. L'idiote ! Impavide, la fille continuait à boire des yeux le caveau de feu le Président à vie.

Pas du tout pressée de partir. Or, pour les trois hommes, chaque seconde perdue représentait un danger mortel. Jacmel, le visage crispé par la rage, murmura à Thomas.

— Va la tuer, vite.

Il fallait faire attention. Si la fille s'enfuyait hors du cimetière en hurlant, elle risquait d'ameuter les Tontons Macoutes qui traînaient dans le coin. Le chauffeur de leur voiture s'enfuirait, et ils se retrouveraient coincés à Port-au-Prince, avec toute la police à leurs trousses. Les Duvaliéristes les plus dévoués avaient juré que si Gabriel Jacmel leur tombait entre les mains, ils l'écorcheraient vivant avec des tenailles.

Thomas se releva et glissa sa machette encore gluante de sang dans la jambe de son pantalon. Le plus naturellement possible, il poussa la grille du mausolée et sortit.

La fille joignit les mains et poussa un cri étranglé, trop terrorisée pour s'enfuir. Thomas fit un bond jusqu'à elle, la prit par le bras :

— N'aie pas peur, idiote, je ne suis pas un zombie !

La fille continua à trembler, sans dire un mot. Ses seins pointaient sous la robe légère.

— Nous en pimant [\[2\]](#), répéta Thomas, gravement, nous veillons sur le corps de notre bien-aimé Président.

Les grands yeux marron de la jeune fille se posèrent sur lui, un peu rassurés.

Collé contre elle, Thomas, de sa main libre, commença à sortir doucement la machette de son pantalon. Il fallait prendre du recul et frapper. Des cris d'enfants éclatèrent soudain derrière son dos. Il se

retourna en sursaut : trois gosses le contemplaient de la grille. Sans réfléchir, il entraîna la fille vers le caveau :

— Viens voir toi-même que le Président est toujours là...

Médusée, la Noire se laissa faire. Thomas la poussa dans le mausolée et referma la porte. Affolée, la fille se trouva devant le colt de Gabriel Jacmel. Elle poussa un cri, vite étouffé par la main de Thomas. Celui-ci attrapa la poignée de sa machette.

— Attends, chuchota Jacmel.

Il venait d'avoir une idée. Maintenant, il ne craignait plus rien de l'intruse.

— Mets-toi là, lui ordonna-t-il brutalement, désignant un coin du caveau. Comment t'appelles-tu ?

— Marie-Denise, fit-elle dans un souffle.

— Et moi, tu connais mon nom ?

— Non.

— Je suis Gabriel Jacmel.

Il était gonflé de sa propre importance. Épouvantée, la jeune fille se mit à trembler. Lorsqu'il était Tonton Macoute, Gabriel Jacmel avait terrorisé la population de Port-au-Prince. Sa spécialité était de tuer les mendiants à coups de bâton, ces derniers faisant, paraît-il, mauvais effet sur les touristes...

— Ne me faites pas mal, supplia la jeune Noire.

Gabriel Jacmel leva la main, menaçant.

— Si toi c'ier, moi couper tête !

Il tira un long tournevis de la poche intérieure de sa veste. Il ne voulait laisser à personne la joie de dévisser le couvercle du cercueil de François Duvalier. Annihilée de terreur, la jeune noire s'était recroquevillée dans son coin. À quelques centaines de mètres de là, ses amies du même village l'attendaient dans un coin du Champ de Mars pour aller au marché du boulevard Jean-Jacques Dessalines.

Sous la morsure du tournevis, une vis du cercueil couina.

Malgré la menace, Marie-Denise cria.

Gabriel Jacmel se redressa d'un coup, le regard fou. Étendant le bras, il prit la jeune noire à la gorge, la forçant à se mettre debout. D'une seule main, il commença à l'étrangler lentement. Comme il faisait jadis durant ses interrogatoires, aux casernes Dessalines. En luttant pour lui échapper, la fille se mit à gigoter furieusement contre lui, des hanches, du ventre, de la poitrine. À cause de la légèreté de sa robe, Gabriel Jacmel eut l'impression qu'elle était nue. Instantanément, sa fureur fondit devant un désir brutal. Lui relevant la tête, il colla ses grosses lèvres sur sa bouche. Mais elle garda les dents obstinément serrées. Ivre de rage, il lâcha son cou et la gifla. Puis de l'autre main, arracha le devant de sa robe. Les seins de Marie-Denise étaient pointus, fermes et hauts, beaucoup plus clairs que son visage.

Elle devait avoir un peu de sang blanc.

Juste à cet instant, Thomas et Luc, qui avaient repris le tournevis, poussèrent un cri de joie : le couvercle du cercueil venait enfin de céder ! Gabriel Jacmel regarda par-dessus son épaule. Une puanteur effroyable envahit le petit mausolée. La chaleur n'avait pas arrangé « Papa Doc ». Jacmel hésita une seconde, puis passa un bras derrière la taille de Marie-Denise. De l'autre main il releva la robe blanche et arracha le slip de toile. La jeune Noire éclata en sanglots, sans même se débattre.

Les traits brutaux de Jacmel avaient pris une expression parfaitement bestiale. Il n'avait pas eu une fille aussi jolie depuis longtemps. Fébrilement, il tritura la fermeture éclair de son pantalon. Puis, il projeta son genou entre les jambes de la Noire, l'éleva contre lui et la pénétra d'une seule poussée. Il grogna de satisfaction. Prenant les hanches de la Noire dans ses mains énormes, il la hissa le long du mur, et la fit retomber. On n'entendait plus dans le caveau que des grognements et sa respiration haletante. La Noire ne pleurait plus. Les yeux fixes, les traits hébétés, elle s'abandonnait totalement.

Gabriel Jacmel grogna plus fort et enfonça ses ongles dans les hanches élastiques. Son ultime coup de rein fut si fort que Marie-Denise cria de douleur. Elle avait l'impression d'avoir un fer brûlant dans le ventre. Aussitôt Jacmel se retira et s'essuya à la robe, satisfait.

Marie-Denise l'observait, à la fois terrorisée et flattée. L'homme qui venait de lui faire l'amour était, pour toutes les âmes simples comme elle, un mythe malfaisant, une puissance du mal abstraite. Et c'était un homme comme les autres... Un peu rassurée, elle renifla. Accroupi près du cercueil ouvert, Jacmel ne s'occupait plus d'elle. Marie-Denise voyait la lame de la machette aller et venir.

Elle eut une brusque nausée et tourna la tête quand Jacmel souleva une boule noirâtre et nauséabonde et la glissa avec précaution dans un sac en plastique tenu par Thomas. La puanteur infecte augmenta. Thomas ferma le sac contenant la tête de « Papa Doc ». À genoux, Jacmel ouvrait la poitrine du mort à grands coups de machette. Il lui fallait encore le coeur.

Enfin, plusieurs côtes se brisèrent, et Jacmel plongea la main dans la cage thoracique. À petits coups de machette, il dégagea le coeur. Thomas avait rouvert son sac. Jacmel y jeta l'horrible débris et se redressa. Tranquillement, il essuya ses mains au suaire déchiré.

— Tu as vu ? demanda-t-il à Marie-Denise.

Muette d'horreur, elle fit le signe de croix. Jacmel avança et la gifla. Puis, il la prit de nouveau à la gorge mais sans serrer vraiment, approchant son visage du sien.

— Quand nous serons partis, martela-t-il, tu vas sortir d'ici et tu diras à tout le monde que tu m'as vu emmener la tête de François

Duvalier.

Subjuguée, Marie-Denise inclina la tête. Elle avait encore dans son corps la chaleur du sexe de Gabriel Jacmel, comme une barre d'acier brûlante.

Thomas sortit le premier du mausolée, suivi de Luc. Gabriel Jacmel sortit le dernier, à reculons. Marie-Denise n'avait pas bougé et son corps nu contrastait étrangement avec le cercueil ouvert. De fines gouttelettes de sueur couvraient la peau marron.

*
* *

La Mercédès 600 immatriculée 22 stoppa devant la grille de la rue Jean-Marie Guilloux, et les deux motards la précédant mirent pied à terre. L'un était un policier en uniforme bleu, l'autre un Tonton Macoute en gilet de corps, une vieille mitraillette Thomson en sautoir. Derrière, une Ford noire bourrée de policiers en uniforme et une voiture avec cinq Macoutes assuraient la protection.

Plusieurs Tontons Macoutes se précipitèrent pour inspecter les lieux avant que le Président ne pénètre dans le cimetière. Certains blâmaient sa témérité : il n'était jamais armé. François Duvalier, lui, sortait rarement de son palais et avait en permanence deux pistolets sur lui. Sans compter une carabine U.S., avec un chargeur rallongé, sur son bureau. Sages précautions qui lui avaient permis de mourir dans son lit.

Immédiatement, un Tonton Macoute très maigre, avec un chapeau de paille et un chandail beige, une crosse nickelée émergeant de sa ceinture, vit la porte de la crypte ouverte. Dégainant, il fit le tour du monument en courant et tomba sur le cadavre d'Estimé Jolicoeur...

Aussitôt il fonça vers la Mercédès et se pencha par la glace ouverte.

— Partez vite, dit-il, il y a du danger. On a tué Jolicoeur.

Le chauffeur démarrait déjà, suivi de la voiture de policiers. Les Macoutes se répandirent dans le cimetière. Un colt nickelé dans chaque main, un petit Macoute en chemise à carreaux poussa la porte du mausolée. Il resta interdit : le cercueil était resté ouvert, et Marie-Denise se tenait immobile dans un coin, drapée derrière les lambeaux de sa robe blanche. Sans réagir, elle regarda l'invasion des Macoutes. Celui à la chemise à carreaux l'arracha brutalement de son coin et la fit sortir. Aussitôt, elle fut entourée par plusieurs Macoutes, inquiets et en rage. À tout hasard, l'un d'eux prit le bout de son sein droit et tordit de toutes ses forces. Marie-Denise hurla. Des passants, dehors, hâtèrent le pas.

Le chef des Macoutes était gris de terreur. Il avait vu le cercueil ouvert et le corps mutilé.

— Qui a fait cela ? murmura-t-il.

Devant l'expression égarée de ses yeux, Marie-Denise retrouva la parole.

— Gabriel Jacmel, souffla-t-elle. Il a été très méchant. Il était avec deux autres.

Par bribes, elle raconta ce qui s'était passé. Trois Macoutes postés dans l'allée éloignaient fermement tous ceux qui se dirigeaient vers le caveau. Ce n'était pas le moment. Le chef réfléchit rapidement. Avant tout, il fallait éviter que cette nouvelle se répande.

— Personne d'autre ne l'a vu ? demanda-t-il.

— Personne.

Il lui mit la main sur l'épaule, protecteur.

— Tu es un bon pouponche [3]. On va te ramener au marché, mais il ne faudra rien dire à personne.

Il s'écarta d'elle et dit quelques mots à voix basse à deux de ses hommes. Aussitôt, ceux-ci entraînèrent la jeune Noire et la poussèrent sans douceur dans la voiture qui les avait amenés.

Ils démarrèrent aussitôt. Pressée entre les deux Tontons Macoutes, Marie-Denise n'osait rien dire. Ils suivirent la rue Jean-Marie Guilloux jusqu'à la rue Pavée. Laissant à leur droite le Champ de Mars, là où ses amies l'attendaient. Mais elle n'osa rien dire. Puis ils tournèrent à gauche, rejoignant le boulevard Jean-Jacques Dessalines. Ils passèrent devant le marché sans s'arrêter. Au croisement de la route de Delmas, à la sortie de Port-au-Prince, celui qui ne conduisait pas lui mit la main sur la cuisse en souriant. Elle vit du coin de l'oeil la bosse de son pantalon. Sans façon il prit la main de Marie-Denise et la posa dessus. Le chauffeur ricana :

— Bébé neuf, bande neuf...

Résignée, Marie-Denise caressa distraitement son voisin. Elle s'était bien doutée de quelque chose comme cela. Encouragé, l'homme la prit par la nuque, et elle se pencha sur lui docilement.

Deux kilomètres plus loin, à la hauteur de la cité Simone Duvalier, les deux Tontons Macoutes stoppèrent la voiture au bout d'un sentier se perdant dans un terrain vague jouxtant l'aéroport militaire. Celui qui avait déjà obtenu les faveurs de Marie-Denise la tint tandis que son compagnon la violait. Puis il s'en servit de la même façon. Ensuite celui qui conduisait lui tira à bout portant une balle dans l'oreille. Comme on lui en avait donné l'ordre.

CHAPITRE II

Malko traversa la grande pièce remplie de secrétaires et de collaborateurs subalternes de David Wise sans se presser. C'était toujours une formalité agréable. La plupart de ceux qui travaillaient là savaient qui il était. Au ralentissement du rythme des machines à écrire, il savait que sa haute silhouette distinguée, ses cheveux blonds et ses yeux dorés ne laissaient pas indifférents ces rouages humbles, mais parfois pleins de charme, de la Centrale Intelligence Agency. Son titre d'Altesse Sérénissime ajouté à son *aura* d'aventurier de luxe faisait de lui le rêve impossible des secrétaires anonymes du grand building de Langley.

Ethel, la secrétaire de David Wise, lui sourit. Hasard ou volonté délibérée, elle était assise de côté sur sa chaise, les jambes croisées très haut. Des jambes fuselées et longues à souhait, pensa Malko.

— Vous pouvez entrer, dit-elle, M. Wise et M. Stone vous attendent.

Ne sachant comment prononcer son titre, elle ne disait jamais son nom.

Elle pressa le bouton sur son bureau, déverrouillant la porte du patron de la Division des Plans de la C.I.A. Malko poussa le battant et entra, suivi par les yeux pers d'Ethel. Il se dit bêtement qu'il ne savait rien d'elle.

*
* *

— Celui-là, c'est un miracle qu'il soit encore vivant... Une des plus belles crapules des Caraïbes. Un traître-né.

Malko prit la photo que lui tendait Rex Stone, responsable à la Division des plans du secteur « Caraïbes Nord ». Autrement dit Bahamas, Cuba, Jamaïque, Saint-Domingue et Haïti. Un homme massif aux yeux très bleus qui parlait avec l'accent traînant de la Louisiane. L'air conditionné soufflait à fond pour combattre l'horrible chaleur humide du mois de juin à Washington. Des trois hommes, seul Malko, élégant à son habitude, portait une veste et une cravate. Il est vrai que son alpaga de huit onces était supportable, même par un temps caniculaire.

Il examina le document : un Noir marchant de face dans une rue, pris vraisemblablement au télé-objectif. Très grand, les épaules carrées et puissantes, avec un nez busqué, des yeux très enfoncés, une peau comme celle d'un vieux reptile.

— On dirait un iguane... remarqua-t-il.

Rex Stone mugit de joie.

— Tout juste. C'est comme ça que ses ennemis l'appellent : l'iguane. Comme il n'a pas d'amis... Julien Laleau. Soixante-dix huit ans. Quand nous avons occupé Haïti en 1915, il s'est mis à notre disposition et a rendu pas mal de services... En dénonçant un petit peu. Quand on est partis en 1934, on croyait sincèrement que les Haïtiens allaient le faire bouillir dans une marmite... Eh bien, pas du tout. Il a encore dénoncé. Dans l'autre sens, cette fois, et s'en est très bien tiré. Grâce à nous, il a même gagné beaucoup d'argent. On lui avait donné des licences d'importation en pagaille. Ensuite, il a trahi les présidents successifs et s'est, bien entendu, rallié à Duvalier pour écraser les mulâtres. En dépit de son teint foncé, c'en est un lui-même.

» Il était pourtant intime avec cette vieille canaille de Papa Doc... Tout en travaillant toujours un peu pour nous. Pour ne pas perdre la main...

» À part ça, il ne pense qu'à baiser. Des blanches de préférence. Il paraît que tout ce que Port-au-Prince compte de femmes de diplomates sortables est passé dans son lit. À son âge ce n'est pas mal.

Malko reposa la photo sur le bureau.

— Bel échantillon d'humanité.

Une lueur de mépris amusé flottait dans ses yeux dorés. Décidément, les dessous du Renseignement n'étaient pas ragoûtants. Qu'est-ce qu'un gentilhomme comme lui allait faire dans cette galère ? Il ignorait encore ce que David Wise voulait de lui, mais cela promettait.

— C'est votre dernière recrue ?

— Cela va être votre meilleur allié à Port-au-Prince, énonça suavement Rex Stone. Il connaît tout le monde et il suffit de le faire trahir du bon côté.

Avant que Malko ait eu le temps de protester, la voix de David Wise le cloua sur son fauteuil.

— C'est un type O.K., renchérit-il.

À ses yeux, tous ceux qui trahissaient leur propre pays au profit des U.S.A. étaient des âmes pures.

Rex Stone tirait déjà une seconde photo du dossier posé sur le bureau.

— Vous préférez sûrement celle-là ?

C'était une fille en short en train de descendre d'une Ford Maverick. Sa position mettait en valeur de longues jambes galbées et une poitrine agressive moulée dans un T-shirt. Le visage était rond et doux, avec de grands yeux, des cheveux tombant en cascades sur les épaules. Impossible de dire à quelle race elle appartenait. Malko se sentit d'un coup nettement plus concerné par son éventuelle mission.

— Qui est-ce ?

— Simone Hinche. Son père est en exil à Puerto-Rico. C'est le chef moral de tous les émigrés anti-Duvaliéristes. Le reste de sa famille a été tué par les hommes de Duvalier. Elle vit près de Port-au-Prince, dans la montagne. Personne ne hait les Duvalier plus qu'elle.

Rex Stone récupéra prestement la photo et continua.

— Elle sera heureuse de vous voir. Surtout si vous lui apportez des nouvelles fraîches de son père...

Tout cela était bien mystérieux. Depuis son entrée dans le bureau, Malko savait que sa future mission aurait quelque chose à voir avec la République de Haïti, mais c'était tout.

David Wise laissait son collaborateur faire joujou avec ses photos sans éclairer la lanterne de Malko.

Celui-ci, instinctivement, était sur ses gardes. Il connaissait la désinvolture des Services Spéciaux.

Rex Stone eut un sourire appuyé :

— Elle n'est pas mal, non ? Et on ne dirait pas que c'est une Nègresse.

Malko ne releva pas. Ces barbouzes professionnelles étaient décidément d'indécrottables galapiats. Pas le plus petit soupçon de galanterie.

Rex Stone tira une autre photo du dossier et la tendit à Malko.

— Encore un de vos futurs amis...

La photo prise au flash représentait un couple en train de boire du champagne dans ce qui devait être une boîte de nuit. La femme était belle et vulgaire avec une chevelure flamboyante, l'homme avait une tête de danseur mondain avec une grosse bouche cruelle et une petite moustache. Une énorme bague brillait au petit doigt de sa main droite.

— César Castella, annonça Rex Stone. Le plus beau fleuron du S.I.M., la police secrète de feu Trujillo à Saint-Domingue. A fait jadis tirer à la mitrailleuse lourde sur les paysans dominicains qui refusaient de payer leurs impôts. Actuellement en chômage. Quand Trujillo a été assassiné, nous l'avons recueilli dans notre ambassade de Saint-Domingue. Ça lui a évité de sérieux désagréments. Je connaissais une demi-douzaine de personnes qui souhaitaient vivement le tremper dans de l'huile bouillante. Il a ensuite été autorisé à gagner Haïti. Là, il a payé son visa de séjour en dénonçant aux Tontons Macoutes tous les agents dominicains opérant à Port-au-Prince. En toute justice, le carré sud du cimetière de Port-au-Prince devrait porter son nom...

» Depuis, il est resté à Port-au-Prince, toléré par Duvalier. Nous lui donnons un peu d'argent.

— Pourquoi aidez-vous une telle ordure ? demanda Malko sincèrement écoeuré.

L'Américain haussa les épaules.

— On a toujours besoin de bons professionnels...

Malko faillit demander si César Castella pouvait espérer un jour la médaille du Congrès...

— Et la femme ?

— C'est la sienne. Une ancienne call-girl de Trujillo. Couche avec un Macoute haut placé, toujours à cause du permis de séjour...

Malko soupira et rendit la photo. *Exit* César Castella. Encore un beau spécimen d'humanité souffrante. Devant son dégoût évident, David Wise se hâta de le rassurer.

— Tous ces gens ne sont que des comparses. Voici l'homme qui nous intéresse.

Cette fois, c'était une photo officielle, prise dans le bureau du Président François Duvalier. Ce dernier avait la main posée sur l'épaule d'un véritable géant aux traits négroïdes accentués, le visage solennel, serrant une mitraillette Thomson contre son coeur, un chargeur engagé dans l'arme.

— Gabriel Jacmel, annonça Stone. Au temps de sa lune de miel avec « Papa Doc ». Un de ses plus vieux compagnons. A considérablement aidé son élection grâce à des cartouches de dynamite judicieusement distribuées à ses adversaires. Intelligent, une force de la nature. S'est brouillé avec « Papa Doc » pour des raisons idéologiques. Il occupait de hautes fonctions jusqu'à sa disgrâce brutale.

Malko examina les traits épais, les yeux sans expression.

— Que faisait-il ?

— Chef des Tontons Macoutes...

Un ange aux ailes dégoulinantes de sang passa à travers le bureau climatisé. Devant l'expression de Malko, David Wise lui-même intervint d'une voix posée :

— Il s'est brouillé avec Duvalier voilà deux ans, expliqua-t-il. Sa tête est mise à prix. On dit à Port-au-Prince que, quelques jours après la mort de François Duvalier, il est allé au cimetière, a profané sa tombe, coupé la tête et arraché le coeur du Président.

De mieux en mieux.

— Il les a mangés ? demanda Malko, de plus en plus horrifié.

David Wise eut un sourire forcé.

— Non. Ce sont des histoires de Vaudou. Beaucoup de gens à Haïti pensent que Papa Doc avait un *loa* magique, une sorte de pouvoir surnaturel. Jacmel a voulu s'en emparer...

— Vous donnez dans la magie, maintenant ? fit Malko stupéfait.

Un télégramme de David Wise l'avait arraché à son château autrichien, lui enjoignant de gagner Washington. Ce qui l'arrangeait en quelque sorte. Depuis plusieurs mois, il avait décidé de vendre sa

maison de Poughkeepsie dans l'État de New York. À force d'engloutir des dizaines de milliers de dollars dans son château, il était enfin partiellement habitable et il voulait en profiter un peu, avant qu'une barbouze hostile ne le fasse passer de vie à trépas. Car, hélas, les travaux et l'aménagement du parc étaient loin d'être terminés... Ce n'est pas demain qu'il pourrait envoyer promener la Central Intelligence Agency et vivre sur ses terres. Sans compter qu'Alexandra commençait à préférer les robes de Dior à ses tracteurs. Entre un château à restaurer et une fiancée coûteuse, il avait encore devant lui une belle carrière de barbouze hors-cadre.

Depuis que la conférence était commencée, il savait tout juste que la C.I.A. mitonnait quelque chose à Haïti où le Président François Duvalier venait de mourir. Et Haïti n'était qu'à cinquante kilomètres de Cuba...

Mais quoi exactement ?

Un des téléphones sonna sur le bureau. David Wise décrocha. Malko reconnut la voix du Président des États-Unis, amplifiée par le haut-parleur incorporé.

— David, je voudrais que vous veniez à mon bureau.

Il raccrocha sans attendre la réponse.

Le patron de la Division des Plans reposa l'écouteur, impassible. Avec l'hélicoptère décollant du toit du building n° 2 il serait à la Maison Blanche en dix minutes.

— Continuez sans moi, dit-il. Le Président a besoin de moi.

Il prit sa veste dans un placard, serra la main de Malko et sortit de la pièce. Malko se demandait si la convocation du Président avait un rapport avec leur conversation.

Rex Stone prit le temps d'allumer un cigare. Il jouait machinalement avec les photos.

— Pourquoi me montrez-vous tout cela ? demanda-t-il.

L'homme de la C.I.A. eut une moue amusée.

— D'abord parce que vous êtes appelé à les rencontrer. Ensuite, ces photos peuvent vous sauver la vie. Il y a quelques mois, un de nos agents devait contacter un Haïtien. Il n'avait que son nom. Pas de photo. C'est un Tonton Macoute qui est venu au rendez-vous... En se faisant passer pour l'autre. On n'a jamais revu notre bonhomme...

Encourageant.

— J'espère que votre photographe a été plus prudent...

Une lueur malicieuse pétilla dans les yeux de l'Américain. Il tira une nouvelle photo du dossier et la tendit à Malko. Ce dernier fronça les sourcils : le document représentait un pasteur en strict costume sombre, une bible à la main. Avec un visage poupin vieilli par des lunettes d'écaille.

— Le pasteur John Riley, annonça Stone. En poste à Haïti depuis

bientôt quatre ans. Un bien saint homme qui nous a rendu de fichus services. Maniaque de la photo.

Malko était plutôt suffoqué.

— C'est un vrai pasteur ?

Rex Stone sourit en coin.

— C'est en tous cas un homme qui a beaucoup de religion. Vous pourrez le joindre de ma part à Radio-Pax. Une station indépendante opérant à Haïti, que nous aidons un peu financièrement...

Malko reconnaissait bien là la générosité désintéressée de la C.I.A....

— Ils ont de la D.C.A. à Radio-Pax ? demanda-t-il, mi-figue, mi-raisin.

Rex Stone ne releva pas. Ce prince autrichien était incorrigible. Plaisanter avec les choses les plus sacrées. Il tira une bouffée de son cigare et souffla la fumée.

— Vous vous êtes pas mal débrouillé à Amman [4], remarqua-t-il. À Haïti, cela risque d'être encore plus délicat. Il y en a qui vont dans la lune, vous, on vous expédie au Moyen Age... Et chez les Nègres, en plus !...

Malko n'était pas raciste, mais un peu inquiet : On y était.

— Vous avez l'intention de me faire ouvrir une agence de l'Armée du Salut pour barbouzes en chômage ?

Les traits de Rex Stone reprirent toute leur gravité. Il se laissa aller en arrière dans son fauteuil.

— Nous allons régler nos comptes une bonne fois pour toute avec la famille Duvalier, dit-il d'une voix coupante. C'est le moment ou jamais. Le vieux « Papa Doc » est mort, et son fils ne fait pas le poids. Si tout se passe bien, dans quelques semaines, Haïti sera débarrassé de la clique Duvaliériste... Personne ne les regrettera. Vous n'ignorez pas de quelle façon « Papa Doc » s'est maintenu au pouvoir ?

Malko était au courant et n'éprouvait aucune tendresse particulière pour le vieux tyran noir et ses Tontons Macoutes, ubuesques et féroces.

Stone s'était mis à griffonner sur une page blanche. Il releva la tête :

— Pendant quatorze ans, « Papa Doc » s'est foutu de nous. Il a traité nos ambassadeurs comme de la merde, il a piqué nos dollars et nous a fait chanter. Il a même été jusqu'à inviter les Polonais à installer une ambassade à Port-au-Prince pour nous extorquer un peu plus de dollars. Sous prétexte qu'il y a deux cents ans, les Polonais servant dans les rangs des Français s'étaient mutinés et avaient pris le parti des esclaves révoltés ! Maintenant ils vendent aux Haïtiens leurs machettes de parade !

L'Américain médita quelques secondes sur cette ultime iniquité

avant de continuer.

— Nous devons intervenir parce que, à long terme, le communisme va submerger Haïti. Un jour, les Duvaliéristes vont être balayés, et les Cubains prendront leur place. Il y a déjà un Parti Communiste Unifié depuis 1968 : le P.U.C.H, Parti Unifié des Communistes Haïtiens. Un jour, il prendra le pouvoir... Donc, il faut prendre les devants.

Malko suivait cette étincelante démonstration de plus en plus méfiant. Et sceptique.

— Je croyais que le régime s'était libéralisé ?

Rex Stone en croassa de joie.

— My foot ! Si vous voulez... Avant, ils exécutaient les condamnés à quatre heures du matin. Maintenant, c'est à six. Ils ont gagné deux heures de sommeil... Et les commerçants n'ont plus l'interdiction de faire faillite sous peine de mort.

» Par contre, les fonctionnaires continuent à toucher une partie de leur salaire en billets de loterie.

» Mais surtout, il y a autre chose...

Il sortit, de sous le dossier-photo, une mince chemise blanche, et la montra à Malko.

— Voilà la vraie raison de notre action. Une synthèse qui vient d'arriver de Haïti. Notre homme là-bas a fait du boulot.

» Depuis la mort de « Papa Doc » nous avons suivi l'évolution des événements de très près. On a été jusqu'à soumettre au nouveau gouvernement une liste des « améliorations » que nous souhaitions voir apporter au régime pour pouvoir encourager les investissements et entretenir des rapports normaux avec eux. Oh, des choses normales : libération des prisonniers politiques, un peu plus de liberté de la presse...

» Une justice moins chaotique...

Il se tut.

— Et alors ?

— Ils ont refusé, dit sombrement Rex Stone. En mentant éhontément. Un ministre a juré à Frank Gilpatrick, notre homme à Port-au-Prince, qu'il ne détenait plus aucun prisonnier politique !

— C'est faux ?

Malko crut que l'Américain allait exploser.

— Comment, c'est faux ? Mais il y en a au moins *Un*. Un banquier que nous avons aidé et qui nous avait juré de débarrasser Haïti des Duvaliers. Il est à Fort-Dimanche, la prison de Port-au-Prince, ou ils l'ont tué...

Malko regarda la carte épinglée au mur : à gauche, Haïti, à droite la République Dominicaine. Cette histoire ne lui disait rien qui vaille...

— Que voulez-vous au juste ? demanda-t-il prudemment. Lâcher

des colombes sur Port-au-Prince pour faire revenir les Duvaliéristes à de meilleurs sentiments...

Incorrigible.

— Il s'agit d'aider à la prise de pouvoir d'éléments anti-Duvaliéristes, dit Rex Stone.

C'était bien vague.

— Menés par qui ?

L'Américain soutient le regard de Malko.

— Par Gabriel Jacmel. C'est le seul homme qui tienne tête depuis deux ans aux Duvaliéristes. Il suffirait de l'aider un peu pour qu'il prenne le dessus... Et qu'il donne enfin à Haïti une vraie démocratie.

— Vous n'aviez pas aidé Fidel Castro, jadis ? demanda perfidement Malko.

Un ange passa. Rex Stone répliqua vivement :

— Vous savez quel a été le principal job de Gabriel Jacmel quand il dirigeait les Tontons Macoutes ? La liquidation des communistes. Il a dû en faire tuer un millier. Les derniers ont été brûlés vif dans une maison, avec femmes et enfants. On est sûr que ce gars ne nous trahira pas...

— Je vois, fit Malko.

De plus en plus réticent.

— Tout ce que vous me proposez pour fomenter une révolution c'est un tueur en chômage, un traître professionnel et une jolie fille. Plus un ex-Tonton Macoute.

Le visage de Rex Stone s'assombrit. À la C.I.A. on ne parlait jamais de révolution mais de soulèvement spontané. Malko jouait avec ses lunettes noires, observant l'Américain avec une certaine ironie.

En toute simplicité, on lui demandait d'aider au renversement du gouvernement légal d'un pays. Il comprenait pourquoi David Wise avait fait appel à lui. En cas de pépin, c'était moins voyant qu'un Américain bon teint. Un agent « noir », étranger de surcroît, cela peut toujours se renier. Il eut une pensée pour le malheureux Steiner abandonné aux tribunaux soudanais, par ses « commanditaires » en mort subite. Réjouissante perspective.

Stone, devant l'expression de Malko, ajouta rapidement :

— Vous ne serez pas seul. Je ne vous ai pas encore parlé des autres aspects de l'opération « Von-Von ».

Malko se leva et mit ses lunettes noires.

— Je n'ai pas fini, sursauta Stone.

— Moi, j'ai fini. Trouvez un autre héros, dit gentiment Malko. Je n'ai pas envie de finir découpé à la machette par les Tontons Macoutes. Ou grillé vif comme vos Cubains. Téléphonez à Superman, il vous arrangera cela en deux coups d'aile. Ou bien demandez au merveilleux agent qui a pondu cette synthèse, de prendre le maquis.

Ça le changera... Et lui, s'il est arrêté vous enverrez peut-être les Marines le chercher.

Il avait déjà la main sur le bouton de la porte. Parfois la C.I.A. prenait ses désirs pour des réalités.

Rex Stone ne broncha pas. Il leva seulement l'index de la main droite et dit, plein d'emphase.

— Débarrasser Haïti du Duvaliérisme, c'est une mission que vous devriez accepter, pour le plaisir et pour l'honneur. En plus, si vous réussissez, vous touchez cinq cent mille dollars.

La main de Malko resta collée à la poignée de la porte. Cinq cent mille dollars ! Même dévalués, c'était encore une somme fabuleuse. La possibilité d'achever la restauration de son château. Il pensa à Alexandra qui attendait sans murmurer qu'il lui demande sa main. Chose qu'il ne ferait que ses problèmes matériels réglés. Il revit le donjon et le toit de son aile gauche. Les tuiles étaient cassées, la charpente pourrie. Huit cent mètres carrés de toit. Le devis de l'entrepreneur viennois lui avait fait froid dans le dos. Pourtant la réparation devait être faite avant l'hiver. Connaissant la parcimonie avec laquelle David Wise gérât le budget « noir » de la C.I.A., les risques devaient être absolument fabuleux...

Rex Stone attendait sans rien dire. Devant l'expression de Malko, il précisa :

— Vous avez cent mille dollars de garantie. Rien que pour débarquer sur cette putain d'île. Si vous réussissez et que vous y restiez, l'argent ira à la personne que vous aurez désignée. Je vous en donne ma parole d'homme.

Au pire, Alexandra ferait une riche héritière.

Malko lâcha la poignée de la porte et vint se rasseoir. Épuisé, Rex Stone prit un verre et une bouteille et se versa une grande rasade de Pepsi-Cola.

— Cela vous coûterait moins cher d'employer vos résidents locaux, remarqua Malko. Même au prix où sont les pensions...

Rex Stone secoua la tête :

— Ce n'est pas une question d'argent. Mais nous faisons de la corde raide à Haïti. S'il y a un pépin, on vous laissera tomber. Et puis, il faut quelqu'un d'habile. Comme vous. Gabriel Jacmel et Simone Hinche ne sont pas en bons termes. Ils ont eu des heurts, jadis. Or, il est indispensable qu'ils marchent maintenant la main dans la main.

— Et ce Gabriel Jacmel, il est prévenu ?

— Non. Ce serait la première partie de votre boulot. Le trouver.

— Où ?

L'Américain eut un sourire las.

— Je n'en sais rien. Ce qu'on vous demande c'est de plonger la main dans un panier plein de serpents à sonnette sans vous faire

piquer...

— Au moins, vous êtes franc...

Le sourire de Rex Stone s'accroît :

— Je n'ai pas envie que votre fantôme vienne me tirer par les pieds... Tenez, au cas où vous accepteriez, voilà le plus venimeux des serpents à sonnette.

Il tendit à Malko une nouvelle photo. Une femme encore jeune, en robe longue, au visage fin et allongé, très grande. Le nez était petit et droit, la bouche mince, le menton un peu trop carré. Heureusement les cheveux flous adoucissaient l'expression.

— Une des rares métis qui se soient ralliés à Duvalier. Remarquablement intelligente et totalement amoral. Elle a régné en sous-main sur les Tontons Macoutes depuis l'élimination de Gabriel Jacmel. Vous la trouverez sur votre chemin.

— Comment se nomme cette pulpeuse créature ? demanda Malko en rendant la photo.

— Amour Mirebalais. Elle a une villa près de Port-au-Prince, à Pétienville, un bureau au palais et dirige officiellement la Haute Police d'État.

Malko regarda le ciel. Le calme et la fraîcheur du bureau étaient trompeurs. Chaque tiroir du meuble métallique placé sous la carte murale contenait le résumé d'une histoire sanglante, secrète et féroce. Comme celle qu'on lui proposait.

Et qu'il avait furieusement envie de refuser. En dépit du plaisir, de l'honneur et des cinq cents mille dollars.

Comme si Stone avait lu dans ses pensées, il dit :

— Laissez-nous vous expliquer *TOUTE* l'opération « Von-Von » avant que vous ne preniez une décision. Vous verrez, c'est astucieux...

Il se renversa en arrière dans son fauteuil et commença à parler. Malko l'écoutait, fasciné ! On pouvait dire ce qu'on voulait des gens de la C.I.A. mais ce n'était pas des imbéciles. En plus de l'argent, il y avait l'attrait d'une aventure montée comme un mouvement d'horlogerie, dont il serait la cheville ouvrière. Avec la voix douce et précise de Rex Stone et l'ambiance feutrée du bureau, tout semblait si simple.

L'Américain se tut.

L'opération « Von-Von » n'avait plus de secrets pour Malko. Celui-ci croisa le regard de l'Américain. Inutile de jouer les marchands de tapis.

— J'accepte, dit-il.

Rex Stone le toisa avec une admiration non déguisée.

— Ou vous avez sacrément besoin de cinq cent mille dollars, dit-il. Ou vous méritez votre réputation.

— Y a-t-il à Washington un restaurant où l'on sert un caviar décent

avec de la vodka russe ? demanda Malko. Vous êtes mon invité.

Il allait se trouver plongé dans les luttes intestines féroces d'un pays moyenâgeux et primitif. Autant profiter, avant, des bonnes choses de l'existence. Il se dit qu'il allait demander à la belle Ethel de se joindre à eux.

CHAPITRE III

Le grand chien noir efflanqué filait le long du mur du bâtiment de l'aérogare. La queue entre les jambes, le museau au ras du sol, cherchant quelque chose à manger.

Le soldat de garde à la porte de la salle des bagages poussa un cri en apercevant l'animal. Précipitamment, il arma sa mitraillette et visa le chien. Une courte rafale claqua. Avec un jappement désespéré le malheureux animal roula sur lui-même et demeura immobile, les pattes agitées d'un tremblement convulsif. Agonisant.

Le Noir qui portait les deux Samsonites de Malko les posa précipitamment et courut vers la porte. Le chien agonisait au milieu d'une mare de sang. La vie s'était arrêtée dans le petit aéroport de Port-au-Prince. Plusieurs Haïtiens firent cercle autour de l'animal. L'un d'eux cracha dessus, avec une grimace haineuse. Le soldat écarta les badauds et s'approcha, la mitraillette braquée, tendue comme en face d'un dangereux ennemi. À bout portant il vida la fin de son chargeur, transformant le chien en bouillie.

Malko, écoeuré de cette cruauté gratuite, se tourna vers un grand Haïtien qui avait été son compagnon de voyage sur le Boeing 707 des American Airlines, depuis New York.

— Pourquoi a-t-il fait cela. C'est horrible ?

Avant que l'Haïtien ne réponde, un policier en uniforme expliqua :

— C'était un animal malade, Monsieur. Dangereux. Il aurait pu mordre des gens... »

Malko n'insista pas. Les Haïtiens avaient des méthodes énergiques pour lutter contre la rage. L'Institut Pasteur n'avait qu'à bien se tenir... Le policier s'éloigna. Aussitôt, son compagnon de voyage se pencha à son oreille et murmura :

— Ce n'est pas vrai... Il l'a tué parce que Papa Doc a donné l'ordre qu'on tue tous les chiens noirs.

— Tous les chiens noirs. Mais pourquoi ?

L'Haïtien dit gravement.

— Il paraît que le traître Gabriel Jacmel peut se transformer en chien noir. Il a déjà échappé aux soldats de cette façon...

Dehors, le soldat tirait par la queue le corps de l'animal. Malko était partagé entre l'indignation devant cette incroyable superstition et l'angoisse. Gabriel Jacmel, c'était l'homme qu'il devait retrouver. Et pas sous forme de chien.

La vie reprenait dans l'aéroport. Malko s'épongea le front avec une

pochette de soie.

Le minuscule aéroport n'était pas climatisé. Il venait de faire la queue pendant un quart d'heure pour faire tamponner son passeport et n'en pouvait plus. Du ciel, il avait inspecté la ville plate coincée entre la mer et des collines verdoyantes. La mer était grise, peu appétissante. Trois vieux Mustang P. 51 et un B. 25 pourrissaient sur un coin du terrain, à côté d'un bimoteur Piper Comanche, appareil personnel de feu François Duvalier. Le porteur reprit les valises de Malko et les posa devant un douanier en uniforme. Ce dernier farfouillait dans une valise ouverte. Il en tira soudain un paquet de lettres.

Fronçant les sourcils, il en déplia une et commença à la lire.

À l'envers.

Malko eut du mal à garder son sérieux. Le propriétaire des lettres paraissait terrorisé. Le voisin de Malko se pencha à son oreille.

— Il vérifie si celui-là ne communique pas avec des émigrés.

Ayant prouvé sa puissance, le douanier replia la lettre d'un air dégoûté.

Sur un banc, à quelques mètres derrière le douanier, deux Noirs assistaient à l'examen des bagages. Vestes et lunettes noires, massifs et inquiétants. L'un d'eux plongea la main sous sa veste pour prendre des cigarettes, et Malko aperçut la crosse de bois d'un pistolet. C'étaient des Tontons Macoutes, les féroces miliciens Duvaliéristes. Malko sentit son cœur battre plus vite. Il plongeait encore une fois dans un monde dangereux et bizarre...

L'Haïtien rencontré dans l'avion se pencha sur le douanier et avec une grande simplicité glissa un billet plié dans la poche de sa chemise. L'autre traça aussitôt une croix à la craie sur sa valise et sur celles de Malko. Le pistolet extra-plat se trouvait dans le double-fond de la plus petite des Samsonites. Malko n'eut pas le temps de remercier : l'autre marchait déjà vers une Ford grise et cabossée. En sortant, Malko fut heurté par un étrange personnage qui se confondit en excuse : filiforme, un pantalon à carreaux trop court, le crâne rasé comme Yul Brynner, un visage presque simiesque aux traits très mobiles et, pour couronner le tout, une canne au pommeau d'argent, incongrue et inattendue. Le Noir se confondit en excuses volubiles, moitié français, moitié anglais et entra dans l'aéroport en sautillant.

Le porteur avait déjà déposé ses valises dans une 404 poussiéreuse. Malko s'installa sur la banquette défoncée et sale.

— Je vais au El Rancho, dit-il en français.

Les alentours tenaient plus du bidonville tropical que du parterre anglais, en dépit d'une petite autoroute pleine de trous énormes. Par les vitres baissées, un air chaud et humide s'engouffrait dans la voiture.

Habilement, le chauffeur se faufilait au milieu des taxis collectifs et des « tap-tap », camions promus autobus et enluminés de peintures naïves et de slogans religieux ou politiques. Pendant plusieurs minutes, ils roulèrent derrière un « tap-tap » baptisé « Papa Doc pour la vie ».

Puis, le Noir tourna autour d'un grand rond-point et se lança dans une large avenue à deux voies qui montait parallèlement aux collines.

Des flamboyants, d'un rouge agressif et merveilleux, bordaient la route. Au-delà, on apercevait l'écran géant d'un cinéma *drive-in*.

Totalement inattendu.

*
* *

Malko laissa à sa gauche l'énorme banderole faite de guirlandes d'ampoules électriques proclamant en lettres de feu :

« Vive Jean-Claude Duvalier, Président à vie ».

Il n'y avait eu que le prénom à changer, à la mort de « Papa Doc ». Encore tout secoué des cahots de la route de Pétionville, il ralentit pour observer le Palais National, isolé au milieu du Champ de Mars ; esplanade nue comme la main. C'était un petit bâtiment blanc à deux étages long d'une cinquantaine de mètres, entouré d'un rideau de bougainvillées et d'une superbe pelouse, elle-même limitée par une haute grille.

Distrait, Malko dut freiner brutalement devant un panneau indiquant : sens interdit, n'entrez pas. En regardant mieux, il s'aperçut que la circulation était interdite aux véhicules tout autour du Palais. Il est vrai que toute la famille Duvalier demeurait dans l'aile gauche... Une grenade est si vite lancée...

Derrière le Palais, les bâtiments des casernes Dessalines abritaient l'unité d'élite de l'armée haïtienne. Devant, le building aéré et bas des casernes François Duvalier, siège de la direction de la police, devait également rassurer les Duvalier...

Sans insister, Malko bifurqua sur la droite, visant la statue de bronze du « Marron Inconnu ». La Mazda de location était toute neuve et marchait parfaitement, mais il avait l'impression d'avoir été roué de coups...

La route de Pétionville à Port-au-Prince était abominable, trouée comme une écumoire. Entre les piétons, les trous, les « tap-tap » stoppant sans arrêt et les virages brutaux, il fallait des nerfs solides. Tout respirait une misère effroyable. La plupart des Noirs étaient nus pieds, la route bordée de cases en bois ou en tôle ondulée. Partout des attelages humains tiraient des charges énormes, fondant sous la chaleur inhumaine. Toutes les villas modernes se trouvaient en retrait de la petite route sinueuse, au fond de sentes pierreuses presque

impraticables.

Il tourna à gauche devant le cinéma Rex, comme on le lui avait expliqué. Le centre de Port-au-Prince était construit à l'américaine, avec des rues se coupant à angle droit. Cela ressemblait, à part les voitures, à une petite ville du Far-West, vers 1880. Des maisons décrépites avec de grands balcons de bois, des éventaires en vrac sur le trottoir, un sol de terre battue. Malko s'engagea dans la rue Pavée, bordée de boutiques sans vitrines et hérissée de trous énormes.

Trois blocs plus bas, il coupa le boulevard Jean-Jacques Dessalines, l'artère principale de Port-au-Prince, courant parallèlement à la mer. Un flot de « tap-tap » multicolores se ruaient vers le marché. Brusquement, après le boulevard, la rue Pavée cessa de l'être. La Mazda sautait, d'un trou à l'autre. Il vit enfin une façade jaune annonçant *Banque du Canada*.

En face se trouvait un grand entrepôt. L'ancre de Julien Laleau, le « traître ». Rex Stone lui avait fourni assez d'éléments pour qu'il puisse se passer de tout contact compromettant avec l'ambassade des États-Unis. Et en particulier avec Frank Gilpatrick, Second Conseiller, représentant la C.I.A. à Port-au Prince.

En descendant de voiture, Malko crut suffoquer. On aurait coupé l'air humide au couteau. Il traversa et entra dans l'entrepôt. Un petit escalier en bois montait à des bureaux vitrés. Un Noir s'approcha de Malko.

— Monsieur Laleau ? demanda-t-il.

— Il est en haut.

Malko s'engagea dans l'escalier. Il y avait plusieurs bureaux fermés et une porte avec un écriteau : DIRECTION. Il frappa et entra.

*
* *

Julien Laleau était en train de transvaser le contenu d'une grande bouteille dans une plus petite. La peau de son visage était incroyablement sombre. Son bureau n'avait pas de fenêtre, mais un climatiseur asthmatique y maintenait une certaine fraîcheur. Il leva sur Malko des paupières de reptile, plissées et parcheminées. Avec ses cheveux gris soigneusement peignés en arrière, on ne lui aurait jamais donné plus de soixante ans.

Le crime conserve...

Malko s'avança, la main tendue :

— Je suis un ami de Rex Stone.

Julien Laleau ne broncha pas. Il reposa calmement sa bouteille et se leva. Avec un sourire cauteleux, il serra la main de Malko avec une force extraordinaire. Il le dépassait presque de dix centimètres.

— Il y a bien longtemps que je ne l'ai pas vu... Asseyez-vous.

Quelle bonne surprise...

Malko obéit. L'autre risquait de changer d'avis assez vite. Il ôta ses lunettes.

— Que transvasez-vous avec tant de soin ?

Un sourire coquin éclaira le visage parcheminé du vieux Noir. Il prit la petite fiole et la tendit à Malko.

— Prenez-la. Vous en aurez besoin à Haïti, si vous restez assez longtemps...

C'était un liquide jaunâtre. Malko renifla. Cela sentait le rhum de mauvaise qualité.

— C'est de l'alcool ?

Julien Laleau s'esclaffa :

— Non. Pas tout à fait. C'est du « boit-cochon »... le mot créole pour aphrodisiaque.

— De la cantharide ?

— Non.

Julien Laleau montra la grosse bouteille :

— Des écorces choisies par un « docteur-feuille » et qu'on laisse macérer dans du rhum pendant trois semaines...

Il se pencha par-dessus le bureau.

— Je vous assure que l'effet est extraordinaire. Moi-même, j'en prends un petit verre tous les soirs.

Les paupières reptiliennes s'étaient relevées sur des yeux dont le blanc était si sombre qu'il se confondait avec le reste du visage. Mais la lueur salace les éclairait d'une lumière intérieure.

Malko se souvint de ce qu'avait dit Rex Stone : le vieux Laleau avait une vie sexuelle intense, en dépit de son âge. Perdu dans une rêverie érotique, le vieux Noir semblait moins sur ses gardes. Malko en profita :

— Rex Stone m'a dit que vous pourriez me rendre un service auquel il tient beaucoup...

Toujours dans son rêve, Julien Laleau hocha doucement la tête :

— Sûrement, sûrement. De quoi s'agit-il ?

— Je désire rencontrer Gabriel Jacmel.

Malko aurait invoqué Belzébuth à Saint-Pierre de Rome que le choc n'eut pas été plus violent. Un souffle rouillé s'échappa de la gorge de Julien Laleau, et ses paupières descendirent comme des rideaux sur mes yeux.

— M. Stone n'a pas suivi l'évolution des événements, dit-il doucement. C'est complètement impossible. Gabriel Jacmel est un ennemi du peuple haïtien et ne se trouve même pas à Port-au-Prince. Moi, je crois qu'il est mort. Dans un trou, comme une bête.

Un peu plus, on l'aurait cru. Malko s'attendait à cette réaction.

— Nous savons, de source sûre, que Gabriel Jacmel se trouve à

Port-au-Prince, dit-il fermement. Pour vous qui connaissez tout le monde, cela doit être facile de le retrouver. Je ne vous demande rien de plus.

Le Noir secoua la tête :

— Impossible. Jadis, j'ai rendu quelques services à M. Stone. Mais je ne suis plus qu'un businessman. Et le Président François Duvalier était mon ami. Rencontrer Jacmel serait trahir sa mémoire. Regardez.

Il se leva et décrocha une photo encadrée du mur pour la tendre à Malko.

Sur le document, François Duvalier tendait à Julien Laleau – éperdu de servilité – une carabine U.S. M1.

— Il m'a offert cette arme quelques semaines avant sa mort, fit Laleau, d'une voix mouillée par l'émotion.

Il oubliait de préciser que « Papa Doc » lui avait fait remettre les chargeurs un peu plus tard... Par prudence. C'était son habitude de distribuer des armes à ses fidèles... Malko ne se laissa pas impressionner par cette belle manifestation d'amitié.

— Le docteur Duvalier est mort, dit-il. M. Stone est toujours vivant. Julien Laleau secoua la tête.

— Peut-être d'autres personnes pourraient vous aider. M. Stone a beaucoup d'amis à Port-au-Prince ».

Délicat euphémisme pour indiquer la densité des « traîtres ». Ce n'est pas pour rien que le dollar et la gourde – monnaie locale – étaient interchangeables... Mais Laleau était *le seul* à posséder les contacts nécessaires. Il fallait donc « insister ». Il était temps, Julien Laleau s'était levé, pour signifier la fin de l'entretien. Malko ne bougea pas.

— Je crois que, récemment encore, vous avez rendu quelques services à M. Stone. Je serai donc obligé de lui faire part de votre changement d'attitude. C'est regrettable.

Il avait insisté sur le mot « regrettable ».

À son tour, il se leva. Julien Laleau semblait transformé en statue de sel. Malko prit ses lunettes et lui tendit la main.

— Au revoir, monsieur Laleau. J'ai été ravi de vous rencontrer.

Les paupières de Julien Laleau battirent furieusement. Malko vit des veines se gonfler sur son cou ridé. Une haine incroyable filtra de ses yeux sombres, pendant une fraction de seconde. Quelques coups de téléphones de la C.I.A., et ses licences d'importation sautaient.

Faisant visiblement un effort fabuleux sur lui-même, il grimaça un sourire.

— Vous êtes très sympathique, je vais quand même essayer de vous aider. Le « docteur-feuille » qui me vend le « boit-cochon » est un *houngan* [5] très connu. Il a peut-être des renseignements sur ce Gabriel Jacmel. Je lui demanderai, je dois le voir demain.

Malko n'extériorisa pas sa satisfaction. Le Noir le raccompagna. Il boitait légèrement. Malko se demandait comment il pouvait encore avoir du succès avec les femmes. La peau de son cou était plissée comme une vieille pomme.

— J'habite au El Rancho, dit-il.

La poignée de main fut nettement moins chaleureuse qu'à l'arrivée.

*
* *

La route montait au milieu d'une jungle déserte et verdoyante, serpentant entre des collines boisées. Pétionville était à plusieurs kilomètres. Malko, accroché au volant de sa Mazda, surveillait les embranchements. Pour retrouver Simone Hinche, il n'avait que le plan imprécis dessiné par l'employé de la galerie de peinture de la jeune femme. Après un embranchement vers Kenscoff, il fallait prendre à gauche, monter trois kilomètres et tourner à droite en face d'un haut mur... La maison de Simone Hinche était au bout d'un sentier. Sa Maverick verte serait devant la porte.

Il jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur. C'était totalement désert. *La Boule* servait de résidence pour les gens arrivés de Port-au-Prince. Il n'y avait que des villas. Pour trouver le moindre magasin, il fallait descendre à Pétionville, dix kilomètres plus bas.

Malko était nerveux : pourvu que Julien Laleau n'ait pas une réaction épidermique et ne cherche pas à se débarrasser de lui... Entre ce risque *certain* et celui, probable, d'une rencontre avec Gabriel Jacmel, Julien Laleau avait dû faire un choix déchirant. À tout hasard, Malko avait glissé son pistolet extra-plat sous le siège de la Mazda.

Le mur indiqué apparut... Malko tourna à droite dans un sentier étroit, bordé de villas. Toutes semblaient fermées. Enfin, il aperçut l'arrière d'une voiture verte. Malko se gara à côté et arrêta le moteur. Il faisait délicieusement frais. Avant de descendre il tira de sa ceinture la lettre qu'il apportait à la jeune femme et la glissa dans la poche intérieure de sa veste.

*
* *

Simone Hinche lisait debout. Elle avait presque arraché la lettre des mains de Malko. Elle était encore plus attirante que sur les photos. Un pantalon style blue-jeans moulait des fesses très cambrées, son chemisier s'ouvrait sur une poitrine pleine. Mais il y avait une lassitude infinie dans ses grands yeux marron. Comme si quelque chose était définitivement déconnecté chez elle. Son visage encadré par de grands méplats qui accentuaient encore la beauté de ses yeux, était doux et sensuel, avec, pourtant, une tension presque palpable.

Même la couleur de sa peau était étonnante : une sorte de brun doré, comme cuit au four.

Elle replia la lettre et sembla enfin s'apercevoir de la présence de Malko.

— Je suis désolée, je ne vous ai même pas offert à boire.

Sa voix était mélodieuse, mais tendue. Elle disparut dans la cuisine, reparut avec un plateau, des verres, une bouteille de rhum « cinq étoiles » et du Perrier. Elle versa deux rhum-soda et s'assit en face de Malko.

Il n'y avait pas un bruit dans la maison. Avec la fraîcheur et le paysage, on se serait cru en Suisse. Malko trempa les lèvres dans son rhum-soda. C'était frais et fort. Il observa la jeune femme. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Qu'est-ce qui l'avait poussée à se réfugier dans cette maison isolée où elle semblait vivre seule ? Elle l'examinait aussi. Le silence se chargea soudain d'électricité. Malko éprouva brutalement une impulsion folle, sauvage, primitive. Il avait envie de cette inconnue. Peut-être parce qu'elle semblait si vulnérable, si femelle, avec son corps épanoui, et son visage beau et las...

Simone avait peut-être senti la tension, car elle croisa les jambes et demanda :

— Vous connaissez mon père ?

Malko secoua la tête :

— Je ne l'ai jamais rencontré. Mais on m'a beaucoup parlé de lui.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Elle tenait toujours la lettre à la main, comme si elle avait eu peur qu'il la lui reprenne. Il sourit :

— Et vous, pourquoi vous cachez-vous si loin de Port-au-Prince ?

Simone Hinche eut un sourire misérable :

— Pour avoir la paix. Avant, j'habitais le quartier de Bois-Bernard, près de l'église du Sacré-Coeur. Tous les gens que je connaissais sont partis ou morts. Leurs maisons sont à l'abandon. Souvent, des Tontons Macoutes sont venus rôder autour de la maison. Je sais de quoi ils sont capables. Alors, je suis venue ici.

Les yeux d'or de Malko ne quittaient pas le visage de la métisse.

— Pensez-vous que les choses puissent redevenir comme avant ?

Elle eut une lueur vite éteinte dans le regard ; puis secoua la tête :

— Il ne faut pas rêver. Le Duvaliérisme est solidement implanté... Il n'y a pas de miracles.

— Il ne s'agit pas de miracles, dit Malko...

C'était le moment de se lancer. Calmement, il entreprit de lui expliquer le but de son séjour à Haïti. Et le rôle qu'elle aurait éventuellement à jouer. Au début, Simone Hinche l'écouta avec stupéfaction. Puis ses yeux semblèrent revivre... Elle finit par se mordre les lèvres d'excitation. Malko, par prudence, avait omis de

prononcer le nom de Gabriel Jacmel. Il n'était pas encore sûr de Simone Hinche. Quand il se tut, elle resta silencieuse un long moment, les yeux baissés. Puis, elle laissa tomber :

— Je voudrais tellement croire que c'est possible ! Jusqu'ici, tout ce qu'on a tenté contre Duvalier a été fait en dépit du bon sens... Quand ils sont venus bombarder le Palais avec le B.25, ils étaient si sûrs de leur succès qu'ils n'avaient pas d'essence pour revenir ! Ils ont dû se poser à Port-au-Prince et ont été fait prisonniers. « Papa Doc » les a torturés lui-même dans les caves du Palais. On n'a jamais revu leurs cadavres.

Le découragement éteignit brutalement la lueur dans ses yeux.

— Soyez prudent. Fort-Dimanche est plein de gens qui ont cru qu'ils pourraient renverser les Duvalier...

Malko était troublé. Avant d'aller plus loin, il fallait connaître mieux Simone Hinche, savoir s'il pouvait vraiment compter sur elle. Lui inspirer confiance. Et il n'avait pas beaucoup de temps. Il devait parvenir à son but avant que les Duvaliéristes ne réalisent ce qu'il était venu faire à Haïti.

— J'ai envie de vous emmener boire un verre quelque part, proposa-t-il. Il y a-t-il un endroit convenable ?

Simone Hinche hésita :

— Ce n'est peut-être pas très prudent de nous montrer ensemble.

Elle s'interrompit une fraction de seconde et eut un pauvre sourire :

— Bien que si on vous a vu venir ici... Tous les voisins nous espionnent sans arrêt. Les Macoutes fouinent partout. Il ne faut jamais rien dire dans un lieu public. Nous pourrions aller au *C'est si bon*. C'est un dancing où il n'y a pas trop de Macoutes.

— Va pour le *C'est si bon*.

Au rythme de la *meringue* « *Papa Doc pour la vie* », trois couples se trémoussaient sur la piste minuscule. Une grande Noire aux cheveux teints en roux se déhanchait furieusement pour la plus grande joie de l'orchestre.

Malko et Simone Hinche se glissèrent à une table près de l'entrée. De l'extérieur, le *C'est si bon* ressemblait à une banale villa. Le dancing se trouvait au premier étage. Plongé dans une obscurité presque totale. On dansait en mangeant, on buvait. Dans une petite salle totalement noire, un couple flirtait debout.

L'orchestre enchaînait *meringue* sur *meringue*. Toutes sur la même musique à la fois rythmée et douce.

— Si nous dansions, proposa Malko.

Il faisait si sombre qu'il voyait à peine les traits de Simone Hinche. Son corps ferme moulé par une robe à mi-cuisse, les cheveux relevés en chignon, légèrement parfumée, elle était extrêmement appétissante.

Gracieusement, elle ondulait sans toucher Malko. Soudain, elle se serra contre lui. Il n'eut pas le temps de se réjouir. Sa voix effrayée souffla à son oreille.

— Regardez.

Cinq Noirs venaient d'entrer et de prendre une table.

— Ce sont des Macoutes.

La main de Simone Hinche serra celle de Malko.

Une grande ride creusait son front verticalement. Malko l'attira et la maintint contre lui, la tête enfoncée dans le creux de son épaule. Le rythme de la *meringue* en était fâcheusement perturbé, mais maintenant Simone s'appuyait de tout son corps contre Malko. Au bout de quelques minutes, elle se détendit. Puis, avec un tremblement, elle s'écarta de lui.

— Vous allez être déçu, murmura-t-elle.

— Déçu ?

Elle eut un petit rire. Sans joie.

— Oui. Les hommes ne m'intéressent pas. Mais j'essaierai de vous trouver une fille. Vous êtes un homme, je comprends.

Épuisé, l'orchestre s'arrêta, et ils retournèrent s'asseoir. Les Macoutes buvaient des Heineken sans rien dire. De nouveau, Malko sentit sa compagne se raidir. Il lui caressa doucement la main.

— C'est plus fort que moi, dit-elle, à voix basse. J'ai vu trop d'horreurs. Quelquefois, des gens disparaissent et on n'en entend plus jamais parler. Ou les Macoutes les battent à mort à Fort-Dimanche.

Ils restèrent silencieux un long moment.

— Rentrons, dit Simone Hinche tout à coup.

Lorsqu'ils sortirent, Malko eut l'impression que les cinq Tontons Macoutes les suivaient des yeux. Dehors, il faisait noir comme dans un four. C'est tout juste si Malko retrouva la Mazda. La nuque appuyée à l'appuie-tête, Simone semblait dormir, sans se soucier de ses jambes découvertes très haut.

*
* *

Il stoppa. Simone Hinche se secoua : elle n'avait pas desserré les lèvres tandis qu'ils grimpaient vers *la Boule*.

— Je rêvais, s'excusa-t-elle.

Elle tourna la tête vers lui. Pendant quelques secondes, ils restèrent ainsi, puis Malko, cédant à une impulsion subite, passa une main autour de ses épaules et l'attira. Il se pencha sur les lèvres de la jeune femme. Elle ne se déroba pas. Avec sa langue, il voulut écarter les dents serrées. Une fraction de seconde, il y parvint, mais elle referma aussitôt la bouche, tout en laissant ses lèvres contre les siennes. Instinctivement, il posa la main sur la cuisse découverte. Aussitôt, elle

se recroquevilla comme si une bête l'avait piquée, avec un brusque sursaut de tout le corps.

Il appuya encore son baiser, mais, cette fois, Simone se déroba sans un mot. Malko n'insista pas.

— Qui est l'homme qui va renverser les Duvaliéristes ? demanda-t-elle soudain.

Malko hésita. C'était difficile de ne pas répondre à une question aussi directe. Si la jeune Haïtienne devinait qu'il n'avait pas confiance en elle, cela nuirait à leur collaboration.

— C'est Gabriel Jacmel.

Le visage de Simone se déforma d'un coup. Comme frappé par un coup de poing. Ses lèvres se mirent à trembler. Pendant plusieurs interminables secondes, elle ne dit rien, puis, brutalement, éclata en sanglots. Elle ouvrit la porte avec violence.

— Partez, fit-elle d'une voix étranglée, partez et ne revenez jamais.

Un sanglot brouilla la fin de sa phrase. D'un bond, elle sauta hors de la Mazda, se heurtant la tête au pavillon. Malko sortit de son côté, mais elle escaladait déjà l'escalier extérieur de la villa. Quand il parvint à la porte, elle était déjà fermée. Il frappa.

Pas de réponse. Il n'en revenait pas. Rex Stone avait parlé de « heurts », pas de haine, entre Jacmel et Simone Hinche.

La porte s'ouvrit soudain violemment. Simone braquait sur Malko un *llama* automatique noir dont le chien extérieur était relevé. Son visage était sillonné de larmes, mais ses yeux flamboyaient de haine.

— J'aimerais vous tirer une balle dans le ventre, siffla-t-elle, et c'est ce que je vais faire si vous ne partez pas. Ne revenez jamais. Jamais.

Malko hésita. Le pistolet tremblait dans la main de la jeune femme. Elle risquait de tirer. Il battit en retraite, furieux contre lui-même.

— Je reviendrai, dit-il. Je ne sais pas pourquoi je vous ai fait de la peine, mais je vous en demande pardon...

Elle ne répondit pas, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il soit remonté dans la Mazda.

CHAPITRE IV

— Demain soir, vers onze heures, la cérémonie vaudou commence. Il y aura un homme qui se nomme Fignolé. Il vous mènera à Gabriel Jacmel. Ne l'abordez pas. Je vous ai décrit. Il vous reconnaîtra.

Julien Laleau parlait sans presque bouger les lèvres, comme si un Tonton Macoute avait été caché derrière chaque brin d'herbe en plastique entourant la piscine du El Rancho. Malko avait trouvé le vieux noir assis dans un fauteuil au bord de la piscine, en sortant de sa chambre. Ce rendez-vous nocturne et folklorique ne lui disait rien qui vaille. Un coup de machette est si vite arrivé...

— Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ?

Les paupières reptiliennes du noir s'affaîsèrent encore un peu plus :

— Il ne faut pas qu'on me voie là-bas. Vous, ce n'est pas la même chose. Cela n'étonnera personne que vous ayez envie de voir une cérémonie vaudou. Zacharie, le « houmgan » est d'accord. C'est un ami sûr et mon « docteur-feuille ». Vous ne craignez rien, rien du tout... »

Ce n'était pas absolument évident.

Julien Laleau se pencha encore plus vers Malko.

Pourtant, il n'y avait personne d'autre autour de la piscine.

— C'est facile à trouver : suivez la rue Abraham Lincoln jusqu'au temple maçonnique de « La Vérité ». C'est la troisième maison après le temple. On vous laissera entrer. Il est prévenu.

Oui, mais prévenu de quoi ? Le vieux Noir avait presque réussi à donner à son visage un air candide. C'était inquiétant.

Il y avait un autre problème :

— Gabriel Jacmel sait-il qui je suis ?

Laleau secoua la tête, plus innocent qu'un angelot :

— Comment aurais-je pu le lui dire ? je ne le sais pas moi-même. Vous êtes l'ami d'un ami, c'est tout.

Vieux canaillou. Il ne restait à Malko que la mise en garde vicieuse.

— Notre ami Rex Stone serait ennuyé s'il m'arrivait quelque chose, laissa-t-il tomber.

Brusquement, Julien Laleau fixa un point derrière Malko. Ce dernier se retourna. Le Noir filiforme qu'il avait remarqué à l'aéroport se tenait en haut des marches menant à la piscine. Il portait une veste d'été à carreaux et un pantalon super-étroit s'arrêtant au-dessus des chevilles. En apercevant Laleau, il brandit sa canne joyeusement et se dirigea vers les deux hommes de sa démarche dansante.

Laleau jura entre ses dents. Comme par miracle, un petit flacon apparut dans sa main droite. Il le poussa vers Malko au moment où l'autre arrivait.

Montrant tous les signes d'une très vive joie le nouveau venu sautilla autour de Julien Laleau en lui serrant la main. Ils échangèrent quelques phrases en créole et l'homme à la canne se cassa en deux devant Malko.

— Toussaint Boucan, annonça-t-il. À votre service. Si vous avez un problème à Haïti. Je m'occupe des touristes. Vous me trouvez tous les soirs à l'hôtel *Olovsson*.

Son anglais aurait donné de l'acné à la Reine Victoria. Malko remercia poliment.

Toussaint Boucan se tortilla un peu plus.

— Mon ami Julien vous a donné du « boit-cochon » ! C'est formidable...

Il éclata d'un rire dément, pirouetta, fit un moulinet avec sa canne et repartit vers le lobby.

Dès qu'il eut disparu, Malko demanda :

— Qui est-ce ?

Laleau eut une mimique dégoûtée :

— Un espion des Macoutes. Il est partout. C'est pour cela que je vous ai donné le « boit-cochon ».

— Pourquoi avez-vous pris le risque de venir ici ?

Le Noir eut un geste fataliste.

— La moitié de mes employés renseignent les Macoutes... Alors. D'ailleurs, je viens souvent au El Rancho.

Il se leva et tendit la main à Malko.

— Je ne vous reverrai probablement pas...

Il en avait presque les larmes aux yeux. Des larmes d'iguane... Malko suivit des yeux la haute silhouette. Julien Laleau traînait un peu la jambe.

Pourvu que sa « couverture » d'innocent touriste tienne assez longtemps. Il s'était consciencieusement étendu au bord de la piscine, une grande partie de la journée.

Pensant à Simone Hinche.

S'il avait eu plus confiance en Laleau, il l'aurait interrogé sur les rapports entre Jacmel et elle. Sa seule ressource serait maintenant d'interroger Gabriel Jacmel lui-même.

Si le rendez-vous organisé par Laleau tenait.

Il bâilla et partit vers le bar. À part le rhum, ils n'avaient pratiquement rien. À tout hasard, il commanda un Punt et Mes.

La flamme d'une bougie tremblotait sur le desk de l'hôtel El Rancho. C'était la panne quotidienne. Plutôt que de rendre complètement l'âme, la Centrale électrique de Port-au-Prince pratiquait des délestages systématiques. Malko mit la clé dans la serrure de la porte de sa chambre et entra. L'air de la pièce était tiède, le climatiseur stoppé par la panne. Il referma : on n'y voyait goutte.

Soudain, il eut l'impression d'une présence. Il s'immobilisa. Son pistolet extra-plat était au fond de sa valise. Autrement dit à des kilomètres. Lentement, il recula vers la porte. Au moment où il l'atteignait, une voix l'arrêta :

— N'ayez pas peur.

Il lui fallut plusieurs secondes pour reconnaître la voix de Simone Hinche. À la même seconde, les lampes de la chambre s'allumèrent, et le climatiseur se remit en marche. Il était huit heures, la panne était terminée. La jeune femme était assise dans un fauteuil, vêtue d'une mini-robe rouge.

Une lueur inquiétante flottait dans ses yeux au regard un peu trop fixe. Elle était ivre ou droguée. Son sac était sur ses genoux, entrouvert. Sa main droite était posée sur le fermoir. Les battements de coeur de Malko s'accéléchèrent.

Il n'y avait qu'une explication à sa présence : elle était venue l'abattre comme elle le lui avait promis.

— Avancez, dit Simone Hinche d'un ton sec.

*
* *

Le rythme langoureux de la *meringue* « Papa Doc pour la vie » s'insinuait à travers les minces cloisons. Venant du « Flamboyant », la boîte de l'hôtel. Pendant quelques secondes, ce fut le seul bruit dans la chambre.

— Venez ici, dit Simone. Personne ne m'a vu entrer, je suis passée par le jardin, vers la villa Créole.

Malko s'assit sur un des lits jumeaux. L'odeur de rhum était nettement perceptible. Simone Hinche était ivre morte.

— Je voulais vous revoir, dit Malko. On m'a dit à Washington, que vous aviez eu des heurts avec Gabriel Jacmel. Mais...

La jeune métisse eut un rire strident qui s'arrêta net. Avec des gestes saccadés, elle ouvrit son sac, en tira un paquet de cigarettes et en alluma une.

— J'ai changé d'avis. Je travaillerai avec vous et Gabriel. Pour mon père. Cela fait des années qu'il espère revenir au pays. C'est sa seule chance. Je n'ai pas le droit de l'en priver.

Malko hésitait :

— Je ne sais pas si...

— Taisez-vous, fit Simone violemment. Je ferai ce que je voudrai.

Elle le regarda avec une expression ambiguë :

— Vous êtes bien timide ce soir, fit-elle soudain. Pourquoi ne m'avez-vous pas encore embrassée ?

Elle décroisa les jambes, sans aucune pudeur, le défiant des yeux. Malko ne put s'empêcher de regarder l'ombre au haut de ses cuisses fuselées. Et d'éprouver un désir violent. Que signifiait cette scène bizarre ? Simone semblait à la fois provocante et désespérée.

— Pourquoi vous embrasserais-je ?

Le jeune métisse eut un sourire ironique et amer.

— Quand nous nous sommes quittés, la dernière fois, vous m'avez embrassée. Je sentais votre langue contre mes dents, comme une petite limace chaude. Vous me dégoutiez. Mais maintenant, j'ai changé d'avis.

Comme il ne répondait pas, elle ajouta, en le regardant droit dans les yeux, quelques mots crus qui choquaient dans sa bouche. Puis elle se leva, et, titubant légèrement, s'approcha de Malko. Son ventre était à la hauteur de son visage. Tranquillement, elle fit glisser les épaulettes de sa robe. Elle portait un slip et un soutien-gorge blancs très simples, qui ressortaient sur sa peau. Mais son haleine aurait tué une mouche à vingt mètres. Elle avait dû boire au moins une bouteille de rhum. Ses yeux avaient une expression hallucinée, les traits de son visage étaient figés, sans expression.

Elle fit le tour du lit et s'allongea près de Malko.

Elle l'embrassa avec violence. Sa bouche jadis inerte, lui fit l'effet d'un révulsif. Sa langue se démenait furieusement, s'enroulant à la sienne. Malko sentit monter son désir et la plaqua contre lui. D'abord, elle eut un violent coup de reins comme pour lui échapper. Puis elle se recolla à lui. D'une main, elle arracha la chemise de Malko. Sa respiration était saccadée et elle gardait sa bouche soudée à la sienne.

À tâtons, ce fut elle qui le déshabilla, sans un mot. Ses gestes étaient brutaux et maladroits. Ses reins ondulaient furieusement contre le ventre de Malko. Mais quand elle le prit à pleines mains ; il faillit crier de douleur tant elle manquait de douceur. Elle le secouait comme si elle avait voulu arracher son sexe de son corps.

Malgré tout, il était excité par cette furie. Tantôt ses reins montaient vers lui à l'écraser, tantôt, au contraire, elle se tordait comme pour lui échapper. Toujours sans un mot, les yeux fermés. N'y tenant plus, il se coula contre elle et la pénétra, le plus doucement qu'il le put. Ce fut comme un coup de baguette magique. Le corps de Simone Hinche se figea, comme changé en pierre. Incapable de se retenir, Malko s'enfonça en elle, jusqu'à ce qu'il sente monter son plaisir.

Contré lui, le ventre de Simone était inerte, mort. Visiblement, elle

n'avait plus rien éprouvé dès qu'il l'avait pénétrée. Maintenant, elle reposait sur le dos, les yeux clos, comme si Malko n'existait pas.

Jamais il n'avait fait l'amour d'une façon aussi bizarre. Il essaya de rassembler ses esprits. À travers la cloison, les flonflons du « Flamboyant » lui parvenaient faiblement. Il tourna la tête vers Simone et lui toucha le bras : elle ne réagit pas : à son souffle régulier, il vit qu'elle s'était endormie !

Il resta à côté d'elle dans le noir, un long moment, cherchant la clef de son étrange attitude. Elle avait tout fait pour le provoquer et pourtant elle n'avait retiré aucun plaisir de leur étreinte. Peu à peu la température fraîchissait, grâce au climatiseur. Il alla prendre une douche. Lorsqu'il revint, Simone n'avait toujours pas bougé. Il s'allongea sur l'autre lit.

*
* *

Malko s'éveilla en sursaut. Un bruit insolite venait de l'autre lit. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser qu'il s'agissait de sanglots violents et syncopés. Il se leva et, à tâtons, chercha la jeune femme. Aussitôt la main de Simone l'attira avec une force extraordinaire. Elle se blottit contre lui, secouée de sanglots, de tremblement nerveux. Désarmé, il lui caressa les cheveux.

— Je vous demande pardon... murmura Simone Hinche.

Elle pleura encore plus fort, puis peu à peu ses sanglots se calmèrent. Malko alluma la lampe de chevet. La jeune femme poussa un vrai hurlement.

— Non, non !

Il éteignit précipitamment. Elle se serra encore plus contre lui.

— Je veux vous parler, expliqua Simone Hinche, d'une toute petite voix. Je vous dirai des choses que je n'ai jamais avouées à personne. Mais s'il y a de la lumière, j'aurai trop honte.

Elle posa ses lèvres contre sa poitrine.

— Vous m'avez embrassée si gentiment ! Pardon, pour tout ce que je vous ai dit ce soir... J'avais beaucoup bu avant de venir. J'espérais que quelque chose allait se passer. Et puis, je n'ai pas pu...

Elle pleura encore un peu.

— Pourquoi ? demanda doucement Malko.

Elle ne répondit pas immédiatement. Puis sa voix lui parvint tout contre son oreille, presque imperceptible :

— Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé avec Gabriel Jacmel. Mais surtout, ne me demandez rien, ne m'interrompez pas. Sinon, je n'aurai pas le courage... Pendant une grande purge des ennemis du Duvaliérisme, Gabriel Jacmel, alors chef des Tontons Macoutes, est venu m'arrêter avec mon mari, mon frère, et mon fils âgé de trois

mois. On a tué ma mère sous mes yeux à coups de bâton, parce qu'elle essayait de se sauver dans l'escalier avec le bébé. Puis, Jacmel m'a emmenée avec mon mari et mon bébé.

» Jacmel avait établi son quartier général au bout de la route de Carrefour, dans un bordel. D'abord, il a tué mon mari et mon enfant devant moi à coups de machette. J'espérais qu'il allait aussi me tuer.

» Mais il m'a entraînée dans une petite pièce. Il m'a prise par les cheveux et m'a jeté à genoux devant lui. Il a défait la fermeture de son pantalon et m'a dit en ricanant :

« – Si tu es un bon bébé, je te donne dix gourdes et tu peux rentrer chez toi. »

» J'étais comme folle. Je me suis penchée sur lui et je l'ai mordu ! Aussi fort que j'ai pu. J'aurais voulu le tuer. Il hurlait, il me frappait à coups de poing. Je sentais cette chair vivante dans ma bouche, je voulais à la fois la cracher et la déchiqueter. Je n'en ai pas eu le temps. Jacmel m'a frappée avec la crosse de son pistolet et je me suis évanouie.

Elle se tut et Malko crut qu'elle ne voulait pas en dire plus. De l'autre côté de la cloison, l'orchestre semblait toujours jouer la même *meringue*.

Mais Simone continuait, de la même voix atone :

— Quand je me suis réveillée, j'étais attachée, nue, sur le ventre, à une sorte de claie de bois fixée sur des piquets à un mètre du sol, les bras et les jambes écartés. Une putain dominicaine complètement ivre, me versait du rhum sur le visage.

» Gabriel Jacmel s'est planté devant moi. Il pouvait à peine marcher. Je n'avais jamais vu autant de haine dans un regard humain. J'étais sûre qu'il allait me violer, mais je n'ai pas voulu lui donner la joie de montrer ma peur et mon dégoût.

» Mais Gabriel s'est incliné ironiquement devant moi.

« – Bientôt tu me supplieras de venir te prendre, dit-il, mais je ne me déshonorerai pas. Tu auras la vie sauve, mais tu te rappelleras toute ton existence de Gabriel Jacmel...

» Ce soir, c'est toi qui fait le show. C'est dommage, il n'y ait pas d'étrangers... »

» J'ai compris instantanément. Je me suis mise à hurler comme une folle. Je savais comme tout le monde à Port-au-Prince que la spécialité de ce bordel était un spectacle que les touristes étrangers appréciaient beaucoup : une des putains dominicaines se faisait prendre par un âne... J'allais la remplacer.

» Ensuite... Ce fut horrible. Ces Dominicaines étaient sans pitié. Ce sont elles qui ont amené l'animal. Elles lui ont fait mettre les pattes de devant sur la claie, de part et d'autre de mon corps, comme pour lui faire faire le beau. Ensuite, on l'a fait avancer entre mes jambes.

Quand j'ai senti son poil rugueux contre mes cuisses, j'ai eu une crise de nerfs... Son membre battait contre mon ventre. C'est vrai, à cette minute, j'aurais supplié Jacmel de me prendre.

» La Dominicaine ivre morte, une femme usée, méchante, s'est approchée de moi et m'a tirée par les cheveux :

« – De quoi te plains-tu, me jeta-t-elle. Moi c'est tous les soirs... Bientôt, tu aimeras ça. »

» Deux autres filles guidaient l'animal. Gabriel Jacmel a appuyé le bout de sa cigarette contre son flanc et il est entré d'un coup en moi. J'ai eu l'impression que l'on m'ouvrait en deux. Je me suis évanouie.

La voix de Simone Hinche était monocorde, comme si elle parlait sous hypnose. Elle baissa encore d'un ton :

— Je suis restée deux semaines là-bas. On m'a livrée cinq ou six fois à l'âne. J'ai cru mourir de douleur et de dégoût. Jacmel n'a pas osé le dire au Président, mais d'autres ont parlé. Il a eu peur. Un jour, il m'a abandonnée dans une rue, en me menaçant de me tuer si je parlais.

» Voilà. Depuis ce jour, je n'avais jamais refait l'amour avec personne.

Malko bouillait de rage. Voilà ce que la C.I.A. appelait un « heurt ». C'était la médaille d'or de l'understatement.

Simone lui serra la main très fort.

— Cela m'a guérie, dit-elle. Même si je n'ai rien ressenti. Maintenant je pourrai regarder Gabriel Jacmel en face. Même m'allier avec lui. Je vous ai dit que mon père était tout ce qui me restait au monde. Je veux l'aider à réaliser son rêve. Quoiqu'il m'en coûte. Et je suis sûre que vous me protégerez...

— Je vous admire, dit Malko.

— Un jour, dit Simone, nous réglerons tous les comptes. Après la victoire. Je n'oublie pas que Jacmel n'était qu'un instrument entre les mains de « Papa Doc ».

La C.I.A. choisissait bien ses alliés. Maintenant, il était obligé d'aller jusqu'au bout.

— J'espère que nous gagnerons, dit-il.

— Moi aussi.

Ils restèrent silencieux. Quelques minutes plus tard, à son souffle régulier, il s'aperçut que Simone Hinche s'était rendormie.

Il eut du mal à l'imiter. Cette plongée dans ce monde féroce, anachronique, ubuesque et sanglant, était éprouvante pour les nerfs. Quant à la combinaison Simone Hinche-Gabriel Jacmel, c'était aussi délicat à manier et instable que de la nitro-glycérine... Que ferait la jeune femme quand elle se retrouverait devant l'homme qui l'avait si affreusement torturée ?

CHAPITRE V

Le visage de Gabriel Jacmel, figé d'attention et de méfiance, n'avait pas plus d'expression qu'une calebasse. Accroupi derrière un flamboyant, revêtu de son éternel gilet pare-balles, une mitraillette Thomson calée dans son bras droit, il guettait le sentier.

Sa main gauche perpétuellement en mouvement, ressemblait à une grosse araignée noire. Lorsqu'il ouvrait le poing, on apercevait l'éclat cuivré de la cartouche de 11,43, qu'il manipulait sans arrêt pour rendre leur souplesse à ses tendons atrophiés. Un an auparavant, une balle tirée par un Duvaliériste lui avait transpercé le bras.

Il était nerveux ; l'homme qu'il attendait, dissimulé dans la végétation qui entourait la piscine de l'hôtel *Ibolélé*, lui apportait deux choses de première importance. D'abord le « ouenga » [6] fabriqué avec le coeur de François Duvalier. Ce qui lui permettrait de ne plus rien craindre des maléfices de la famille. Ensuite, la confirmation du rendez-vous avec cet agent américain. Quelque chose qui pouvait modifier tout son destin.

Il y eut un léger bruit dans le sentier. Jacmel se raidit. La Thomson semblait un jouet dans ses mains énormes.

La silhouette un peu voûtée de Fignolé, son agent de liaison, apparut. Il marchait très lentement, ignorant où se trouvait exactement Jacmel. Celui-ci siffla légèrement. L'autre s'immobilisa puis bifurqua dans la direction du bruit. Jacmel garda le doigt sur la détente.

Fignolé s'approcha et vint s'accroupir en face de lui.

Jacmel lui faisait peur. Nerveux, il prit dans la poche de sa saharienne une fiole et la tendit à Jacmel : le « ouenga ».

— Le « houmgan » a dit que tu le gardes toujours avec toi, expliqua-t-il.

Le rebelle prit la fiole, la glissa dans une poche de sa chemise sous le gilet pare-balles.

— Et l'Américain ?

Fignolé eut un sourire édenté.

— Si tu veux, je te l'amène ce soir.

Gabriel Jacmel faillit crier de joie. Cette aide extérieure inespérée, c'était un miracle de Ogoum-ferraille, le Dieu vaudou de la guerre.

Si cela ne cachait pas un piège. Gabriel avait appris à être diaboliquement prudent. Sans cette prudence, sa tête serait depuis longtemps sur le bureau de François Duvalier.

Il savait que les Américains haïssaient Duvalier presque autant que lui.

Lui ne les aimait pas beaucoup. Il avait grandi à La Saline, le quartier le plus pauvre de Port-au-Prince, dans l'odeur pestilentielle des marécages. Le premier morceau de viande qu'il avait mangé, c'était du rat. Et encore sa mère avait dû se priver pour le lui acheter. Quand le Docteur François Duvalier avait commencé sa campagne électorale, il avait vingt-deux ans, et survivait en volant des cannes à sucre et des mangues.

Il n'avait eu qu'un seul job. Pendant trois mois aide-cuisinier chez de riches métis. Ils le nourrissaient avec des détritux et le payaient vingt gourdes par mois [7]. Un jour sa patronne lui avait expliqué que les Noirs et les chiens, c'était pareil. Aussi quand François Duvalier avait annoncé que le règne des métis allait se terminer, il s'était rallié à lui, Gabriel était exactement le genre d'agent électoral que recherchait Papa Doc : une force herculéenne, un cruauté naturelle sans limite et un courage physique frisant l'inconscience.

Tout de suite, on l'avait apprécié à sa juste valeur. Il s'agissait de se débarrasser de trois agents électoraux adversaires. Des métis. Gabriel s'était introduit un soir chez eux. Un par un, il les avait étranglés le plus lentement possible, regardant leurs yeux jaillir hors de leurs têtes. Il s'était ensuite spécialisé dans la transformation en chaleur et en lumière de toute opposition. Grâce à l'emploi judicieux de bâtons de dynamite volés sur des chantiers.

Touché par ce dévouement, Papa Doc lui-même l'avait convoqué dans son bureau et lui avait remis son premier pistolet, un vieux Star 9 mm. rouillé, dont le cran de sûreté ne marchait plus.

Cette arme faisait de lui un homme à part entière. Il était sûr de ne plus jamais avoir faim. Tant que Duvalier vivrait, il pourrait se servir chez les commerçants, supprimer ceux qui le gênaient.

Un peu plus tard, il y avait eu le massacre de la prison de Fort-Dimanche. À coups de bâton, Gabriel Jacmel avait tué six détenus politiques qui avaient assommé un gardien et projeté de s'évader. Tous des métis. Leurs hurlements avaient empêché toute la prison de dormir jusqu'à l'aube. À la fin, ils n'étaient plus qu'une pulpe sanglante sur laquelle il tapait machinalement.

Ce jour-là, même ses amis avaient eu peur de lui. Le Président l'avait doucement réprimandé, lui reprochant d'avoir manqué de mesure.

Mais déjà il ne pouvait plus se passer de Gabriel Jacmel. C'est lui qui avait recruté la plupart des Tontons Macoutes de Port-au-Prince, parmi les miséreux de La Saline. Ils l'admiraient et le respectaient comme l'un des leurs.

Tout avait bien marché jusqu'au jour où Gabriel avait pris

conscience de son pouvoir.

C'est le traitement infligé à Simone Hinche qui lui avait fait réaliser sa puissance. C'était pour lui quelque chose d'irréel. Avant, elle aurait pu le faire fouetter, le tuer même sans aucun risque. Lorsqu'il l'avait fait violer par l'âne, il était resté à la contempler, n'en revenant pas de sa propre puissance. C'était moins par sadisme que pour bien se persuader que ce n'était pas un accident mais une chose établie, qu'il lui avait fait subir le même traitement plusieurs jours de suite.

Ensuite, il avait commencé à plastronner.

Un mois plus tard, il avait « égaré » quarante mille dollars appartenant à la Régie des Tabacs, fief de Duvalier et source de son budget noir. Bien entendu, « Papa Doc » avait su la vérité. Gabriel Jacmel s'attendait à des reproches, à un éclat. Mais le Président avait été plus gentil que jamais. Au contraire, il lui avait offert une Vauxhall toute neuve !

Mais à quelque temps de là, Gabriel Jacmel avait reçu une nouvelle mission. Il s'agissait, dans le plus grand secret, de s'emparer d'agitateurs castristes, dans un village isolé.

Il devait y aller avec ses deux meilleurs amis. Un pressentiment l'avait retenu. Il avait emmené avec lui, deux autres Tontons Macoutes qu'il n'aimait pas beaucoup. Dès que ceux-ci s'étaient avancés vers la maison des « castristes », une mitrailleuse avait ouvert le feu... Jacmel, s'était réfugié dans une maison, immédiatement cernée par les soldats de Duvalier. Il avait réussi à s'enfuir par-derrière, et lorsque les Duvaliéristes avaient fait sauter la maison, il n'y avait plus qu'un chien noir qui s'était enfui.

Pour calmer l'effroyable colère de « Papa Doc », les soldats lui avaient juré que Jacmel avait réussi à se changer en chien noir...

Depuis, Gabriel savait ce que c'était que la haine. Il ne voulait pas quitter Haïti. L'étranger l'effrayait. Il fallait mourir pu tenir tête à Duvalier et, plus tard, le tuer. La longue partie de cache-cache avait duré jusqu'à la mort du Président à vie. Et maintenant, on semblait lui apporter la victoire sur un plateau d'argent.

Avec l'aide des Américains, il était sûr de liquider la famille Duvalier.

Sans s'occuper de Fignolé, il se releva et alla jusqu'au bord de la falaise. La vue était superbe. L'hôtel accroché à flanc de colline dominait Pétionville, l'aéroport et la mer. Si tout marchait bien, tout cela serait bientôt en son pouvoir à lui, Gabriel Jacmel.

Il se retourna vers Fignolé qui attendait, accroupi sur ses talons.

— Amène-le ici, ce soir. On l'attendra. Malé [8].

Jamais, il ne donnait rendez-vous au même endroit. La route qui montait à l'Ibolélé était étroite et facile à surveiller. S'il y avait le moindre signe suspect, ses hommes s'en apercevraient.

À grands pas, il s'enfonça dans la végétation, sa mitraillette à bout de bras.

Figolé regagna le sentier. Pas tranquille. Le seul fait de voir Gabriel Jacmel le grisait. Il ne se passait pas de semaine sans que le « Nouveau Monde » n'annonce sa mort ou sa capture. Mais c'était aussi un danger mortel. Gabriel Jacmel était l'homme le plus traqué par les Duvalier.

En reprenant sa bicyclette cachée le long du sentier, Figolé tâcha d'oublier que, dans sa rage, lorsque Gabriel Jacmel lui avait échappé, « Papa Doc » avait fait abattre plusieurs Haïtiens. Simplement parce qu'ils s'appelaient Gabriel.

CHAPITRE VI

L'enveloppe blanche glissa sous la porte avec un petit bruit soyeux. Malko se baissa et l'ouvrit, intrigué. Elle contenait une feuille de papier avec une seule ligne manuscrite, en anglais.

« Je vous attends au « Sunset Chalet » en face de l'ambassade. À onze heures. Frank Gilpatrick. » Malko froissa le bout de papier. Plus qu'inquiet et fou de rage. À quoi bon ses précautions ? Pour que le chef officiel de la C.I.A. de Port-au-Prince lui donne ouvertement rendez-vous ! Autant se mettre autour du cou un écriteau « agent secret »...

Pourtant, ce Gilpatrick n'était pas fou. Pour qu'il le grille ainsi, il lui fallait sûrement une raison vitale. Puisque la mission « Von-Von » réclamait justement une séparation totale des Services américains.

De plus en plus angoissé, Malko enfila sa veste d'alpaga. Il avait juste le temps de se rendre au rendez-vous.

*
* *

Le « Sunset-Chalet » évoquait plus un bidonville que les alpages. Fait de panneaux préfabriqués peints d'un vert criard, il avait heureusement une petite terrasse.

Déserte à l'exception d'une seule personne. Un Blanc trapu, avec des cheveux très noirs, un profil de médaille romaine et des lèvres épaisses. En apercevant Malko il fit un petit signe de la main et posa le « Nouveau Monde », bulletin officiel du Duvaliérisme que les Haïtiens s'obstinaient à appeler un journal.

Malko se laissa tomber à côté de lui, épuisé. La chaleur, dans le bas de la ville, était si poisseuse qu'on avait l'impression d'avoir une pellicule grasseuse sur la peau. De l'autre côté de la rue, les antennes dont le bâtiment bas de l'ambassade US était hérissé comme un porc-épic, paraissaient trembler dans l'air chaud. Frank Gilpatrick lui broya la main avec la force d'une presse hydraulique.

— Bienvenue à Port-au-Prince, Prince Malko.

Son ton disait exactement le contraire.

— Pourquoi ce rendez-vous, demanda Malko. Que se passe-t-il ?

Le garçon s'était approché d'eux. Gilpatrick demanda :

— Qu'est-ce que vous buvez ? Un rhum-punch ?

Malko aurait donné une aile de son château pour une vodka-lime bien glacée. Ou à la rigueur un grand verre de Vichy ou de Contrex.

Mais du rhum...

— De l'alcool avec cette chaleur !

— Alors, un fruit-punch. Moi, je prends un J and B.

Port-au-Prince somnolait, écrasé de soleil. Dans le port, un gros paquebot déversait des centaines de touristes pour quelques heures. Dès que le garçon se fut éloigné, Frank Gilpatrick dit sombrement :

— On m'avait prévenu de votre arrivée, je n'avais d'ailleurs pas l'intention d'intervenir dans... (Il chercha son mot...) vos occupations. Je crois que c'est une erreur de projeter ce qu'on vous a demandé de faire. Mais ce matin, il s'est produit un fait nouveau. Grave. Très grave.

Malko était sur des charbons ardents. Cet honorable fabricant de synthèses semblait désapprouver nettement le côté « action » de la C.I.A. À qui se fier ?

— L'opération est annulée ? demanda Malko.

Frank Gilpatrick se renfroga encore.

— Non. Mais les Haïtiens savent que vous travaillez pour nous...

En dépit de la température, Malko eut l'impression de recevoir une douche glaciale.

— Vous plaisantez, dit-il d'une voix blanche.

Gilpatrick eut un petit rire sec.

— Vous avez bien rencontré un certain Julien Laleau, n'est-ce pas ? Il a eu tellement peur de vous qu'il a couru raconter au Palais que vous étiez un espion américain. Histoire de se couvrir... Et vous savez à qui ? À Amour Mirebalais, la plus dangereuse de toutes...

Malko en resta muet de stupeur. Quel vieux salaud, ce Laleau ! Ça commençait bien. Après ce qu'il avait découvert des rapports Jacmel-Simone Hinche... À chaque pas, il y avait une chausse-trappe.

— Mais comment savez-vous cela ?

L'Américain vida la moitié de son J and B. Visiblement ivre de rage :

— Comment ! Mais parce que Laleau a dit à Amour Mirebalais que *je* vous connaissais !

De mieux en mieux.

— Pourquoi n'avez-vous pas nié ?

Gilpatrick secoua la tête :

— Vous ne connaissez pas Amour Mirebalais. Elle aurait été deux fois plus méfiante et ne vous aurait plus lâché d'une semelle. Alors, j'ai lâché du lest. En disant que vous étiez effectivement un agent envoyé pour vérifier l'absence de pénétration communiste. Le seul truc qui ne les rende pas nerveux...

— Elle vous a cru ?

L'Américain haussa les épaules.

— L'avenir le dira.

— J'espère que je ne ferai jamais plus ample connaissance avec ce serpent à sonnettes, laissa tomber Malko.

Son vis-à-vis le regarda avec, pour la première fois, une certaine ironie.

— C'est ce qui vous trompe. Amour Mirebalais nous attend au Palais. Maintenant. Elle tient à faire votre connaissance...

Malko était de plus en plus suffoqué :

— Mais pourquoi, mon Dieu ?

— Elle m'a dit que mes amis étaient ses amis, fit Gilpatrick en se levant. Peut-être est-ce seulement une curiosité féminine. On lui prête beaucoup d'aventures. Vous êtes un Blanc nouveau en ville...

Malko en avala de travers les dernières gorgées de son « fruit-punch ». Et suivit le conseiller de la C.I.A. En s'approchant de la Mazda, il éprouva un nouveau choc.

Près du véhicule, une fillette d'une douzaine d'années, dont les jambes avaient été amputées au-dessous du genou, mendiait, ses moignons posés sur des coussinets. Silencieuse et humble. Il tira un billet de sa poche et le lui donna. Elle remercia en créole, et gémit.

— Chien couché non réchaudé [9].

*
* *

Le feu était bloqué au coin du boulevard Dessalines et de la rue Enelus Rubin. Sans conviction, un policier en bleu tentait mollement de démêler l'embouteillage. Un klaxon couina brusquement derrière eux. Malko se retourna. Une petite Toyota blanche les talonnait. Le chauffeur agitait le bras par la portière. Malko vit qu'il était Blanc et les battements de son coeur se calmèrent. Frank Gilpatrick semblait furibond.

— Bullshit, grogna-t-il. Encore cette canaille.

La Toyota stoppa à leur hauteur. Aussitôt, Gilpatrick descendit de la Mazda avec un soupir excédé :

— Excusez-moi une seconde, dit-il à Malko.

L'homme qui descendit de la Toyota avait des cheveux blonds ébouriffés et le visage rougeaud. Sa lèvre supérieure avançait et il n'avait presque pas de menton. Plutôt corpulent, il était boudiné dans une chemise bleue. Frank Gilpatrick alla à sa rencontre, le visage renfrogné... L'homme blond lui parla avec animation pendant quelques minutes, ignorant Malko, puis remonta dans la Toyota. Gilpatrick revint à la voiture, secouant la tête :

— Il arrive de drôles de types à Haïti, commenta-t-il. Celui-là s'appelle Burt Marney. Il a un passeport américain et traîne derrière lui une fiche de recherches d'Interpol.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Frank Gilpatrick eut une moue dégoûtée :

— Un truc assez dégueulasse. Il a installé au beau milieu de La Saline, le quartier le plus pauvre de Port-au-Prince, un dispensaire bidon avec une grande croix rouge. Là, il achète aux pauvres bougres de chômeurs leur sang à raison de quatre dollars le demi-litre... Il ne nourrit même pas les donneurs après et il s'en fout s'ils reviennent trois fois dans la semaine... Un vrai vampire.

» Il a des problèmes pour vendre son sang aux U.S.A. parce qu'il en veut seize dollars le litre... Alors, il est quasiment en faillite.

» Les Haïtiens voudraient bien le virer, mais il a arrosé quelques fonctionnaires et il est en règle. Un jour les Macoutes vont se le payer discrètement. Il ferait mieux de foutre le camp.

Malko n'écoutait que d'une oreille. À grands coups de sifflets, le policier avait enfin fait passer le dernier « tap-tap » bloquant le carrefour. Il redémarra.

Jusqu'à l'entrée du Palais National, ils n'échangèrent plus un mot. Malko entra et roula jusqu'au parking intérieur. Il se gara près d'une grosse Lincoln dorée. La plaque arrière portait en lettres bleues l'inscription : Chef de la Police.

Au moins on était prévenu...

Tout le bas du Palais était occupé par des corps de garde... Frank qui paraissait connaître tout le monde, se fit donner un officier pour le conduire au premier étage.

Derrière un massif de lauriers-roses, trois soldats Haïtiens faisaient la sieste près d'un canon de 20 avec un chargeur engagé. Derrière chaque massif était dissimulée une mitrailleuse lourde. Malko repéra même une vieille mitrailleuse Hotchkiss à refroidissement par eau qui avait dû être volée à Emilio Zapata vers le début du siècle. Deux chars légers étaient en position de part et d'autre de l'escalier d'honneur, sous des arches.

Accompagnés de leur guide, ils prirent un petit escalier. De petits groupes, en civil et en uniforme, bavardaient dans le couloir du premier, aux murs démesurément hauts. Le sergent les mena devant une table derrière laquelle siégeait un lieutenant, juste en face de la salle des bustes.

Une pancarte était clouée à la table :

« Aucun visiteur armé n'est accepté dans le bureau du Président. »

La confiance régnait.

Deux Tontons Macoutes, appuyés au mur, dévisagèrent les nouveaux venus avec méfiance. Un rugissement de joie fit sursauter Malko. Un grand Noir en uniforme venait vers eux, la main tendue. Ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes noires, et il avait à sa ceinture deux Colts 457 magnum nickelés, comme un cow-boy. Il écrasa les phalanges de Malko, après avoir tapé dans le dos de Frank

Gilpatrick.

— Je suis le capitaine Louverture, dit-il. Je vais vous conduire chez Amour Mirebalais. Je ne peux pas venir avec vous, car je dois m'occuper de ce prisonnier.

Il se retourna et désigna un Noir en chemise, les mains liées derrière le dos, le visage tuméfié, relié par une longue chaîne à un Tonton Macoute en chapeau de paille.

— Le Président veut le voir, expliqua le capitaine Louverture.

Malko regarda le visage hébété du Noir.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Le capitaine hocha la tête douloureusement.

— C'est un rebelle. Un ennemi du peuple. Il complotait avec les ennemis du Duvaliérisme...

Le Tonton Macoute tira sur la chaîne, et le prisonnier s'écarta de leur chemin, la tête baissée.

*
* *

Malko éternua. Le bureau d'Amour Mirebalais était grand comme une boîte à chaussures moyenne et il y régnait un froid glacial. On avait abaissé le gigantesque plafond pour faciliter la climatisation.

Amour Mirebalais était très élégante, avec une robe Pucci et un sac Hermès. Malko l'observait derrière ses lunettes noires. Ses traits étaient si fins qu'elle aurait pu aisément passer pour Blanche. La bouche était mince et petite, la poitrine imposante, les hanches fortes et, par contraste, les jambes interminables semblaient presque maigres. La robe courte dévoilait des cuisses bronzées et fermes. Enfoncée dans un fauteuil, elle tendit la main à Malko.

— C'est gentil d'être venu me voir, dit-elle d'une voix chantante et un peu snob. On ne voit pas assez de têtes nouvelles à Haïti.

C'était bien la femme dont Malko avait vu la photo à la C.I.A. Il avait peine à croire que cette jolie femme à la voix haut perchée soit une redoutable tueuse... Alanguie dans son fauteuil, elle évoquait plutôt une de ces belles quarteronnes qui agrémentaient la vie monotone des planteurs au siècle dernier.

Elle parlait anglais avec un accent chantant et doux. Malko remarqua que ses longs doigts fins étaient sans cesse en mouvement. Comme les pattes d'une araignée.

— Le Prince Malko est de passage à Haïti, dit Frank Gilpatrick. Il tenait à faire votre connaissance.

Amour Mirebalais sourit.

— Je suis ravie. J'aimerais vous consacrer plus de temps maintenant, mais j'ai beaucoup de travail. Voulez-vous venir chez moi après-demain tous les deux. Je donne une petite soirée.

— Avec plaisir, répondit Malko.

— Je viens de voir le Président, dit soudain Amour Mirebalais. Il est en pleine forme.

C'était une litote. D'après les estimations récentes, le Président pesait entre deux cent vingt et deux cent soixante livres. Décorations non comprises.

Les appartements des Duvalier – climatisés – occupaient toute l'aile gauche du Palais. Un poste de garde interdisait l'entrée à tout visiteur non annoncé. Comme du temps de François Duvalier, le bureau restait allumé toute la nuit afin de persuader les Haïtiens que leur Président à vie oeuvrait toute la nuit au bien-être du pays.

Amour Mirebalais se leva, tira sa robe. Son bassin généreux contrastait avec la minceur de ses jambes bien galbées.

— Vous n'êtes pas très bronzé, dit-elle à Malko. J'espère que vous aurez le temps de profiter du soleil. À après-demain.

Malko s'inclina sur sa main. Passant devant eux, elle ouvrit la porte. Un Noir en costume bleu-pétrole pérorait devant un groupe de jeunes. Ils semblaient perdus dans la haute galerie. Ce minuscule Palais, cerné de massifs de fleurs truffés de mitrailleuses, entouré de cette fantastique misère, semblait irréel. Pourquoi diable se battre pour contrôler ce pays désespérément pauvre ?

CHAPITRE VII

L'énorme « houmgan » [10] oscillait comme un toton en folie au milieu des danseuses, la pipe vissée à la bouche, une casquette d'amiral rejetée en arrière sur sa nuque, la chemise hors du pantalon, ce dernier retroussé au-dessus des chevilles. Le Noir, les yeux mi-clos, serrait contre son imposante bedaine une bonbonne de rhum !

Les chants aigus et scandés des « houmsis » [11] toutes vêtues de blanc qui se démenaient autour du gros homme, jetant leurs ventres en avant comme pour repousser les spectateurs, semblaient plonger le houmgan dans un état second. Il oscilla plus vite et s'effondra sur un groupe de spectateurs. Ceux-ci le renvoyèrent vers le centre de la piste.

Malko n'en croyait pas ses yeux. Il s'était attendu, pour une cérémonie vaudou, à des costumes, à un cérémonial sévère. Seules les courtes robes de coton blanc des houmsis rappelaient qu'il s'agissait d'un culte vaudou. Il n'arrivait pas à croire que ce bibendum dépenaillé était le maître de cérémonie... Un autre houmgan, grand, mince et assez beau, très noir de peau était assis sur une chaise, non loin de Malko. Il avait accueilli Malko et Simone et les avait installés sur des chaises, le long du mur.

C'est Simone qui avait insisté pour accompagner Malko. Sa connaissance du créole pouvait être précieuse. Il priaït pour que la trahison de Julien Laleau n'ait été que partielle. Essayant de se persuader qu'Amour Mirebalais ignorait ses projets concernant Jacmel.

La « cérémonie » se passait au rez-de-chaussée d'une pauvre mesure. Le sol de terre battue avait été balayé et les quelques meubles dégagés. C'est sur cet espace découvert qu'évoluaient les « houmsis », pieds nus, les cheveux cachés par un foulard.

Soudain, leur masse blanche s'ouvrit devant Malko. Le gros houmgan tournoya jusqu'à lui. Ses petits yeux clignotaient sans arrêt. Avec solennité, il déboucha la bonbonne de rhum et la tendit à Malko pour qu'il boive au goulot... Malko hésita. Outre qu'un gentleman ne boit pas à la régalaide, ce liquide ne lui disait rien qui vaille. Il était là pour contacter Gabriel Jacmel, pas pour se saouler au rhum.

— Buvez, souffla Simone Hinche. C'est du clairin [12].

— Mais...

— Buvez, sinon, vous allez l'indisposer.

Résigné, Malko prit la bonbonne. Il but une gorgée de rhum et en

renversa autant sur sa chemise. L'alcool rêche lui brûla la gorge. Les chants et les danses reprirent aussitôt.

Satisfait, le houmgan reprit sa bonbonne et marcha lentement jusqu'à une chaise sous laquelle brûlait une bougie depuis le début de la cérémonie. Un nouveau venu sortit de l'ombre, un sac de toile à la main et commença à dessiner des figures compliquées sur le sol, avec une poudre grisâtre.

— Que fait-il ? demanda Malko.

Simone Hinche, en chemisier et pantalon, semblait mal à l'aise. Malko se dit qu'elle devait croire, elle aussi, au vaudou.

— Il dessine des Vévés avec de la farine de maïs, expliqua-t-elle, des signes magiques vaudous pour faire venir les Dieux...

Malko soupira.

— Et notre messenger, il vient, lui ?

Le visage de Simone resta impassible.

— Il est là.

— Où ?

Malko parcourut des yeux la petite pièce. Au fond, une échelle permettait d'accéder à un grenier. Plusieurs jeunes Noires étaient assises sur les barreaux, contemplant le spectacle. En dehors des houmsis, il y avait une trentaine de spectateurs, debout, filtrés à la porte selon un code mystérieux par un assistant des houmgans.

Le « messenger » était-il un des musiciens, assis dans un coin, torse nu, qui rythmaient sur des tambours, les danses rituelles des houmsis.

Les traits de Simone se crispèrent. Elle se pencha à l'oreille de Malko pour chuchoter :

— Ne faites pas de gestes. Il y a sûrement un ou deux Tontons Macoutes dans la salle. J'ai demandé à Zacharie qui était Fignolé. Il est debout, là-bas, près des musiciens. Celui qui a une chemise à carreaux...

Malko tourna la tête et aperçut un Noir très maigre, aux cheveux lisses et au nez crochu, l'air totalement endormi. Il fixait avidement les fesses rondes d'une petite houmsi qui se trémoussait devant lui.

— Qu'est-ce que nous attendons ? demanda Malko.

Il commençait à en avoir par-dessus la tête du Vaudou. Bien que jusque-là, tout se soit bien passé. Le Temple maçonnique avait été facile à repérer. Un orage avait éclaté une heure plus tôt et la rue était déserte. Dès qu'ils étaient arrivés devant la maison, Zacharie, le houmgan maigre, avait surgi de l'obscurité, entraînant Malko et Simone dans un passage sombre entre deux maisons. Simone et lui avaient échangé quelques mots en créole, et il n'avait pas eu l'air contrarié par la présence de la jeune femme. Maintenant, Malko avait horriblement chaud. Une senteur âcre montait des houmsis en sueur.

La cérémonie durait depuis près de deux heures, monotone. Les

houmsis dansaient en psalmodiant des cantiques étranges, exhortées par les houmgans. Tous les quarts d'heure, elles cessaient de danser, de chanter. Certaines bavardaient, d'autres buvaient du café. À intervalle régulier, le houmgan faisait goûter le clairin de sa bonbonne à un spectateur qui le dégustait, extasié... Puis tout recommençait. Cela ressemblait plus à un « happening » bon enfant qu'à une cérémonie magique. Pourtant, celle-là n'était pas une attraction pour touristes comme les « vaudous » de la route de Carrefour... Il s'agissait, avait expliqué Simone, de consacrer cette demeure au Vaudou.

Malko se tourna, mal à l'aise sur sa chaise. Les desseins de la C.I.A. passaient par d'étranges méandres. Si les contribuables américains pouvaient voir un agent de la C.I.A. au fond d'une cabane de Port-au-Prince, en train d'admirer un prêtre vaudou...

Simone Hinche ne semblait pas partager l'impatience de Malko. Presque sans bouger les lèvres, elle expliqua :

— Je vous ai dit qu'il fallait faire très attention. Quand la cérémonie se terminera, nous suivrons Fignolé. Il nous mènera jusqu'à un endroit où nous trouverons des hommes de Jacmel. Ensuite, on nous bandera les yeux et on nous emmènera jusqu'à lui... N'oubliez pas que tous les Tontons Macoutes de Port-au-Prince recherchent Jacmel.

Malko gardait les yeux fixés sur le « messenger ». Ce dernier tourna la tête vers lui. Une fraction de seconde, leurs regards se croisèrent. Le clignement d'oeil du « messenger » fut si rapide que Malko aurait pu croire à une hallucination.

Son coeur sauta dans sa gorge. Il n'était pas venu pour rien. Dans quelques heures le premier point de sa mission serait accompli.

Sous sa chemise, à même la peau, il avait glissé son pistolet extra-plat. En cas de coup dur, il se trouvait entièrement à la merci des Haïtiens : il complotait avec un ennemi public pour renverser le gouvernement légal du pays...

Il pensa à Alexandra. Si les bons villageois de Liezen le voyaient au milieu de tous ces nègres, au fond d'une cabane... De nouveau, il fixa le « messenger ». Ce dernier avait repris sa contemplation des houmsis...

Celles-ci dansaient machinalement, les yeux fixes, projetant parfois leurs reins en arrière d'un coup sec. De temps à autre, l'une d'elles lançait une incantation, reprise en chœur par les autres, et les tambours faisaient écho, en accélérant le rythme.

— Jusqu'à quelle heure cela va-t-il durer ? demanda Malko.

Simone eut une moue inquiète.

— Cela dépend. Jusqu'à ce que les dieux se manifestent. Deux ou trois heures du matin...

C'était gai.

Soudain, les incantations devinrent d'un coup plus aiguës. Les houmsis se mirent à marteler furieusement le sol de terre battue de leurs pieds nus. Plusieurs d'entre elles évoluaient en balançant des feuilles de palmiers qu'elles déchiquetaient ensuite. Le gros houmgan, qui avait abandonné sa bonbonne vint déployer un drap au-dessus de la chaise sous laquelle brûlait toujours la bougie.

Il se mit à danser autour, secouant grotesquement sa masse gélatineuse. À chaque pas, son ventre énorme repoussait une houmsi en blanc vers les spectateurs debout. Le « messenger » en reçut une dans les bras qu'il pelota consciencieusement au passage. Pourtant l'ambiance n'avait rien d'érotique. Lourde seulement. Malko examina les visages des assistants. Lequel était un ennemi ? Ils se ressemblaient tous : pauvrement vêtus, des traits frustrés, fascinés par les évolutions des houmgans. La crosse du pistolet extra-plat meurtrissait la rate de Malko. D'où viendrait le danger ?

Il sursauta : Simone venait de lui pincer légèrement la cuisse.

— Regardez la porte, souffla-t-elle.

Malko obéit : le battant était pratiquement obstrué par une étonnante apparition. Au-dessus de la cascade de mentons, il y avait le visage empreint de solennité d'une grosse Noire. Le tout était surmonté d'un étonnant chapeau à fleurs avec une énorme épingle qui transperçait la paille de part en part. Zacharie se précipita sur elle, lui prit la main et la baisa.

— C'est une « mambo », une prêtresse vaudou, expliqua Simone. Mathilda. Elle a beaucoup d'influence ici. On dit que François Duvalier la faisait venir en secret au Palais pour préparer des « ouengas » contre ses ennemis...

Toujours la politique étroitement liée à la magie.

Majestueusement, Mathilda passa devant Malko et s'assit sur un banc. Malko chercha des yeux le « messenger ». Il n'avait pas bougé. Il consulta sa montre : une heure du matin.

Deux houmsis apparurent, tenant une sorte d'encensoir. Elles s'approchèrent de la chaise recouverte du drap. Sur l'ordre du gros houmgan, elles se livrèrent alors à un simulacre d'élévation, scandé par les incantations des danseuses. On se serait cru à la messe. Ensuite, on enleva le drap et on éteignit la bougie.

Et tout s'arrêta pour quelques minutes. Plusieurs houmsis vinrent s'accroupir aux pieds de l'énorme Mambo.

Simone alluma une cigarette. La chemise de Malko était collée à son torse par la sueur. Les houmsis buvaient ou fumaient. Épuisé, le gros houmgan s'était effondré sur un petit banc et buvait du rhum à la bonbonne ! Seuls les assistants demeuraient stoïquement immobiles. Une houmsi commença à balayer soigneusement l'espace où les

danseuses avaient évolué.

— La vraie cérémonie va commencer, expliqua Simone. On va tenter de faire venir un Dieu Vaudou. Vous verrez, c'est parfois extraordinaire.

— Quel Dieu ?

— Cela dépend de la Mambo. C'est elle qui le choisit, selon son état.

Un silence lourd s'établit dans la pièce. Il sembla à Malko que les spectateurs étaient figés, comme en transe. Les tambours de l'orchestre commencèrent à jouer, lentement, sur un rythme très syncopé.

Les houmsis, en cercle devant la Mambo, poussèrent soudain un hurlement sauvage. Les tambours se déchaînèrent.

La piste restait vide.

— Qu'est-ce que...

Malko n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Un Noir venait de bondir au milieu du cercle magique. La tête recouverte d'un foulard blanc aux coins noués, torse nu, le bas du corps dissimulé par une sorte de jupe de tissu.

Des deux mains il brandissait une machette, à la lame luisante. Une arme à décapiter un boeuf.

Lentement, l'homme fit le tour de l'espace dégagé, frôlant les assistants, se balançant d'avant en arrière. Malko vit briller la lame de la machette à quelques centimètres de son visage. L'homme avait les pupilles dilatées, comme s'il s'était drogué.

Le gros houmngan abandonna sa bonbonne et sauta sur ses pieds. Les bras levés au ciel, il jeta une invocation en créole. Les houmsis psalmodièrent en chœur une réponse. Le bruit des tambours était assourdissant.

— C'est Ogoum-ferraille, murmura Simone.

Malko réprima un sourire devant ce nom bizarre.

— Qu'est-ce que c'est ?

La métisse semblait mortellement sérieuse.

— Une des divinités vaudous. Le dieu de la Guerre. Si l'homme est un bon médium, le Dieu va s'incarner en lui et le posséder...

— Qu'est-ce que cela va donner ?

— On n'en sait rien. La plupart du temps, lorsqu'ils sont en transes, ils tombent et il faut les emporter...

Le « messenger » s'était faufilé au premier rang, toujours près de l'orchestre. Encadré par les deux houmgans qui le soutenaient chacun par un bras, le médium reprit son évolution, les yeux hagards. Autour de lui, les houmsis dansaient un ballet endiablé, ponctué de cris aigus. Leurs petites jambes brunes s'agitaient frénétiquement, l'odeur de musc devenait insupportable. Une angoisse brutale, irraisonnée submergea Malko. Pourtant aucun danger imminent ne s'était

matérialisé.

Furieux, il chercha à calmer les battements de son coeur. S'il commençait à être sensible à la magie. Lui, Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre...

Les spectateurs formaient une muraille noire et infranchissable. On ne voyait même pas la porte. L'expression des visages avait changé. Avant, ils riaient, plaisantaient avec les houmsis. Maintenant, ils étaient effrayés, tendus, fascinés...

Le médium passa lentement devant eux. La lame de la machette montait et descendait au rythme des tambours. Les deux houmgans soutenaient l'homme comme s'il allait tomber. Son visage et son torse dégouлинаient de sueur.

Une houmsi poussa un cri aigu et se mit à tourner sur elle-même comme un derviche-tourneur. Sa robe blanche se retroussa sur des cuisses noires. Aussitôt, les autres firent cercle autour d'elle. Les yeux révélsés, elle hurlait des mots créoles incompréhensibles, des bribes de chants, des incantations.

La Mambo se dressa majestueusement. D'une voix grave, inattendue, elle lança un ordre. Aussitôt, la houmsi s'immobilisa les bras au ciel. Deux autres danseuses l'emmenèrent comme un automate dans un réduit près de la porte servant de « déshabilleur ». La Mambo se rassit.

— Cela commence, dit Simone, d'une voix blanche. Une partie du Dieu est descendue dans la houmsi. Mais il faut aller plus loin. Ogoum-ferraille doit s'incarner dans le médium.

Celui-ci n'avait pas été troublé par les contorsions de la houmsi. Inlassablement, il continuait à parcourir le cercle magique, soutenu par les deux houmgans. Malko réalisa soudain qu'il ne quittait plus des yeux la lame de la machette qui montait et descendait. Début d'hypnotisme... Pour rompre le charme, il fixa son regard sur le « messenger ». Fignolé était toujours debout, au premier rang, le visage aussi tendu que celui de ses compagnons. Lui aussi semblait captivé par le médium. Qui, à Haïti, ne croyait pas au Vaudou ?...

La Mambo se leva tout à coup majestueusement. Une houmsi lui tendit un sac de farine de maïs. La grosse femme s'avança au milieu du cercle, et, lentement, sans se baisser, en laissant filer le grain entre ses doigts, traça sur le sol un dessin compliqué. Les tambours jouaient en sourdine sur le même rythme. Le médium continua ses évolutions, enjambant sans les toucher, les dessins du sol. Malko nota qu'ils se trouvaient juste en face du « messenger ».

La prêtresse se rassit.

Malko appuya son dos douloureux à la chaise. Combien de temps allait durer cette comédie ? Il n'avait qu'une hâte : rencontrer Gabriel Jacmel.

Le cri aigu arracha Malko à sa torpeur. Il réalisa que depuis quelques minutes, bercé par le rythme monotone, il ne voyait plus le spectacle. Cette fois, il se passait quelque chose de nouveau.

Les yeux fous, le médium était planté au milieu de la piste, tétanisé, la machette brandie. D'une brutale pirouette il venait de se débarrasser des houmngans. Ceux-ci s'étaient respectueusement écartés.

Les houmsis s'étaient tues d'un coup. Quelques gouttes d'une lourde pluie tropicale commencèrent à tomber sur le toit de tôle, résonnant étrangement.

Le médium tourna lentement sur lui-même, la machette tenue à deux mains à l'horizontale. On ne voyait que le blanc de ses yeux. Il s'arrêta pile, lorsque l'arme fut braquée sur la Mambo. Celle-ci joignit les mains et se leva. L'orchestre s'était tu. Les spectateurs retenaient leur souffle. Malko n'arrivait pas à se débarrasser de son étrange angoisse.

La Mambo psalmodia une longue phrase en créole et se rassit.

— Elle a dit que le Dieu était là, annonça Simone Hinche à l'oreille de Malko.

Il lui sembla que sa voix tremblait.

Comme si cela avait donné le signal, le médium commença soudain à danser sur place. Les tambours de l'orchestre reprirent leurs rythmes et, très vite, il fut impossible de savoir qui menait le jeu.

Le médium poussa un nouveau cri aigu. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, il se mit à tourner comme une toupie, brandissant la machette. Peu à peu, il commença à se rapprocher des spectateurs, en décrivant de dangereux moulinets avec son arme.

L'acier de la machette brillait par à-coups, inquiétant. Malko s'attendait à ce que les gens du premier rang reculent mais pas un ne bougea d'un centimètre. Le médium se rapprocha encore. Cette fois l'arme frôla les visages. Malko se crispa pour eux. Mais les Noirs semblaient ne pas voir la machette. Les yeux dans le vague, ils dodelinaient de la tête au rythme de la musique. Le médium, les yeux révoltés, ne *pouvait* pas calculer ses gestes. Malko jeta un coup d'oeil sur Simone : la jeune femme avait l'air halluciné comme les autres spectateurs...

Lentement, le médium se rapprochait de lui, toujours tournant et virevoltant. Quand il se baissait, la pointe de la machette arrachait un éclat de poussière au sol.

Malko se demanda si ses nerfs allaient tenir, si l'arme lui frôlant le visage n'allait pas déclencher un réflexe malheureux. Machinalement, il tâta la crosse de son pistolet à travers sa chemise.

Il n'y avait plus que trois personnes entre lui et le médium. Ce

dernier paraissait tourner de plus en plus vite. Malko se raidit. À aucun prix, il ne devait montrer son désarroi. Question de face.

Soudain, une horrible pensée le paralysa : et si toute cette mise en scène n'avait pour but que de se débarrasser de lui tranquillement ? Le médium évoluait maintenant devant eux. La lame de la machette faillit couper le nez de Simone Hinche, décrivit un véritable ballet autour de son cou, de sa poitrine. Et brutalement le médium fut sur Malko.

Ce dernier n'eut pas le temps d'avoir peur. Il sentit le vent de la machette et instinctivement recula. Il ne voulait pas fermer les yeux. Pour garder son calme à tout prix, il fixa les yeux blancs du médium, tendu comme une corde à violon, s'attendant à chaque seconde à sentir la brûlure de l'acier. Le bruit des tambours emplissait sa tête.

Brusquement, il n'y eut plus rien devant lui.

Le médium s'était déplacé. Malko avait envie de rire de son inquiétude. C'était grotesque. Il finissait par se négrier. Tout cela n'était qu'un attrape-nigaud pour impressionner les naïfs étrangers comme lui. Il avait hâte que ce soit terminé.

À côté de lui, une jeune femme, extatique, un oeil fermé par une taie blanche, regardait la lame sculpter son visage... Comme si cela avait été la caresse du Dieu. Les houmsis ne chantaient plus, serrées en un gros tas blanc et immobile. Seuls les tambours continuaient sur le même rythme lancinant et monotone...

Lentement, le médium achevait son cercle. Malko regarda la Mambo. Il faillit se dresser sur sa chaise : la grosse femme fixait intensément le « messenger ».

Les yeux révoltés, la machette tournoyant, le médium s'approchait rapidement de Fignolé. Comme excités par sa présence, les musiciens changèrent encore de rythme. Chaque coup de tambour résonnait douloureusement dans les tympons de Malko comme si on l'avait physiquement frappé. Il se demanda si le rhum qu'on lui avait fait boire n'était pas drogué.

Soudain, la Mambo se leva, étendant devant elle ses bras massifs. Les yeux fermés, elle resta rigoureusement immobile.

Le « messenger » semblait hypnotisé comme ses voisins par le tourbillon de la machette. Une cigarette éteinte pendait à sa bouche, et ses yeux, un peu proéminents, n'avaient plus aucune expression. Le médium évoluait maintenant devant lui.

De nouveau, l'angoisse serra la poitrine de Malko.

Tout à coup, il eut l'impression de suivre un film au ralenti. L'homme à la machette tournait toujours sur lui-même. Fignolé, l'homme de Gabriel Jacmel, n'avait pas bougé. Mais un long jet de sang jaillissait de sa gorge à l'horizontale.

Son visage n'avait pas changé d'expression et la cigarette était

toujours collée à sa lèvre.

Ensuite, tout se précipita. Le « messenger » porta la main à sa gorge avec une expression d'intense surprise, se prit le menton, semblant vouloir empêcher sa tête de tomber. Le sang jaillit encore plus fort de l'horrible blessure qui avait presque sectionné la tête du tronc. L'homme ne poussa pas un cri. Il y eut seulement un bouillonnement sanglant avant qu'il ne s'effondre en avant, éclaboussant de rouge ses voisins.

Une femme poussa un cri perçant. Comme si la mécanique s'était soudain cassée, le médium ralentit son tourbillon et stoppa au milieu de l'espace découvert. Le visage hagard, les yeux vides, il resta immobile, tenant toujours à deux mains la machette dont le bout dégoulinait de sang.

L'orchestre s'était arrêté de jouer. Simone Hinche poussa un cri hystérique.

— Mais il est devenu fou !

Dégrisés, les Noirs entouraient le corps de Fignolé. Malko se rua, joua des coudes, aplatit contre le mur un gêneur, arriva devant Fignolé. Il était déjà virtuellement mort. La terre battue buvait le sang qui bouillonnait hors de sa gorge. Les lèvres du malheureux bougeaient spasmodiquement, mais aucun son ne sortait : ses cordes vocales étaient coupées...

Ses yeux avaient déjà la fixité glauque de la mort. Le coup de machette avait été d'une précision mortelle. Et pourtant le médium avait les yeux fermés ! Quelqu'un toucha la tête du mourant et elle s'écarta encore du corps, dans un magma de chairs ouvertes. Dans cette chaleur moite, c'était plus que Malko ne pouvait supporter. Il se détourna et vomit sur les chaussures d'un grand Noir à lunettes qui ne s'en aperçut même pas.

L'odeur fade du sang se mélangeait à celle de la sueur en un atroce cocktail.

Il n'y avait plus rien à faire pour Fignolé. Surmontant sa nausée, Malko fonça sur le houmngan. Il arriva au moment où deux houmsis entraînaient le médium qui semblait ne pas être sorti de son état second. Malko le vit disparaître dans le réduit où les houmsis s'habillaient et se changeaient.

Au même moment, une masse énorme le bouscula. Majestueusement, la Mambo s'en allait, indifférente aux gens qui criaient, au tapage, à l'interruption de la cérémonie.

Malko prit Zacharie par le bras. À voix basse, il lui dit :

— Vous l'avez fait tuer.

Le Noir secoua vigoureusement la tête.

— Non, non. Cela arrive quelquefois. Ogoum-ferraille est venu, c'est lui qui a frappé. Cet homme ne savait pas ce qu'il faisait. C'est

très dangereux aussi pour lui. Il est très malade.

Malko bouillait de rage. Le Vaudou avait bon dos... On avait tout simplement liquidé sous son nez l'homme qui devait le mener à Gabriel Jacmel. Et de façon assez spectaculaire pour que personne n'ait envie de reprendre le flambeau.

Il fallait au moins trouver *QUI* était derrière ce meurtre. Jacmel, lui-même, signifiant spectaculairement qu'il ne voulait pas de l'aide américaine, ou les Tontons Macoutes ? Toute la mission à Haïti dépendait maintenant de la réponse à cette question... Le seul qui pouvait renseigner Malko, c'était l'assassin.

— Qui est ce médium ? insista-t-il.

Le houmgan éluda.

— Je le connais peu. C'est un bon médium. Plusieurs fois déjà, il a été possédé par des Dieux. Ce soir, c'était dangereux : Ogoum-ferraille est le Dieu de la guerre.

Les assistants s'en allaient. Les enfants, assis sur l'échelle, n'avaient pas bougé. Une des houmsis avait déposé un drap blanc sur le corps de Fignolé. Une grosse tache de sang s'y élargissait.

Comme pour convaincre Malko, le houmgan ajouta :

— Il ne se souvient jamais de rien après. C'est le Dieu qui a agi par sa main...

Simone Hinche l'avait rejoint. Silencieuse, terrorisée, elle écoutait la conversation sans intervenir. Malko planta ses yeux d'or dans ceux du houmgan.

— Je veux le voir, dit-il sèchement.

Le houmgan hésita. Puis devant l'expression des yeux dorés, il céda.

— Il est dans la petite pièce, fit-il. Mais il ne faut pas être méchant avec lui. Quand il se réveillera, il sera très fatigué. En plus, il ne parle pas le français...

— Je parle créole, dit Simone.

Bousculant les derniers partants, Malko et Simone se ruèrent vers le petit réduit.

La porte était fermée.

Malko frappa. Pas de réponse. Il secoua la poignée de la porte et aussitôt le battant s'ouvrit.

Le médium était couché sur un lit-picot, les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, rigoureusement immobile. On l'avait recouvert d'une couverture qui cachait son corps jusqu'au cou. Une houmsi était accroupie près du lit. Elle se leva précipitamment et s'interposa. Elle dit quelque chose en créole. Simone Hinche se mordit les lèvres et traduisit pour Malko.

— Elle dit que le Baron Samedi est venu le chercher...

— Quoi ?

— Qu'il est mort. Le Baron Samedi, dans le Vaudou c'est la Mort.

— Qui l'a tué ?

Simone engagea une longue conversation en créole avec la fille. Rassurée, celle-ci se mit à parler avec volubilité. Malko regarda le visage de l'assassin. Il semblait dormir.

Simone Hinche soupira :

— La houmsi croit que le Dieu est reparti en emportant son âme... Qu'est-ce que vous voulez répondre à cela ? Il a peut-être été empoisonné.

Malko s'avança brusquement et tira la couverture qui recouvrait le corps, découvrant la poitrine. Tout près du sternum, juste à la place du coeur, il y avait une petite tache rouge. Une plaie minuscule qui avait à peine saigné. Malko se pencha et toucha la chair autour de la blessure. On avait transpercé le coeur du médium avec un poinçon ou quelque chose de très pointu.

Il se souvint tout à coup de l'étrange épingle à chapeau de la Mambo.

Hypnotisée, la houmsi fixait la tache rouge. Elle poussa un petit cri et sortit de la pièce en courant. Malko montra la blessure à Simone.

— C'est la grosse Mambo qui l'a tué. Avec son épingle.

Simone le tira par la main, effrayée. Tout cela était irréel, cauchemardesque.

Silencieusement, la cabane se vidait. Comme si rien ne s'était passé.

— Partons, murmura Simone Hinche. J'ai peur.

Amer, Malko se laissa entraîner. L'assassin ne parlerait pas. Beau travail. Cela le rendait fou de penser que quelque part dans Port-au-Prince, Gabriel Jacmel allait l'attendre en vain. S'il n'était pas l'instigateur du crime. Brutalement, il venait de comprendre les réticences de Frank Gilpatrick. Haïti montrait son vrai visage. Cruel et anachronique.

CHAPITRE VIII

Deux phares blancs apparurent au bout de la rue. Malko tira vivement Simone Hinche en arrière, dans le boyau noirâtre d'où ils venaient d'émerger.

Une 404 passa en cahotant dans les trous de la chaussée, sans ralentir.

Malko était à bout de nerfs, avec l'impression de sortir d'un cauchemar. Port-au-Prince semblait endormi et paisible. Personne n'avait prévenu la police. Le local où avait eu lieu la cérémonie était éteint, et fermé, comme si rien ne s'était jamais passé.

— Il faudrait retrouver cette Mambo, dit-il.

Simone secoua la tête et entraîna Malko vers le temple maçon. Elle tremblait.

— Où ? chuchota-t-elle. Elle est déjà à l'autre bout de la ville, ou à dix mètres de nous dans un endroit où nous ne pourrions pas aller la chercher. Et de toute façon, elle ne parlera pas...

À part les rats qu'on entendait grouiller sous les maisons de bois, ils étaient les seuls êtres vivants dans la rue. Tous les participants de la cérémonie vaudou avaient disparu. Seuls les cadavres du médium et de Fignolé étaient restés sur place. Veillés par l'énorme houngan.

Simone se serra contre Malko.

— C'étaient peut-être des Macoutes dans la voiture. Partons. Et puis il va pleuvoir.

Effectivement Malko venait de recevoir une grosse goutte tiède sur la main. À regret, il se laissa entraîner. Sur l'ordre de qui avait-on tué Fignolé ? Il *devait* le découvrir.

— On ne va quand même pas fondre, protesta-t-il.

Simone eût un rire nerveux.

— Vous n'avez jamais vu un orage à Port-au-Prince ! En un quart d'heure, vous aurez un mètre d'eau boueuse dans cette rue. Il n'y a pas d'égouts. De toutes façons, nous n'apprendrons rien ici.

— Et Julien Laleau ? proposa Malko. C'est lui qui sait la vérité... Il faut le trouver.

La jeune métisse frissonna. Comme si elle avait eu froid. Avec trente degrés et cent pour cent d'humidité.

— À cette heure, dit-elle, il ne peut être qu'à un endroit, s'il n'est pas chez lui.

Malko mit le pied dans un trou et jura.

— Où ?

Ils avaient atteint la Mazda. Deux pauvres hères dormaient à côté sur le trottoir, le chapeau sur les yeux. Malko se glissa derrière le volant.

— Allons au Casino, suggéra Simone Hinche. C'est le seul endroit encore ouvert.

Le casino était grand comme un placard à balais ! Une seule salle. Heureusement climatisée. En bordure du boulevard Harry Truman, en bord de mer. Une douzaine de voitures étaient garées devant, et quelques prostituées se traînaient languissamment le long du mur d'en face : les affaires ne devaient pas être brillantes...

Une petite Noire assise sur un pliant ouvrit la porte coulissante. Il était deux heures et demie du matin et la salle était presque vide. Le long des murs, quelques Noirs tiraient sans conviction les leviers de machines à sous honteusement truquées. Trois tables de roulettes étaient fermées et il ne restait que la Grande Loterie, à droite de l'entrée et des tables de Black Jack. Plus quelques ivrognes au bar.

Pas de Julien Laleau.

Malko fronça les sourcils en apercevant, de dos, un gros blanc, en chemise bleue, les cheveux dans le cou. Burt Marney, le « Vampire ».

— Filons, dit Malko, nous perdons notre temps.

Il n'avait pas fini sa phrase que Marney quittait son tabouret et se retournait. Les cheveux blonds en broussaille, la lèvre supérieure plus proéminente que jamais et le menton absent, il fonça vers Malko et Simone avec tous les signes de la plus grande joie.

— Mon ami Frank n'est pas avec vous ?

Malko prit l'air le plus distant possible et dit froidement :

— Je ne l'ai pas vu.

Les petits yeux de Burt Marney allèrent de l'un à l'autre et il eut un rire égrillard.

— Vous avez mieux d'ailleurs...

Il manquait deux boutons à sa chemise et son pantalon était plein de taches. Sans crier gare, il prit Malko par le bras et l'entraîna vers le bar. Surprise, Simone fut obligée de suivre. Marney avait déjà commandé trois rhum-punch. Au passage, il prit une rondelle d'ananas qui traînait dans une soucoupe et la porta à sa bouche. Aussitôt, il jura.

À la stupéfaction de Malko, il plongeait à quatre pattes entre leurs jambes, tâtonnant le plancher poussiéreux. Il se releva rapidement, tenant triomphalement quelque chose de blanc entre deux doigts.

Quand il sourit, il avait un grand trou noir dans ses canines ! Rapidement, il porta la main à sa bouche en grognant.

— Ces putains de dents, elles foutent le camp sans arrêt ! L'autre jour, elles sont tombées dans la rue et une voiture est passée dessus...

Malko le contempla avec une pitié fortement teintée de dégoût.
Quel exemple pour les Haïtiens !

— Allez chez le dentiste.

Burt Marney eût un ricanement triste.

— J'en ai pour huit cents dollars !

Volubile, le gros homme commença à expliquer ses malheurs : le sang qui ne se vendait plus, les miséreux de La Saline qui réclamaient de plus en plus de gourdes pour leur sang, les ennuis avec la douane.

— En somme, c'est eux qui vous sucent le sang, remarqua ironiquement Malko.

Il avait parlé d'un ton si sérieux que Marney le regarda pour voir s'il plaisantait. Discrètement, Malko avait déjà posé un billet de dix gourdes sur le comptoir et entraînait Simone.

— Hé, vous ne jouez pas ? cria Marney.

Excédé, mais poli, Malko laissa tomber :

— Nous cherchions seulement un ami.

— Qui donc ? Je le connais peut être...

— Julien Laleau.

Burt Marney éclata d'un gros rire.

— Il était là. Il est parti au « Sweet Soul », à Pétionville.

Simone dit à voix basse à Malko :

— Je connais.

Ils plantèrent là Burt Marney sans explication. Philosophe, l'Américain haussa les épaules et retourna au bar.

Malko ouvrit la portière de la Mazda.

Son bond en arrière lui aurait valu une qualification certaine pour les Jeux Olympiques. Dans la pénombre, il avait distingué deux silhouettes sur le siège arrière ! Le rire de Simone le cloua sur place. Tranquillement, la jeune métisse venait de s'installer dans la voiture. Malko revint et ouvrit la portière. Le plafonnier éclaira deux petites Noires hilares serrées sur la banquette arrière, leurs micro-robes relevées jusqu'au ventre.

Vexé, Malko s'assit au volant. Simone discutait avec animation, en créole. Il saisit plusieurs fois le mot « bouzin ». Les deux petites paraissaient peu enclines à vider les lieux. L'une caressa la nuque de Malko d'une main poisseuse et tendre.

Simone haussa la voix. Enfin, les deux Noires disparurent clans la nuit. Malko démarra aussitôt.

— Ici, c'est la coutume, dit Simone. Les filles montent dans les voitures et attendent...

— Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

Simone Hinche sourit.

— Elles pensaient que j'étais un « bouzin [13] » aussi. Elles voulaient qu'on vous partage...

La rue pavée était vide. Jusqu'au cinéma Capitol ils ne croisèrent pas une seule voiture.

À mi-chemin, la route de Pétionville était barrée par des travaux. Ils durent faire un détour. Juste après le panneau « Pétionville » Simone Hinche annonça :

— C'est là.

À côté d'un « dry cleaning » minuscule, de la musique filtrait d'une porte ouverte.

Ils entrèrent. Une Noire en short de cuir, outrageusement maquillée, sourit à Malko d'un air ambigu.

Le « Sweet Soul » était une discothèque microscopique avec un bar au fond et des sièges.

Une grande fille teinte en roux, avec un corps superbe moulé par une robe rouge, flirtait avec un métis.

La piste de danse était encore plus étrange : un rectangle fermé par un mur en ciment à mi-hauteur. Un couple ondulait vaguement, appuyé à ce mur. Grâce à l'obscurité, on ne pouvait heureusement voir ce qu'ils faisaient. Une main anonyme avait écrit sur le mur, en lettres rouges « Sock it to me, Baby ». Tout un programme... Pas de Julien Laleau.

La créature en short de cuir dit quelques mots à voix basse à Simone. Malko la vit hésiter. Elles eurent un conciliabule et Simone dit finalement :

— Il est parti, pas loin d'ici, dans un endroit un peu spécial.

En partant, la fille au short glissa à Malko la carte de la maison.

Il fallut redescendre et tourner dans un sentier sans lumière, si défoncé que la tête de Malko heurta le toit. La Mazda cahotait furieusement à dix à l'heure. Cela dura cent mètres.

— C'est là. Arrêtez le moteur.

Malko obéit. Il sortit et rejoignit Simone. Celle-ci frappait doucement à la porte d'une baraque sans lumière... La route n'était plus visible et il n'y avait pas un bruit. Ici, l'orage avait déjà passé.

— Qu'est-ce que c'est, souffla-t-il.

— Un bordel clandestin.

La porte s'ouvrit. À la lueur d'une lampe à pétrole, Malko aperçut une vieille Noire. En voyant Simone son visage se ferma. Il y eut une discussion à voix basse. Simone se tourna vers Malko.

— Il est là mais elle ne veut pas que j'entre. D'ailleurs je préfère ainsi. Je vais rentrer en taxi.

— Je viendrai ensuite, dit Malko.

— Non, ne venez pas. Il ne faut pas qu'on vous voie trop chez moi. Tous les soirs, entre neuf et dix, je serai place Saint-Pierre à Pétionville. Devant un gros « Mapou ». Il y a plein de prostituées, je passerai inaperçue... Bonne chance.

Elle partit en courant dans le noir.

Malko suivit la vieille qui ouvrit une autre porte. D'abord, il ne distingua qu'une masse indistincte éclairée par la lueur de deux bougies. En regardant de plus près, il vit deux corps de femmes – des Noires – étroitement mêlées, étendues sur une natte. En face on avait disposé des matelas et des coussins en toile en une sorte de divan. Malko devina plus qu'il ne le vit le grand corps de Julien Laleau. La tête d'une Noire allait et venait contre son ventre. Il était si absorbé par le spectacle des deux lesbiennes qu'il ne prêta aucune attention à l'intrusion de Malko. Celui-ci s'assit sur un coussin, à l'autre bout de la pièce et attendit.

La séance touchait à sa fin. Consciencieuses, les deux lesbiennes se tordirent, crièrent, éruclèrent quelques obscénités en créole et restèrent dans les bras l'une de l'autre.

Julien Laleau grogna. La tête crépue de la fille qui le caressait accéléra le mouvement, puis elle s'arracha de lui et cracha. Tranquillement, les deux lesbiennes se relevèrent et allumèrent une cigarette et sortirent de la pièce. Julien Laleau gisait sur le dos, immobile, les yeux fermés. La fille qui venait de le satisfaire s'avança vers Malko. Avec une dextérité inattendue, elle introduisit ses longs doigts jusqu'à sa peau et entreprit un massage très localisé. Sans un mot. Malko lui immobilisa la main et appela doucement :

— Laleau !

Julien Laleau bondit comme s'il avait été piqué par une araignée venimeuse. Arraché à sa torpeur béate, il cligna des yeux, s'empara d'une des bougies et éclaira Malko. Interdite, la fille resta en arrêt.

Le vieux visage plissé n'extériorisa aucune émotion. Seuls les yeux disparurent un peu plus. C'est d'une voix presque normale que Julien Laleau demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Malko retint une fameuse envie de l'étrangler.

— Fignolé est mort, fit-il. À cause de vous. Vous m'avez vendu à Amour Mirebalais.

Julien Laleau prit littéralement la Noire par la peau du cou et la jeta vers la porte. Tout nu, à genoux, il se rapprocha de Malko.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il avait perdu toute sa superbe. Malko le lui dit avec tous les détails. Au fur et à mesure, le sexe de Julien se ratatinait. C'en était presque comique. Quand Malko eut terminé, il resta quelques secondes silencieux. Puis il laissa tomber :

— Partez.

— Je suis venu à Haïti pour rencontrer Jacmel, dit froidement Malko. Vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Il faut recommencer.

La main de Laleau crocha dans l'épaule de Malko. Il avait une force

étonnante.

— Pas avec moi, fit-il. Je tiens à la vie. Dites ou faites ce que vous voulez, mais je ne vous aiderai plus. Si vous n'êtes pas un imbécile, prenez l'avion des American Airlines demain matin et ne revenez jamais à Haïti. Sinon vous partirez sur les Elois Airlines... [14]

Julien Laleau se rhabillait avec la vitesse d'une rosière surprise au bain. Avant de franchir la porte, il jeta à Malko :

— Je n'ai jamais parlé de Jacmel, je ne suis pas fou.

Il claqua la porte. Malko réfléchit quelques secondes. Il n'y avait plus rien à tirer de Julien Laleau.

La vieille l'attendait dans la pièce voisine, entourée des trois filles. Quand il voulut sortir, elle lui barra la route, l'interpellant d'une voix furieuse en créole. Malko la calma avec un billet de dix gourdes.

Même si Laleau n'avait pas parlé de Jacmel, Amour Mirebalais avait appris la vérité. L'avertissement était clair...

Il fallait trouver un autre moyen de contacter Gabriel Jacmel. Tout en échappant aux pièges des Tontons Macoutes. Si c'était possible.

Il cahota en marche arrière, le chemin étant trop étroit pour faire demi-tour.

*
* *

Port-au-Prince tremblait de chaleur. Les vieilles voitures américaines cabossées soulevaient des nuages de poussière dans les rues non asphaltées. Malko sortit de la Banque Royale du Canada où il avait changé de l'argent.

Avant de regagner sa voiture, il s'abrita quelques instants sous les arcades de la rue des Miracles. Avec l'illusion d'avoir moins chaud. Un policier en bleu lui fit signe de bouger sa voiture mais hésita à traverser une flaque de soleil pour lui mettre une contravention.

Il sentit soudain qu'on le tirait par son pantalon. Il baissa les yeux et réprima un haut le corps.

Bien des années avant, ce qui était à ses pieds avait dû être un homme. Il n'en restait qu'une sorte d'araignée aux membres squelettiques et tordus qui se déplaçait par petits bonds au ras du sol. Seul le visage était humain. Avec deux grands yeux dans un visage émacié. Une des mains aux doigts vrillés se tendait vers Malko. Ému, il sortit un billet de cinq gourdes et le jeta sur la paume noire.

Les doigts du mendiant se refermèrent sur sa main. Il eut un geste de recul, mais les phalanges osseuses tenaient bon. Un morceau de papier frôla sa paume. Il comprit. L'infirme le regardait avidement, comme pour lui transmettre un message muet. Il devait être un peu prestidigitateur car Malko sentit un objet rejoindre le papier plié. Or il aurait juré que la main du mendiant était vide quelque secondes plus

tôt. Maintenant, l'autre tenait en évidence le billet de cinq gourdes.

Il salua militairement et s'éloigna sous les arcades, se déplaçant comme un crabe.

Malko regagna la Mazda, serrant dans son poing un sachet de plastique. Personne ne s'était aperçu de l'échange, pas même le policier en bleu.

Sur le papier plié, il n'y avait qu'une phrase : « Demain, onze heures au Lambi ». Il déplia le plastique et aussitôt une odeur de pourriture lui sauta aux narines. Il tenait quelque chose de mou et de nauséabond, comme du coton pourri. Il lui fallut près d'une minute pour identifier une oreille humaine ! Il la tenait encore sur ses genoux quand un gamin tapa à la vitre pour lui proposer des cigarettes.

Le sang se retira de son visage. À trente mètres de là, le policier en bleu observait toujours la voiture.

L'infirme avait disparu. Un tap-tap baptisé « Dieu vaincra » passa près de lui en cahotant.

Posant l'horrible débris sur la banquette, Malko démarra en trombe. Ou l'infirme lui avait offert un reste de son déjeuner ou Gabriel Jacmel se manifestait...

L'infâme débris servait de mot de passe. Deux semaines plus tôt, Jacmel avait déterré le corps de Duvalier au cimetière et lui avait coupé la tête... Mais il y avait une certaine différence à entendre cela dans un bureau climatisé et à avoir une oreille de « Papa Doc » sur les genoux...

La C.I.A. avait vraiment choisi son allié. Qu'un homme de bien comme Malko puisse s'associer à un être pareil avait de quoi faire se retourner tous ses ancêtres dans leur tombe...

C'était encore heureux qu'il n'ait pas jugé bon d'envoyer toute la tête.

Maintenant, les Macoutes savaient qui il était et ce qu'il voulait. S'ils sentaient qu'il devenait dangereux, ils le liquideraient.

De justesse, il évita un tap-tap qui dévalait la route sinueuse. Les deux véhicules se frôlèrent et Malko faillit emboutir un flamboyant.

Le danger passé, il se rappela qu'il dînait chez Amour Mirebalais. Autant dire avec le Diable. Il se demanda si sa cuillère serait assez longue.

CHAPITRE IX

« Notre Doc qui êtes au Palais à vie, béni soit votre nom par les générations présentes et futures. Que votre volonté soit faite à Port-au-Prince comme en province. Donnez-nous ce jour un pays neuf et ne pardonnez JAMAIS les offenses des ennemis de la patrie qui crachent chaque jour à la face de notre pays. Laissez-les succomber à la tentation, et, sous le poids de leur venin, ne les délivrez pas du mal... »

Malko avait à peine achevé de lire cet étonnant extrait du catéchisme Duvaliériste encadré sur un des murs du salon qu'une voix suave demanda derrière son dos :

— Vous ne trouvez pas que c'est beau ?

Intérieurement plié en deux de rire, il se retourna et fit face à Amour Mirebalais.

En dépit d'un ensemble tunique-pantalon en filet blanc qui lui donnait l'air d'être nue, elle était sérieuse comme une canaille qui va recevoir la légion d'honneur. Très femme du monde avec des doigts chargés de bagues, un chignon compliqué et un maquillage discret.

— Qu'est-ce que c'est, demanda Malko innocemment. Un pastiche ? Amour Mirebalais le toisa et fit, pleine d'emphase.

— Mon cher, c'est le catéchisme Duvaliériste auquel nous obéissons tous...

Une seconde, elle fixa les yeux dorés de Malko, sembla vouloir dire quelque chose. Sa poitrine se souleva un peu plus vite, un bout de langue rose apparut et disparut entre ses lèvres minces. Puis, sans rien ajouter, elle tourna le dos à Malko et regagna le jardin.

Malko admira encore quelques secondes le catéchisme. S'il sortait vivant de Haïti, il aurait de quoi animer quelques bonnes soirées d'hiver... Bien sûr, sa réflexion n'était pas habile. Mais il y avait des limites à l'enbournoullisation. Il n'avait pas envie de devenir comme Frank : Américain à l'extérieur, Tonton Macoute à l'intérieur...

Il regagna le jardin, lui aussi, à la recherche de Frank Gilpatrick. La soirée était sinistre. Les gens demeuraient agglutinés par petits groupes dans le jardin ou autour de la piscine vide. À l'intérieur, comme il n'y avait pas de climatisation, il faisait chaud et humide.

Amour Mirebalais recevait une trentaine de personnes, la plupart dans le jardin. Sous un cocotier, un Noir jouait du tambour et chantait des *meringues*, mais personne ne dansait. On les aurait dit épuisés. Il faut dire que la route menant à la villa aurait découragé les chars de

l'Afrika Korps. Amour Mirebalais laissait sa Lamborghini à un kilomètre et continuait en Méhari...

L'Américain était près du buffet, avec un grand Noir, une fille aux longues mains, et au nez busqué, très provocante, et Amour Mirebalais. Malko sans grand espoir, inspecta le buffet à la recherche de vodka. Il n'y avait que du punch, des Porto Diez, du Punt et Mes, une bouteille de J and B et des jus de fruit. Ce qu'il choisit finalement, avant de se joindre au groupe.

— Vous êtes ici pour affaires ? demanda le Noir.

Malko resta impavide :

— Non, pas exactement. Je suis venu rendre visite à mon ami Frank Gilpatrick. Il m'avait dit beaucoup de bien de Haïti... Et aussi de votre belle démocratie, ajouta-t-il.

La jeune femme ne broncha pas.

— François Duvalier s'était donné charnellement à son pays, commenta-t-elle sentencieusement. Il est mort à la tâche. Il aimait les Haïtiens comme si c'étaient tous ses fils...

Un roulement de tambour évita à Malko de répondre. Le Noir qui jouait sous le cocotier s'ennuyait.

— Ti Roro a envie qu'on l'écoute, fit Amour Mirebalais.

Elle se rapprocha du Noir, suivie des autres. Dès qu'ils furent autour de lui, le Noir commença à jouer en chantant un refrain plaintif :

— Du feu nan caille-la... Du feu nan caille-la !

Malko se tourna vers Frank pour lui demander la signification de ces paroles et resta coi. L'Américain semblait brusquement soucieux et tendu. Malko réalisa que le Noir le regardait fixement. Bizarre. Comme son verre était vide, il retourna au buffet. Frank se matérialisa aussitôt derrière lui.

— Faites attention, lui glissa l'Américain. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Ti Roro vient de me prévenir...

— Ti Roro ?

— Oui. C'est un de mes informateurs. Sa chanson c'est un signal. « Du feu nan caille-la » cela signifie : il y a le feu à la maison. Donc du danger.

Malko reposa son verre.

Il avait oublié qu'il était sur la défensive, que son seul espoir était le rendez-vous avec Jacmel.

— Allez au fond, près de la piscine, dit Frank, je suis sûr que Ti Roro va se débrouiller pour me parler.

Malko obéit. Frank avait l'air sérieux. Et, pour la première fois, coopératif.

L'Américain sortit de l'ombre, le visage soucieux, un verre à la main.

— Alors ? demanda Malko.

— On vous prépare une politesse à la mode caraïbe, fit Frank, sinistre.

— C'est-à-dire ?

— Amour Mirebalais a donné l'ordre de vous faire abattre dès que vous sortirez d'ici. Il y a une Fiat blanche au fond du parking avec quatre Tontons Macoutes. Ils vont vous arroser au colt dès que vous mettrez le pied hors de la villa. C'est typique. Ils agissent toujours la nuit, pour frapper les imaginations. Si vous leur échappiez, quatre autres attendent devant l'El Rancho. Elle pense sûrement que vous auriez déjà dû reprendre l'avion...

Malko sentit le picotement de la peur sur le dessus de ses mains. Son coeur battait à cent trente pulsations minute mais il essaya de ne pas s'affoler : les battements de tambour de Ti Roro lui martelaient sournoisement le cerveau.

— Je vais partir avec vous, proposa Frank, la voix soudain enrouée. Ils n'oseront...

— Ils osent, fit Malko.

Les deux hommes se regardèrent en silence. Malko réfléchissait désespérément. Un couple passa près d'eux, enlacé. Incroyable. Une brève panique le submergea. Les plans simples et brutaux étaient les plus difficiles à déjouer. Comme un ordinateur son cerveau passait en revue, grâce à sa mémoire prodigieuse, tous les faits depuis son arrivée.

Brusquement, il buta sur quelque chose.

— Vous allez rentrer tranquillement, tout seul, dit Malko. Et me laisser me débrouiller.

— Vous êtes fou, fit l'Américain d'une voix blanche. Ils vont vous tuer.

— Si cela arrivait, fit la voix glaciale de Malko, je vous serais reconnaissant de faire transporter mon corps en Autriche par le premier avion. Je n'ai pas envie de reposer près de « Papa Doc ». Sinon, je viendrai demain vous raconter la suite à l'Ambassade. Partez maintenant. J'ai envie d'être seul. Et merci.

Frank resta silencieux quelques secondes.

— Bonne chance, fit-il d'une voix étranglée.

Il fit demi-tour et disparut dans la pénombre.

Resté seul, Malko regarda le ciel étoilé. Machinalement, il tâta la crosse de son pistolet extra-plat, sous sa veste.

Il allait avoir besoin de beaucoup d'audace pour ne pas mourir par cette belle nuit d'été.

Il n'y avait plus que six personnes dans le jardin. Ostensiblement, Malko se goinfrait de rhum-punch.

Il espérait que les bougainvillées de la piscine survivraient à leur absorption massive de rhum de mauvaise qualité. Il en avait quand même avalé trois ou quatre pour l'haleine et le regard. Mais, intérieurement, il était froid comme un poisson mort. À deux reprises, il avait été jeter un coup d'oeil au parking. Grâce aux phares d'une voiture qui démarrait, il avait nettement aperçu quatre silhouettes dans une Fiat blanche : ses exécuteurs.

Titubant légèrement, il s'approcha d'Amour Mirebalais et la prit par le bras.

— Il n'y a pas un endroit où l'on danse à Port-au-Prince ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

Juste à point.

La métisse le toisa, avec un mélange de mépris, d'amusement et d'intérêt. Même striés de rouge, les yeux dorés gardaient tout leur magnétisme.

— Si, la Cave. C'est une discothèque.

— Eh bien, allons vider une bouteille de Dom Pérignon à la Cave, proposa Malko, superbe et généreux.

Amour éclata de rire :

— Ils ne savent même pas ce que c'est. Et je suis fatiguée.

Elle s'était doucement dégaïe. Froide, elle aussi. La condition apparente de Malko l'autorisait à insister :

— Où est votre cavalier ?

— Je n'en ai pas.

— Alors, je vous emmène...

De nouveau, il lui prit le bras. Discrètement, le couple qui se trouvait près d'eux s'écarta.

Malko chercha le regard d'Amour Mirebalais. Puis son regard à lui erra sur le corps de la jeune femme. Avec une telle intensité qu'elle eut l'impression d'être caressée. Puis, du ventre, le regard remonta jusqu'au visage.

— J'ai terriblement envie de danser avec vous, dit Malko.

Sa voix était détimbrée et rauque. N'importe quelle femme, même totalement idiote aurait compris le message : en remplaçant danser par « faire l'amour ».

Maintenant son regard s'était rabaissé et fixait le haut des seins bronzés. Il fallait éviter l'épreuve de force. Le silence se prolongea, intolérable.

Puis le haut des seins se souleva, comme pour s'offrir.

Le regard des yeux dorés remonta. Amour Mirebalais était transfigurée, plus douce. Même la bouche mince semblait s'être

gonflée d'un coup.

— Je vais me changer, dit-elle.

Sa belle voix chantante était altérée, comme cassée.

Elle disparut dans la maison. Malko se versa un rhum-punch. Pour de bon. La première partie de son pari audacieux était gagnée. Une femme de la trempe d'Amour Mirebalais ne pouvait pas ne pas avoir envie d'un homme séduisant qui allait mourir.

Surtout quand c'était sur son ordre.

*
* *

La robe rouge d'Amour Mirebalais s'arrêtait à mi-cuisse mais l'enserrait jusqu'au cou ; elle ne portait pas de soutien-gorge et la pointe de ses seins saillait orgueilleusement à travers la soie imprimée.

— Je suis prête, dit-elle.

Malko posa son verre et la prit par la main. Elle ne la retira pas.

Ils traversèrent la cuisine et sortirent. Il n'y avait plus que quatre voitures dans le parking. Dont la Fiat blanche des Tontons Macoutes. Malko se rapprocha de sa cavalière, hanche contre hanche, prêt à la faire pivoter en guise de bouclier à la première alerte. Ce n'était certes pas une attitude dont il se vanterait dans les cercles mondains, mais après tout, on était dans un pays de sauvages...

Le crissement du gravier sous leurs pas semblait un bruit assourdissant. La Mazda se trouvait après la Fiat blanche. Ils dépassèrent cette dernière, Amour faisant écran entre la voiture et Malko. Ce dernier banda ses muscles. Au premier bruit de portière, il se plaquait contre la métisse.

Rien. Les Macoutes ne bronchèrent pas.

Malko retrouva sa galanterie naturelle pour ouvrir la portière de la Mazda. Volontairement ou non, Amour exhiba ses cuisses sans complexe. Malko n'eut pas le temps de mettre en route. Amour Mirebalais se tourna vers lui et avança son visage vers le sien. Quand sa bouche toucha celle de la métisse, il eut l'impression d'avoir mis les doigts dans une prise de courant.

Leurs dents s'entrechoquèrent. Une des mains d'Amour Mirebalais fila vers sa cuisse avec la rapidité d'un cobra. Son bassin se souleva à la rencontre de Malko. La Mazda en tremblait. L'attaque était si brutale que Malko en oublia tous ses problèmes pour quelques secondes. Il n'eut que le temps d'arracher son pistolet de sa ceinture et de le poser sur le plancher. Sa tête cogna le volant quand elle se pencha vers lui, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir. Elle se démenait contre lui, sans un mot, le corps agité d'une houle furieuse comme si le seul fait de sentir son désir la faisait jouir. Elle se releva brusquement.

— Changeons de place, ordonna-t-elle.

Elle se souleva pour laisser Malko se glisser à sa place. Puis se laissa retomber sur lui, la tête touchant le plafond. Elle haletait, la bouche ouverte, sa robe remontée aux hanches.

Fugitivement, Malko pensa que les Tontons Macoutes en avaient pour leurs gourdes. Emmêlés comme ils étaient, il ne risquait pas grand-chose.

C'est tout juste si Amour Mirebalais lui laissa le temps de prendre son plaisir. Elle s'arracha de lui avec la même violence et dit :

— Bien, allons-y maintenant.

Sa voix était redevenue froide et mondaine. Malko se rajusta tant bien que mal, reprit sa place et mit en route. Surveillant la métisse. Elle pouvait avoir envie de sauter... Derrière lui, la Fiat blanche démarra aussitôt.

Le chemin était si effroyable que, jusqu'à l'avenue des Amériques, il se concentra sur le volant. Avec l'impression de descendre la face Nord du Mont-Blanc. Amour Mirebalais avait allumé une cigarette et fumait, les pieds appuyés au tableau de bord. Superbement obscène et indifférente au monde extérieur. Elle ne portait strictement aucun dessous.

— Arrêtez-vous, dit la jeune femme, comme ils atteignaient la route.

Coup d'oeil dans le rétroviseur : la voiture des Macoutes n'était pas encore en vue.

— Prenons ma Lamborghini, suggéra Amour Mirebalais :

La grosse voiture jaune était garée à vingt mètres devant eux. Pourquoi diable voulait-elle changer ? se dit Malko. Il se gara derrière le bolide et ouvrit la portière à la jeune femme. Puis, discrètement, il récupéra le pistolet et le remit dans sa ceinture.

L'avenue des Amériques était déserte. À cette heure tardive, Pétionville dormait déjà. La Lamborghini vrombit et il se hâta. L'intérieur sentait le cuir et l'essence. À tâtons, il glissa son pistolet entre la portière et le siège. Amour était plongée dans ses cadrans. Pour entretenir l'ambiance, il posa une main sur sa cuisse et la caressa. Elle ouvrit légèrement les jambes et démarra. Malko huma avec délices l'odeur de cuir : en sus de son penchant naturel pour le luxe, il se dit qu'à Haïti, cette Lamborghini était plus sûre qu'un char lourd. Pas un Macoute n'oserait même jeter une fleur sur la carrosserie jaune...

Amour roulait tout doucement. Devant l'hôtel Choucouné, une demi-douzaine de prostituées poussèrent des paillements d'admiration en voyant la voiture. Ensuite les cahots recommencèrent. La discothèque était au fond d'un chemin de terre non éclairé coupé par un fossé où une demi-douzaine d'autobus auraient tenu à l'aise.

Pas signalé, bien entendu. La voirie haïtienne avait de ces pudeurs...

Le Noir de l'entrée se leva d'un bloc en reconnaissant Amour Mirebalais. Elle passa, hautaine, sans un regard. Malko paya les deux dollars d'entrée. Il avait laissé le pistolet dans la voiture. Tant qu'il était avec Amour, il ne risquait rien. La « Cave » était minuscule et bruyante, avec une piste éclairée à la lumière noire. Deux petites salles et un bar.

On les mit dans la seconde salle. Amour semblait lointaine, satisfaite. Malko l'invita à danser. Ils jerkèrent d'abord assez loin l'un de l'autre, puis se rapprochèrent pour un slow. La métisse se colla immédiatement contre lui. Son ventre vivait comme un être à part.

Elle s'écarta brutalement de lui sans préavis. Il se demanda si son contact n'avait pas suffi à la combler une seconde fois. Un peu de son rimmel avait coulé et elle paraissait moins jeune. Mais ses yeux semblaient phosphorescents avec la lumière noire.

— Arrêtons-nous, dit-elle d'un ton péremptoire.

Les Noirs du bar lorgnèrent ses longues jambes.

Malko se demanda brusquement si tout n'était pas un rêve. Si Amour Mirebalais n'était pas tout simplement une mondaine un peu nymphomane comme il y en a tant... Détendue, elle buvait un rhum-punch.

— Alors, vous aimez les négresses ? demanda-t-elle avec un rien d'ironie.

Malko sourit :

— De qui voulez-vous parler ?

La Cave était pleine. Des jeunes gens surtout. Malko était le seul Blanc. Il se demanda où étaient les Macoutes. Amour se leva très naturellement et prit son sac.

— Je reviens.

Il la vit se diriger vers les lavabos. Il fit taire la voix intérieure qui le poussait à se lever aussi. Même en danger de mort, il y a des choses qu'un gentleman ne fait pas... Les rhum-punch commençaient à lui faire tourner la tête. Tendue, il ne quittait pas des yeux la porte des toilettes. Il lui semblait que la jeune femme était partie depuis plusieurs minutes.

Le disque de jerk s'arrêta et il y eut quelques secondes de silence. Par dessus le brouhaha des conversations, Malko entendit soudain un vrombissement.

La Lamborghini !

Il bondit comme un fou, bouscula un couple sans s'excuser, traversa le jardin en courant, atteignit la rue. Les quatre phares blancs reculaient lentement. Heureusement qu'il y avait le fossé. Sinon Amour Mirebalais aurait eu dix fois le temps de filer.

Malko fonça. En plus, la métisse emportait son pistolet !

Il rattrapa la Lamborghini juste au moment où elle achevait son slalom. S'il s'était écouté, il aurait arraché Amour Mirebalais de son siège et lui aurait administré la plus belle fessée de sa vie...

Il ouvrit la portière et se laissa tomber sur le siège. Une rage soudaine déforma les traits de la métisse une fraction de seconde.

Puis, elle parvint à ébaucher un sourire.

— Il ne fallait pas courir comme cela... Je me suis sentie un peu fatiguée et j'ai eu envie de rentrer. Restez, vous allez sûrement vous amuser.

À mourir de rire.

La main de Malko tâtonnait dans le noir. D'abord, il trouva la crosse du pistolet, ensuite, discrètement, il verrouilla la portière. Pour éviter toute ingérence extérieure...

— Mais je n'ai pas envie de rester sans vous, protesta-t-il.

Il avait rarement été aussi sincère.

Amour Mirebalais secoua la tête.

— Non. Je préfère rentrer seule. Les gens de la station-service m'espionnent. Je suis une femme mariée.

Argument bien fait pour toucher un galant homme. Mais Malko resta de glace.

— Vous pourriez faire de mauvaises rencontres, dit-il doucement. Une aussi jolie femme que vous ne se promène pas seule la nuit.

Le moteur tournait toujours. Le vernis de politesse craqua d'un coup. Les lèvres d'Amour Mirebalais se retroussèrent sur ses dents, et elle siffla :

— Sortez de ma voiture. Ou j'appelle. J'ai envie de rester seule.

— Je meurs d'envie de demeurer avec vous, fit Malko, angélique.

Amour frappa furieusement le volant :

— Vous avez pourtant eu ce que vous vouliez de moi !

Moitié en créole, moitié en français, elle éructa quelques obscénités. Malko dit fermement :

— Cette scène est ridicule. Partons d'ici.

Amour Mirebalais ne répondit pas. D'un geste parfaitement naturel, elle prit son sac posé sur la console entre eux deux et y plongea la main.

La main de Malko agrippa son poignet. Amour se pencha et le mordit furieusement. Mais il ne lâcha pas prise et arracha la main du sac. Les doigts fins de la métisse étaient déjà crispés sur un petit 32 à crosse de nacre.

Malko donna un coup sec sur le volant et le pistolet tomba par terre. Sa main droite sortit de l'ombre avec le pistolet extra-plat braqué sur le visage d'Amour Mirebalais.

— Amour, dit-il. Ramenez-moi au Rancho.

Tant pis, il s'était découvert. D'une seule détente, elle ouvrit sa

portière et plongea dehors. Elle se releva et partit en courant vers la Cave.

Malko n'hésita pas. Il se glissa à sa place ; trouva à tâtons le levier de vitesse, enclencha la marche arrière et partit aussi vite qu'il le pouvait. Tout Port-au-Prince connaissait la voiture d'Amour Mirebalais. C'était la meilleure sauvegarde. Il n'avait jamais conduit une Lamborghini et cala deux fois. En sueur, il parvint enfin au croisement avec la route qui descendait sur Pétionville. En un éclair, il aperçut la Fiat blanche stoppée dans l'obscurité.

Le moteur ronronnait et il se sentit soudain mieux. Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour arriver au Rancho. Plein phares, il vit une Toyota grise arrêtée près de l'entrée.

Lorsque les Tontons Macoutes réalisèrent que Malko était tout seul dans la voiture, il était déjà au desk. Le moteur de la Lamborghini tournait toujours. Il prit sa clef, fila jusqu'à sa chambre, ferma la porte, posa son pistolet extra-plat sur sa table de nuit, retira le cran de sûreté.

La guerre était déclarée.

CHAPITRE X

Malko sursautait chaque fois qu'une voiture ralentissait devant le « Lambi ». Il avait choisi une table à l'extérieur, sur pilotis au-dessus de la mer grise et sale. Un groupe de jeunes Noires se baignaient pourtant. L'une d'elles était plutôt jolie et ne cessait de sourire à Malko chaque fois qu'elle émergeait...

À part un barracuda apprivoisé, le « Lambi », à vingt kilomètres de Port-au-Prince, sur la route de Carrefour, n'offrait pas un intérêt énorme.

Le comptoir d'une saleté repoussante n'était pas fait pour encourager à la consommation. Malko n'avait pas touché à son rhum, vraisemblablement distillé au fond d'une baignoire...

Onze heures dix : l'envoyé de Gabriel Jacmel était en retard. Malko était nerveux, tendu, inquiet. Si des Macoutes surgissaient, il n'avait plus qu'à gagner Puerto Rico à la nage... Sans ce rendez-vous de la dernière chance, il aurait déjà repris l'avion. Avant de quitter l'hôtel, il avait fait envoyer une énorme gerbe de fleurs à Amour Mirebalais. Geste gratuit, galant et aussi plein de défi. Mais il ne se faisait guère d'illusions. Une gerbe d'orchidées n'arrêterait pas Amour Mirebalais. Dès la tombée de la nuit, il était en danger de mort.

Des « tap-tap » stoppaient et repartaient sans cesse, avec d'in vraisemblables cargaisons de Haïtiens comprimés. Des filles déambulaient au bord de la route, nonchalantes et souvent belles.

Malko était le seul Blanc à un kilomètre à la ronde : l'envoyé de Gabriel Jacmel ne risquait pas de le rater. Les Tontons Macoutes non plus. Il était passé voir Frank Gilpatrick à l'ambassade. L'Américain était déjà au courant de toutes les péripéties de la soirée. Malko se dit qu'il l'avait sous-estimé.

— Elle a giflé un Macoute, avait raconté Frank. Elle était ivre de rage. En plus, certains Macoutes sont persuadés qu'elle vous a laissé volontairement partir parce que vous avez couché avec elle...

Coucher, c'est une façon de parler...

Le conseiller de la C.I.A. avait ensuite affirmé que Malko ne craignait pas d'être abattu de jour en pleine rue. Ni d'être expulsé. Amour Mirebalais avait été mortellement vexée et ne laisserait pas sa vengeance lui échapper. Mais, dès la nuit tombée, il serait en danger. L'astuce qu'il avait employée la veille ne resservirait pas deux fois...

Un coup de klaxon le fit sursauter. Une voiture venait de stopper devant le « Lambi ». À travers la vitre ouverte d'une Toyota blanche, il

reconnut la tignasse blonde de Burt Marney. Le « Vampire » lui adressait de grands signes d'amitié. Derrière lui, un « tap-tap » klaxonna furieusement. Les gestes de l'Américain se firent de plus en plus pressant. Malko plongea le nez dans son rhum. C'était vraiment la dernière personne sur qui il souhaitait tomber.

Burt Marney jaillit de la Toyota. De la porte, il interpella Malko.

— Vous êtes sourd ou quoi ?

— Pardon ?

— Vous n'aviez pas rendez-vous ?

Stupéfait, Malko abandonna son rhum. C'était pour le moins inattendu. Il suivit l'Américain jusqu'à la Toyota et monta. L'autre démarra aussitôt et se tourna vers Malko, hilare :

— Vous ne vous attendiez pas au vieux Burt, hein ?

*
* *

Marney tourna brutalement à gauche, quittant Delmas Road. Ils venaient de traverser Port-au-Prince à tombeau ouvert. Ils passèrent devant une cabane en bambous baptisée « Maxim's ». En toute simplicité. L'Américain avertit Malko.

— Tenez-vous bien, cela va chahuter. Je passe par là pour semer les bonshommes de la Mère Mirebalais.

Cent mètres plus loin, la route était coupée et il fallait dévier sur une piste défoncée. Malko crut que ses intestins et son foie allaient jaillir hors de son ventre. Burt Marney conduisait la Toyota comme une Ferrari, soulevant un nuage de poussière jaune. Ils évitèrent de justesse un gros camion-citerne en travers de la piste et écrasèrent une énorme araignée noire qui gicla sous les roues. Malko pouvait à peine respirer. Enfin, la voiture émergea sur la route de l'aéroport et tourna à droite. Il n'y avait personne derrière eux.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

Ils s'éloignaient de Port-au-Prince.

— C'est une surprise.

Burt conduisait à tombeau ouvert, frôlant les marchandes de mangués installées au bord de la route, doublant les « tap-taps » poussifs.

L'Américain ralentit brusquement. Deux soldats en uniforme surveillaient un barrage. L'un lui fit signe de se ranger. Burt obéit.

— Où vous allez ? demanda l'Haïtien, serrant son vieux fusil à deux mains.

— Comment ouyé ? [15], fit Burt, sérieux comme un pape.

Le soldat éclata de rire :

— Map boulé [16].

Il lui fit signe de passer. Hilare, l'Américain se tourna vers Malko.

— Faut les connaître. C'est pas de mauvais chevaux. En principe on doit dire où on va. La nuit, ils tirent quelquefois sur les voitures qui ne s'arrêtent pas. Parce qu'ils s'ennuient. Faut toujours passer à l'heure de la sieste. C'est moins dangereux.

La route suivait le bord de mer. Pas trop défoncée, mais étroite.

— Nous allons vraiment voir Gabriel Jacmel ? demanda Malko.

L'Américain lissa ses cheveux ébouriffés :

— Et comment ! Vous ne vous attendiez pas à cela, hein ?

— Comment le connaissez-vous ?

Il y avait une longue ligne droite et Burt Marney se détendit. La Toyota filait pourtant à cent quarante sur la route pleine de trous et de bosses.

— On était déjà copain du temps de Duvalier, dit-il. Quand j'étais à la Jamaïque. J'achetais des vivres et de la pharmacie qu'il faisait prendre en bateau. Ça marchait bien et puis, ces cons de Jamaïcains m'ont viré.

— Pourquoi ? ne put s'empêcher de demander Malko.

L'Américain frotta son pouce et son index d'un geste significatif :

— L'inflation. Depuis le Congo, le prix d'un ministre a quintuplé. Je n'arrive pas à suivre. Et en plus, ils sont malhonnêtes, ces nègres-là ! À la Jamaïque, on m'a fait payer et on m'a viré ensuite. Quand je suis arrivé ici je n'avais plus un dollar. Une semaine plus tard, Jacmel m'a contacté. Il m'a demandé si je voulais lui trouver des armes, des vivres, le renseigner... Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? J'ai un mandat d'Interpol au cul. Je ne peux aller nulle part.

» C'est quitte ou double. Si Gabriel s'en sort, je m'en sors aussi.

— Vous partirez ?

— Vous êtes dingue ! Je serai ministre de la Santé. Enfin presque...

Ebloui par cette perspective, Burt Marney se tut. Sur son visage extasié, Malko le voyait calculer les hectolitres de sang qu'il pourrait enfin soutirer légalement aux cinq millions de Haïtiens.

De quoi s'acheter une Cadillac sang de boeuf.

L'Américain freina brutalement et tourna dans un sentier de jungle se dirigeant vers la mer.

— On arrive...

Ils cahotèrent une centaine de mètres avant d'arriver sous un énorme arbre à pain. Des morceaux de coquillages vides, des lambis, s'entassaient au bord de l'eau. Une vieille barque de pêche avec une voile en lambeaux était à demi-tirée sur les cailloux. Deux Noirs en short dépenaillé dormaient à côté. Burt Marney les réveilla d'un coup de gueule. Languissamment, ils commencèrent à pousser la barque à l'eau.

— C'est eux qui vous accompagnent, dit Marney. Ils savent où ils vont. La petite île là-bas. Vous en avez pour une heure.

» N'essayez pas de faire la conversation, ils ne parlent que le créole.

Malko embarqua. Burt les regarda partir puis remonta dans la Toyota.

*
* *

Malko était fasciné par la main aux doigts paralysés sans cesse en mouvement. Comme si Gabriel Jacmel avait voulu écraser la balle de colt qu'il manipulait sans arrêt. Son nez écrasé de boxeur, ses épaules de bulldozer et sa stature gigantesque dégageaient une impression de force terrifiante.

— Laissez-nous, ordonna l'Haïtien, en français.

Ses deux gardes du corps s'éloignèrent. Chacun d'eux avait une arme étrange : un colt 45 automatique dont on avait rallongé le chargeur de vingt centimètres pour lui faire contenir trente cartouches. Les deux Noirs s'accroupirent un peu plus loin, sous un arbre rabougri. Jacmel ne semblait pas sentir la morsure du soleil, en dépit du lourd gilet pare-balles kaki.

Lui et Malko étaient assis à même la plage, adossés à un mur de sable.

Ils se trouvaient sur la plus petite de trois îles éloignées de deux ou trois milles de la côte haïtienne. Rigoureusement désertes. Le voyage en barque avait détendu Malko. Durant toute la traversée, les deux Noirs avaient poussé sur leurs rames pour aider le vent. Maintenant, ils cherchaient des langoustes dans l'eau profonde. La marine haïtienne étant passée à l'opposition au dernier putsch, il n'y avait aucun risque d'interception... Malko était fasciné par la silhouette massive de Jacmel. Le Noir était une force de la nature. Il s'exprimait en bon français, d'une voix posée et grave.

— Je vous remercie d'être venu me voir, dit-il.

Malko sourit froidement.

— Je suis à Haïti pour cela.

Jacmel ouvrit sa paume gauche laissant ses doigts en repos quelques secondes.

— Vous représentez des gens prêts à m'aider, dit-il lentement. C'est vrai ?

— C'est vrai.

Jacmel médita quelques secondes, la tête penchée. Au loin, la côte n'était qu'une ligne verdâtre.

— Pouvez-vous vous engager à ce que je sois reconnu comme chef de gouvernement légal ?

Cette conversation sur cet îlot des Caraïbes semblait totalement loufoque. Mais Malko n'était pas là pour rire. Pour lui aussi l'enjeu

était de taille :

— À la condition qu'il n'y ait aucun autre gouvernement, oui. Et que vous acceptiez avec vous certains des émigrés. C'est essentiel.

Les grosses lèvres de Gabriel Jacmel se retroussèrent en un sourire extraordinairement cruel :

— Je les ratiboiserai tous et je vous apporterai leurs têtes. Quant aux émigrés, nous en parlerons plus tard.

Cela devenait une habitude. Il désigna un sac de cuir posé près de lui.

— Voilà celle de François Duvalier. Elle ne me quitte jamais. Je la montre à mes hommes quand ils sont découragés. Voulez-vous la voir ?

Malko déclina poliment l'invitation. Jacmel n'insista pas :

— Quelle est votre idée ?

Malko la lui expliqua. Lentement et posément. Au fur et à mesure qu'il parlait, les yeux de Jacmel se plissaient en une expression rusée.

À la fin, il donna une tape légère sur l'épaule de Malko.

— Bravo, c'est une très bonne idée !

Le visage de Gabriel Jacmel rayonnait d'une joie mauvaise. Brusquement, Malko pensa à Simone Hinche. Ecoeuré, il laissa son regard errer sur le bleu de la mer des Antilles.

La voix du Noir l'arracha à ses pensées :

— Que voulez-vous pour les émigrés ?

— Un poste de ministre des Affaires Étrangères pour M. Joseph Hinche. Simone, sa fille, est prête à vous confirmer cet accord au nom de son père.

— Simone Hinche !

Il répéta lentement le nom, plein d'incrédulité. Malko prit les devants.

— Je sais ce qu'il y a eu entre vous. Mais Simone Hinche est prête à oublier le passé.

Jacmel eut un sourire sensuel :

— Je serais heureux de la revoir...

Malko en frissonna de dégoût. Il imaginait l'immense corps de Gabriel Jacmel et la fragilité gracieuse de Simone Hinche.

Jacmel déplia ses deux mètres. Impressionnant. Il portait une chemise ouverte et un pantalon militaire.

Vingt chargeurs de Thomson lui faisaient une ceinture d'acier.

Il toisa Malko.

— Vous savez que je n'aime pas les Américains. Pourquoi m'aidez-vous ?

Malko mourait d'envie de lui répondre que s'il ne tenait qu'à lui, il lui aurait donné du napalm à la petite cuillère.

— La décision a été prise à un échelon plus élevé que le mien, dit-il

froidement. On vous demande seulement de garder ce pays hors de l'influence cubaine. Et de ne pas modifier les accords commerciaux...

Jacmel souffla comme un phoque et marcha sur Malko.

— Pour les communistes, c'est d'accord, fit-il. Je les tuerai au fur et à mesure qu'ils viendront. J'aime tuer des communistes. Ce sont des vermines puantes, des impies.

Encore le lyrisme tropical... Jacmel continua, avec une rage contenue dans la voix.

— Savez-vous que les Américains payent la canne à sucre au même prix qu'en 1934 ?

Malko ne le savait pas. Le Noir haussa les épaules :

— Tout cela ne vous regarde pas. On verra plus tard. Mais je ne sais rien de vous, dit-il soudain. Vous me tendez peut-être un piège. Qui sait si les Duvalier ne vous ont pas envoyé...

Malko se força à rester impassible.

— Amour Mirebalais a tenté de me faire liquider hier soir, dit-il.

— Justement, fit Jacmel. J'allais vous parler d'elle. La prochaine fois que nous nous verrons, il faudra m'apporter deux choses : vingt-cinq mille dollars en gourdes et la tête d'Amour Mirebalais... Ce sera le gage de votre bonne foi...

CHAPITRE XI

— À propos, fit Burt, pour Amour Mirebalais, il ne faut pas prendre ce qu'a dit Jacmel au pied de la lettre. Le tout est de la mettre hors d'état de nuire. Il lui coupera la tête lui-même...

Délicieuse précision.

Jusque-là, tout s'était bien passé. Burt Marney avait récupéré Malko à l'arrivée de la barque, et ils avaient aussitôt repris la route de Port-au-Prince. Pas le moindre Macoute... Et pourtant Malko était sûr qu'Amour Mirebalais n'avait pas renoncé à sa vengeance.

— Faites attention de ne pas vous retrouver là-bas grinça Burt Marney.

Il désignait du doigt un petit bâtiment jaune de deux étages isolé dans les terrains vagues derrière l'antenne de Radio-Métropole. Le drapeau haïtien flottait à un mât.

— Fort-Dimanche, expliqua l'Américain. On en sort rarement vivant.

De loin, la prison ocre, en bord de mer, semblait un bâtiment en carton-pâte.

Marney contourna le rond-point de Delmas et s'engagea dans l'avenue Jean-Jacques Dessalines.

— Laissez-moi en face des Nations Unies, demanda Malko.

Il y avait un certain nombre de choses à mettre au point... Entre Amour Mirebalais et lui, une mortelle course contre la montre était désormais engagée.

*
* *

Le bureau de Frank Gilpatrick était délicieusement frais. L'Américain considérait Malko avec un certain respect.

— Vous avez vu Jacmel ! répéta-t-il.

Depuis l'incident Mirebalais, Malko semblait avoir remonté dans son estime.

— Au fond, fit Malko, je n'ai plus qu'à aller abattre Amour Mirebalais dans sa Lamborghini. Avant qu'elle ne me fasse truffer de plomb par ses Tontons Macoutes.

— Si elle le voulait vraiment, vous seriez tombé mort en sortant de l'hôtel... Elle a dû changer d'avis. Après l'humiliation que vous lui avez infligée, elle doit vouloir *vous* et Jacmel.

Il semblait un peu moins Duvaliériste, Frank. Malko se dit que si

son séjour à Haïti se prolongeait, il redeviendrait Blanc à part entière. Mais il avait un problème plus immédiat :

— Où puis-je trouver un certain César Castella ? demanda-t-il.

De nouveau, le visage de Frank se ferma.

— Je n'en ai pas la moindre idée, affirma-t-il sèchement. Demandez au pasteur John Riley. À Radio-Pax. Il a aidé cet individu à plusieurs reprises... Vous trouverez Radio-Pax sur la route de Carrefour.

— Et pour les vingt-cinq mille dollars ?

— Ils sont à votre disposition. Contre un reçu bien entendu.

Délicatesse pas morte. Déprimé, Malko se leva.

— Je vais continuer mon chemin de croix.

— Dites bonjour à John Riley. Je ne l'ai pas vu depuis quinze jours.

*
* *

Le pasteur John Riley était à quatre pattes en train d'essayer de retrouver le ressort du percuteur de son vieux Radom 9 mm lorsqu'on frappa à la porte. Il se releva, posa un grand mouchoir à carreaux sur l'arme démontée et alla ouvrir.

Bien qu'il n'ait jamais vu Malko, il lui serra chaleureusement la main. John Riley pratiquait la charité chrétienne. Malko dit alors d'un ton naturel :

— Je cherche la lumière.

Le sourire du pasteur s'accrut :

— Entrez, entrez.

L'air climatisé ne fonctionnait pas. John Riley récupéra le mouchoir cachant le Radom afin d'épousseter une chaise pour Malko, puis s'assit derrière le bureau.

— Je reviens de l'Artibonite, expliqua-t-il. Là-haut c'est plein de poussière. Si on ne nettoie pas les armes après, on ne peut plus jamais les ravoire... Que me vaut votre visite ?

John Riley était un homme assez corpulent, au visage poupin, sans beaucoup d'expression, avec des yeux gris perçants derrière les lunettes d'écaille. Même Frank Gilpatrick ignorait s'il était vraiment pasteur. D'ailleurs tout ce qui touchait Radio-Pax, poste privé diffusant à Haïti des programmes religieux, était mystérieux. Il fonctionnait très officiellement, avec une licence du gouvernement haïtien et ses émetteurs couvraient tout le pays.

Une pancarte délavée, en face du « Royal-Bar », route de Carrefour, indiquait « Radio-Pax ». Ensuite il n'y avait plus qu'à suivre un sentier de brousse cahoteux pour arriver aux petits bâtiments de l'émetteur.

Le problème se compliquait lorsqu'on cherchait à savoir quelle congrégation patronnait Radio-Pax. Les convictions religieuses de ses animateurs semblaient extrêmement floues. À moins qu'ils ne fassent

preuve d'une sainte discrétion. Les Haïtiens étaient, en tout cas, persuadés que Radio-Pax n'était qu'une annexe de la C.I.A., et que ses pasteurs étaient incapables de faire un signe de croix...

Ils n'avaient pas tout à fait tort. Jusqu'au dernier *cent*, l'argent qui faisait chichement vivre Radio-Pax venait de la C.I.A. Et la phrase de Malko était le mot de passe du mois... Cependant, à part l'élimination discrète d'un communiste satanique, Radio-Pax se tenait hors des actions violentes de ses promoteurs. On a sa sainteté ou on ne l'a pas...

— J'ai besoin d'entrer en contact avec un certain César Castella, dit Malko.

John Riley hocha la tête.

— Ah, Castella. Bien calomnié. Il a donné beaucoup de lui-même pour la défense de la Sainte Église.

Ce n'était pas la faute du pasteur Riley s'il considérait le sang des communistes et assimilés comme de l'hémoglobine...

— César Castella se trouve à l'hôtel Ibolélé, dit doucement John Riley. Je vais vous donner un mot pour lui. Il est devenu très craintif, ces derniers temps.

Brusquement, Malko se félicita d'être venu trouver cet étonnant pasteur. Paisible, John Riley écarta le Radom. Pour prendre de quoi écrire.

*
* *

Julien Laleau referma précipitamment la porte de sa maison. Le mendiant assis sur le trottoir d'en face était un Tonton Macoute, l'un des hommes les plus féroces d'Amour Mirebalais. Le vieil homme tenta de maîtriser les battements de son cœur. Amour avait-elle donné l'ordre de l'abattre à vue ou voulait-elle simplement l'intimider ? Il avait pourtant fait du zèle en signalant la présence de Malko.

Il aurait pu filer à Cap Haïtien dès le lendemain du meurtre vaudou. Il était resté à cause d'une fillette de treize ans. Cela risquait de lui coûter cher...

Une seconde, il caressa l'idée de se réfugier à l'ambassade des États-Unis. C'était la grande mode quelques mois plus tôt... Mais que ferait-il à Miami ? Un vieux nègre de quatre-vingts ans, même riche, en Floride, n'était jamais qu'un vieux nègre... À Port-au-Prince, il était haï mais connu.

Il tourna en rond quelques minutes et prit sa décision. Il ne pouvait pas s'enfermer pendant des jours ou des semaines. Son bureau était à deux blocs. Il passa devant le Macoute qui le surveillait. Sans rien lui donner. Il était presque à la hauteur de la Compagnie des Tabacs « Comme il faut » quand une voiture ralentit à sa hauteur. Une voix le

héla :

— Julien !

C'était la Lincoln noire du chef de la police. Un ami intime d'Amour Mirebalais. Un Macoute se trouvait à côté de lui, en tricot de corps, la mitraillette sur les genoux. Le coeur de Julien Laleau lui remonta aux lèvres.

Il salua de la main :

— Comment vas-tu, Bienaimé ? Joseph Bienaimé tourna une tête dépersonnalisée par les lunettes aux verres argentés.

— Amour veut te voir.

Il n'avait pas parlé fort. Mais, comme un automate, Julien descendit le haut trottoir et s'engouffra dans la voiture. Le policier démarra aussitôt. Julien regardait les passants à travers la vitre. Il lui semblait déjà appartenir à un autre monde. Il essaya de ne pas montrer sa peur, mais il était obligé de bander ses muscles pour ne pas laisser sa vessie lui jouer un mauvais tour. Quand la voiture dépassa les casernes François Duvalier sans s'arrêter, son angoisse redoubla.

La Lincoln passa devant l'ambassade de France, contournant le Palais National, et s'engagea rue Cafois. Vers l'hôtel Oloffson. En dépit de la climatisation, Julien Laleau était en sueur : ils étaient en route pour le P.C. secret d'Amour Mirebalais. On disait à Port-au-Prince que le jardin était un vrai petit cimetière privé.

*
* *

— Bois, ordonna Amour Mirebalais de sa belle voix chantante.

S'il n'y avait pas eu les trois Tontons Macoutes avec leurs pistolets à la ceinture, on aurait pu croire à une conversation mondaine. Amour Mirebalais et Julien Laleau étaient assis dans de grands fauteuils en osier, style « Pomaré », de part et d'autre d'une table basse, sous la véranda. C'était une des plus belles maisons de Port-au-Prince. Toute en bois peint en blanc, à l'ancienne mode, pleine de tableaux et de bibelots. Ses propriétaires vivaient à New York. La maison servait de garçonnière et de Q.G. à Amour Mirebalais.

Julien Laleau étendit la main puis se reprit :

— Mais il y en a trop... C'est dangereux.

Amour pencha un peu la tête, comme un lézard.

— Tu sais, il y a des choses beaucoup plus dangereuses...

Aussitôt, un des Macoutes sortit un vieux « Star » de sa ceinture et appuya l'extrémité du canon sur la nuque de Julien Laleau.

Le vieux vida le verre d'un coup. Le « boit-cochon » lui parut encore plus rêche que d'habitude. Il n'osait pas penser à ce que cela allait déclencher dans son organisme usé. À peine reposait-il son verre qu'un des Macoutes le remplit derechef. La bouteille était à moitié

vide. Les mains de Julien Laleau tremblaient. Amour était en train de le tuer.

— Où est Gabriel Jacmel ? demanda la métisse.

Julien Laleau se tordit les mains. L'interrogatoire durait depuis une demi-heure. Elle était en train de le tuer à petit feu.

À cause de ce salaud qui l'avait vu glisser le « boit-cochon » à l'Américain.

— Je te jure que je n'en sais rien, plaida-t-il. Je ne savais même pas que cet Américain voulait le voir.

— Tu mens, objecta paisiblement Amour Mirebalais. Ce n'est pas bien. Bois, cela te rafraîchira la mémoire...

D'un coup, Julien Laleau perdit toute dignité. Son médecin lui avait dit que s'il abusait du « boit-cochon » ses artères ne tiendraient pas.

Il s'arracha de son fauteuil d'osier et tomba à genoux, devant la métisse.

— Je te jure que je ne t'ai pas trahie. Amour, tu sais comme j'aimais le Président. Ne me fais pas boire...

Les Macoutes éclatèrent de rire.

— Tu n'es pas obligé de boire, fit Amour de sa belle voix mélodieuse. Alix est prêt à te tuer.

De nouveau, Julien Laleau sentit le canon du « Star » contre sa nuque. En même temps, l'odeur de la jeune femme, dont les jambes étaient à la hauteur de son visage, le grisait.

Amour Mirebalais était démoniaque.

— Tu es trop vieux pour faire l'enfant, Julien, dit-elle doucement. Après ce que tu as fait, j'aurais dû t'arracher la peau, morceau par morceau. Alors, bois...

— Mais, je ne sais rien, gémit Julien Laleau. Rien du tout. Si tu veux, je le tuerai, cet Américain...

Les yeux de la métisse flamboyèrent.

— Ne te mêle pas. Ce sont mes affaires. *Bois*. Ou dis-moi où se trouve Jacmel.

Pour la première fois, elle avait élevé la voix. Mais la villa était entourée d'un vaste jardin. Et personne, à Port-au-Prince, ne viendrait demander de comptes à Amour Mirebalais.

En pleurnichant, Julien Laleau but le « boit-cochon » jusqu'à la dernière goutte. Aussitôt on lui arracha le verre pour le remplir de nouveau... Il se releva, atrocement excité. Son sexe faisait une bosse grotesque dans son pantalon, et Alix, le Macoute, le montra en ricanant. Pudique, Amour détourna la tête. Julien, même chauffé à blanc, par le « boit-cochon », était trop vieux pour l'exciter.

Le sang bouillonnait dans les veines de Julien Laleau. Il avait l'impression que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites, que son sexe allait exploser.

— Laisse-moi, je n'en peux plus, murmura-t-il.

— Plus tu boiras vite, plus vite tu seras libre, fit sentencieusement Amour Mirebalais... Puisque tu ne veux pas me dire où se cache Gabriel Jacmel...

Alix, goguenard, tendait déjà le verre. Julien Laleau but le « boit-cochon » à petites gorgées. Le rhum lui faisait tourner la tête, tout son corps lui faisait mal et surtout il avait cette envie qui lui dévorait les reins.

Soudain, ce fut plus fort que lui. Fébrilement, il défit ses vêtements. Le visage secoué de tics, sans regarder Amour Mirebalais, il se soulagea rapidement. La jeune métisse détourna la tête devant ce gâchis tandis qu'Alix éclatait d'un énorme rire.

Honteux, Julien Laleau se mit à pleurer. Les larmes ne se voyaient même pas sur sa peau noire et ridée, et il ressemblait plus que jamais à un vieil iguane.

— Julien, tu es un quos zotobré [17] tu devrais avoir honte, fit Amour Mirebalais sévèrement.

Mais Julien Laleau se moquait de tout. Son sexe était aussi congestionné qu'auparavant. Et Alix lui tendait encore du « boit-cochon ». Par pure méchanceté, car Amour avait compris depuis longtemps qu'il ne savait rien. Sinon, il aurait parlé.

— Tu n'as pas envie de savoir qui t'a dénoncé ? demanda la voix douce d'Amour Mirebalais.

Pour l'instant, Julien s'en moquait. Il ne répondit pas. La métisse insista.

— Avant tu étais plus rancunier, Julien. Tu vieillis. En quelle année es-tu né, déjà ?

Julien Laleau resta coi. Il trichait sur son âge, n'avouant que soixante-seize ans. Il finit par demander, plus pour satisfaire Amour Mirebalais que par pure curiosité.

— Qui est-ce ?

— Une fille que tu connais bien... Simone Hinche.

— Simone Hinche.

Le nom mit de longues secondes à pénétrer dans son cerveau. Simone Hinche : il allait parfois rôder dans sa galerie de tableaux pour admirer sa silhouette. Mais il était trop malade pour réagir : le « boit-cochon » dégoulinait jusque sur sa poitrine. D'un coup, il acheva les dernières gouttes. Amour Mirebalais l'examina avec satisfaction, puis se leva. Sa voix était toujours aussi mélodieuse et posée :

— Très bien, Julien. Nous allons te laisser. Peut-être que tu mourras, peut-être pas. Si tu t'en tires, souviens-toi que je ne te pardonnerai pas deux fois... »

Julien Laleau resta prostré dans son fauteuil. Comme dans un rêve, il entendit des portières de voiture claquer et ouvrit les yeux. Alix, le

Tonton Macoute en chemise à carreaux, était resté là, sa mitraillette sur les genoux. Il eut un gros rire.

— Tu devrais aller plucher [18] ton bébé...

Julien se leva sans répondre. Il fallait trouver coûte que coûte son « docteur-feuille ». Sinon, il allait mourir. Il se rajusta, et partit en titubant. Dehors, il arrêta un « tap-tap » et se jeta dedans.

*
* *

César Castella fit disparaître les cinq billets de cent dollars sous la table. Sous le regard dégoûté de Malko. Il avait rarement vu un visage aussi veule. Une bouche énorme dans un visage en lame de couteau, avec une moustache en accent circonflexe et des petits yeux ronds et cruels. Une tête de poisson lune.

— Il faut agir vite, dit Malko.

Castella fit d'une voix emphatique :

— Señor, César Castella n'a qu'une parole.

— Il n'est pas question de la tuer, précisa sèchement Malko, mais seulement de la mettre hors de circuit... Je viendrai d'ailleurs avec vous. Je vous demande seulement, grâce à vos contacts locaux, de mettre sur pied un enlèvement et de trouver un endroit sûr où la garder quelque temps.

Le « poisson-lune » prit l'air profondément outragé.

— Señor, je suis un caballero et je ne pourrais pas faire de mal à une femme. Même si vous m'en donniez l'ordre.

Malko n'insista pas. Il ne choisissait pas ses alliés. Il se consola en pensant que les Croisades avaient été gagnées par un ramassis de gredins sans foi ni loi.

Il remit ses lunettes. De la terrasse de l'Ibolélé la vue était superbe. L'hôtel était quasiment désert. De temps en temps des Tontons Macoutes farceurs venaient déposer des cadavres dans la piscine, la nuit. Ce qui nuisait fâcheusement à la quiétude de l'établissement.

Il examina, à travers ses lunettes noires, les traits de son homme de main. Veule, cruel, obséquieux et sûr de lui à la fois.

Encouragé par son silence, Castella se pencha à travers la table.

— Señor, ces nègres, ce sont tous des animaux. El Benefactor qui s'y connaissait, me l'a toujours dit. J'ai hâte de retrouver la République Dominicaine, de fuir ce pays de merde... Ah, voilà ma femme !

Malko se leva. Une créature insensée s'avavançait majestueusement sur la terrasse. On l'aurait crue créée par le crayon du dessinateur Vargas : les cheveux couleur de cuivre en fusion, le corps sculptural moulé dans une longue robe qui s'arrêtait malencontreusement un peu au-dessous des seins, les hanches en amphore. Deux yeux immenses et

verts, rehaussés d'une livre de kohl dévisagèrent Malko. La femme de Castella s'assit à côté de son mari et croisa les jambes avec une lenteur calculée.

— Bonjour, Señor, roucoula-t-elle d'une voix de basse. César ne m'avait même pas dit que vous étiez là...

Les yeux verts détaillèrent les cheveux blonds, les yeux dorés et la silhouette élégante avec un air gourmand. Puis, les bras levés derrière la nuque, les seins braqués sur Malko et les jambes croisées jusqu'au ventre, elle demanda :

— Vous restez déjeuner avec nous, bien entendu...

Il y avait un petit battement rauque dans sa voix...

Malko se dit que César Castella avait peut-être bien commencé son enfer... Ce dernier se hâta de lui couper la parole.

— Le Señor Linge a beaucoup à faire, Guapa, il ne peut pas rester.

Guapa eut un énorme soupir et coula vers Malko une oeillade à déclencher une guerre atomique.

— Il ne faut pas m'en vouloir, Señor, je m'ennuie tellement dans cet hôtel... À Ciudad Trujillo du temps du Benefactor – que Dieu ait sa belle âme – nous recevions tous les soirs. Ici, nous vivons dans la jungle comme des bêtes. Cet après-midi, César va à Port-au-Prince voir ses amis du Palais et je reste seule. J'espérais que vous auriez eu la galanterie de me tenir compagnie...

César Castella était blême. Ses grosses lèvres lui donnaient l'air d'un mérou furieux. Malko essaya de détendre l'atmosphère.

— J'en aurais été ravi, chère Madame, mais comme vous l'a dit votre mari, j'ai beaucoup à faire...

Ce n'était pas le moment d'indisposer César Castella. Les seins imposants de Guapa semblèrent s'affaisser de déception. Heureusement un garçon surgit avec sur un plateau une bouteille de Porto Diez et un verre. Elle le but d'un trait, le reposa et coula un oeil langoureux vers le serveur qui s'éloignait.

Guapa étendit ses longues jambes et soupira :

— Sais-tu que ce garçon a un corps extraordinaire pour un Noir.

Le Dominicain avait viré au violet.

— Va dans ta chambre, Puta.

Il avait prononcé le dernier mot à voix basse, mais Malko l'entendit. Guapa répliqua d'une voix stridente en espagnol.

— Laisse-moi, maquereau !

La main droite de Castella partit comme une fusée. La tête de Guapa effectua un quart de tour. Les cinq doigts étaient marqués sur la joue. Malko crut que la jeune femme allait éclater de rage. Elle poussa un cri étranglé et se rua sur son mari les ongles en avant...

Castella parvint à lui saisir les poignets. Un vrai gentleman. Profitant de l'accalmie, il commenta :

— Je suis trop bon, Señor. Lorsque j'ai connu cette traînée, elle couchait avec n'importe qui pour deux dollars, et elle n'avait pas de chaussures. J'en ai fait une dame. Et maintenant, elle couche avec tous les nègres de cet hôtel...

— menteur, hurla Guapa, j'avais des chaussures...

Les efforts de Castella n'avaient pas été entièrement couronnés de succès. La jeune femme se releva et se jeta dans les bras de Malko. Décoiffée, le visage rouge, superbe et ridicule.

— Emmenez-moi, intima-t-elle. Je ne resterai pas une minute de plus avec ce porc...

— C'est ça, ricana Castella, emmenez-la. Je pourrai enfin trouver une épouse décente qui ne blasphème pas le nom de la Vierge toutes les cinq minutes. Et vous serez l'homme le plus cocu des Caraïbes...

Guapa tapa du pied furieusement.

— Maquereau, chien immonde !

Malko s'écarta, horriblement gêné.

— J'espère que cette petite querelle s'arrangera, fit-il. Je dois m'en aller. Je vous attends donc à partir de dix heures, après-demain. Passez par le jardin de l'hôtel.

— J'y serai, Señor, fit César Castella. Essoufflé mais digne.

Charmant couple. César Castella, Burt Marney et Julien Laleau, c'était vraiment la Bandera des cloportes. Il commençait à comprendre pourquoi les précédents putschs n'avaient pas réussi... Depuis la soirée chez Amour Mirebalais, il avait l'impression qu'il n'était pas surveillé. Comme si, volontairement, la métisse lui laissait du champ. Personne ne l'avait suivi sur la route de l'Ibolélé. Sinon, il n'aurait jamais parlé à César Castella.

*
* *

Le cœur de Julien Laleau battait à cent quarante pulsations minute. Un rythme dément et atroce. À chaque pulsation, le métis avait l'impression qu'il allait voler en éclats. Le « docteur-feuille » était penché sur lui, plus que soucieux.

— Julien... Tu es bien malade...

Julien Laleau avait ingurgité une potion qui ne lui avait rien fait. Une saignée n'avait pas non plus amélioré son état. Quant à sa verge congestionnée, elle était entourée d'une feuille de « loup-garou », imbibée d'un liniment mystérieux. Ce qui ne l'empêchait pas de rester turgescente et douloureuse. Au milieu de sa torture, Laleau avait de brusques phantasmes érotiques qui le torturaient encore plus. Le rhum l'avait saoulé et la tête lui tournait. Il prit la main du « docteur-feuille » :

— Je vais mourir...

Le Noir fronça les sourcils.

— Je ne peux rien de plus pour toi maintenant, Julien.

Julien Laleau contempla avec dégoût son sexe emmaillotté, ridicule et douloureux. Il se leva et s'en alla en boitillant. La nuit était tombée et les « tap-tap » défilaient sur la route de Carrefour. Il hésita, ébloui par les phares blancs. Dans son cerveau embrumé par le rhum et la douleur, un nom surnageait : Simone Hinche. C'est à cause d'elle qu'il souffrait le martyr.

*
* *

Simone Hinche laissa l'eau fraîche couler sur son visage. Elle avait été à la plage et sa peau était imprégnée de sel. Les yeux fermés, elle pensait à Malko qu'elle n'avait pas revu depuis deux jours. Elle n'osait pas passer à l'hôtel. La veille, elle avait attendu en vain Place Saint-Pierre.

À tout hasard, elle n'avait pas fermé à clef la porte de la maison pendant qu'elle prenait sa douche. Afin que Malko puisse entrer.

Elle s'écarta un peu du jet pour écouter. Il lui avait semblé entendre un bruit dans la pièce voisine.

— Malko ?

Le rideau de la douche fut écarté d'un coup si violemment que plusieurs anneaux s'arrachèrent de la tringle.

— Julien !

Simone Hinche recula au fond de la douche, terrifiée. Elle connaissait Julien Laleau depuis des années, mais il était méconnaissable. Les yeux striés de rouge, semblaient prêts à jaillir de leurs orbites, il respirait par à-coup, la bouche ouverte et titubait comme un ivrogne.

Il resta quelques secondes immobile et silencieux, observant goulûment la jeune femme. Une expression bestiale remplaça la méchanceté dans ses petits yeux. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux du ventre bombé et ombré de noir.

Lourdement, il entra dans la douche. Submergée par une panique atroce, viscérale, Simone hurla, tenta de le repousser. Mais la masse du vieillard bouchait toute l'ouverture. Maintenant sans souci de l'eau qui coulait sur ses vêtements, il était contre Simone.

Farouchement, elle se débattit, les dents serrées, griffant, tordant la vieille peau. Le contact de son corps humide et nu avait galvanisé Julien Laleau.

Sans lâcher Simone, le vieillard arracha l'emplâtre de feuilles de « loup-garou », et colla son ventre brûlant contre le corps de la jeune femme.

Simone le mordit au bras. Il la frappa sur la tempe. L'eau qui

continuait de couler l'aveuglait, mais le contact de cette chair pleine et ambrée rendait Julien Laleau encore plus fou. Il glissa une de ses jambes entre celles de la jeune femme et la souleva. D'un seul coup, il entra en elle, ahanant, grognant. Le plaisir qu'il en ressentit sur l'instant fut si profond, si absolu qu'il resta immobile, presque agenouillé, retenant la jeune femme contre lui par un bras passé autour de ses hanches.

Simone reprit conscience d'un coup, et poussa un cri inhumain. Ses ongles s'enfoncèrent dans la peau du métis, cherchant l'artère.

Julien Laleau ne lâchait pas prise, au contraire. Mais en dépit de son désir, sa tension ne s'apaisait pas. Il comprit d'un coup qu'il ne faisait qu'aiguiser son enfer.

Il lâcha le corps de Simone pour serrer ses deux mains osseuses autour du cou de la jeune femme.

— Tu m'as vendu à Mirebalais, cria-t-il. Je vais te tuer.

CHAPITRE XII

Malko achevait pour la troisième fois le tour de la place Saint-Pierre. Sous le « Mapou » indiqué par Simone Hinche, il n'y avait qu'une petite pute Noire qui lui adressait des signes désespérés à chacun de ses passages. D'autres filles sortaient de l'ombre en entendant la voiture et envoyaient des baisers. Certaines attendaient, assises sur le bord du trottoir, les jambes ouvertes.

Pétionville dormait. Malko s'arrêta pour guetter la route de la Boule.

Simone Hinche lui avait dit qu'elle serait *tous les soirs* au rendez-vous, entre neuf et dix. Or, il était dix heures cinq, et il attendait déjà depuis plus d'une demi-heure.

Il tourna sur place et monta vers la route de la Boule. C'était un risque certain, car Simone Hinche était sûrement surveillée. Mais tout valait mieux que l'incertitude. De plus, il devait la tenir au courant de sa visite à Gabriel Jacmel. Et de ce qui allait en résulter.

Les lacets étaient déserts. Quelques points lumineux piquetaient la montagne noire.

*
* *

Julien Laleau eut soudain l'impression d'être aspiré hors de la douche. Surpris, il n'eut pas le temps de lâcher Simone et l'entraîna avec lui dans sa chute en arrière.

Ce n'est qu'en tombant sur le dos qu'il réalisa la présence d'un homme. On cria à son oreille :

— Lâchez-la ou je vous tue.

Simone Hinche avait roulé sur le côté. Elle leva les yeux, encore terrifiée. Malko braquait un long et plat pistolet automatique noir sur Julien Laleau. Celui-ci sembla se recroqueviller comme un bernard-l'hermite. Le vieux Noir haletait comme une locomotive en folie. Simone se releva. Elle attrapa une serviette, l'enroula autour de son corps, et sortit de la salle de bains.

Les yeux reptiliens du vieux Noir se tournèrent lentement vers Malko. Il murmura une injure en créole.

— Relevez-vous, ordonna Malko.

Il ne bougea pas. Soudain, Simone Hinche surgit derrière Julien Laleau. Malko vit le bras de la jeune femme se lever, brandissant une bouteille de rhum.

De toutes ses forces, elle l'abattit sur la tempe du vieillard. Le verre se brisa sur l'arête de son nez. Il tomba sur le côté, du sang coulant sur son visage, mélangé au rhum. Malko arrêta le poignet de Simone au moment où elle allait enfoncer le tesson de bouteille dans la gorge du blessé. Pendant quelques secondes, elle lutta silencieusement, farouchement. Puis d'un coup, elle lâcha son arme improvisée et éclata en sanglots.

— Tuez-le, supplia-t-elle.

Jamais il ne l'avait vue aussi désirable. Ses yeux, entre deux sanglots, brillaient d'un éclat dément. Elle respirait lourdement, la bouche entrouverte. La serviette humide moulait étroitement ses formes.

Malko s'agenouilla et souleva la tête du vieillard. Ce dernier perdait son sang en abondance par une coupure du nez et de la joue. Un morceau de peau était rabattu sur la joue, laissant le cartilage à nu.

— Il faut le soigner, dit Malko.

La haine déformait les traits de Simone :

— Le soigner ! explosa-t-elle. Il faut l'achever, oui. Qu'est-ce qui se serait passé si vous n'étiez pas arrivé ? Partez et laissez-moi lui couper la gorge.

— Soignez-le, insista Malko.

Simone haussa les épaules puis sortit de la pièce. Malko redressa Julien Laleau pour qu'il ne s'étouffe pas avec son propre sang. Le vieillard grommela. Même inconscient, son sexe n'était pas assoupi. Malko regarda sans comprendre cet étrange spectacle. Pourquoi Julien Laleau était-il venu violer Simone Hinche ? Ce n'était pas un hasard : Port-au-Prince était plein de filles faciles que l'on pouvait avoir pour quelques gourdes...

Simone réapparut, avec une poignée de feuilles, vert foncé d'un côté, noires de l'autre côté. Elle avait passé une robe de coton blanc et paraissait plus calme. Un gros hématome marbrait sa tempe droite. Sans mot dire, elle s'accroupit près de Julien Laleau et lui appliqua les feuilles en emplâtre sur le visage.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Malko.

La jeune femme eut un sourire ambigu :

— C'est un remède de mon pays.

D'abord, il ne se passa rien. Puis Julien Laleau ouvrit ses yeux de lézard et poussa un hurlement d'écorché vif !

De toutes ses forces, il chercha à arracher les feuilles que Simone maintenait solidement sur son visage. Enfin, il parvint à écarter la main de la jeune femme et les feuilles tombèrent. Dessous, la peau était boursouflée et rougeâtre, couverte d'une éruption subite. Le vieillard saignait moins, mais Malko crut qu'il allait arracher la peau de ses joues avec ses ongles...

Avec des hurlements désespérés, il secouait la tête comme un pachyderme blessé.

À tâtons, il chercha à attraper la poignée de feuilles. Prestement, Simone les envoya hors de sa portée d'un coup de pied.

Le vieux Noir retomba en arrière, avec un gémissement de désespoir. Simone le contemplait avec un sourire qui évoquait deux requins en train de se battre.

— Vous lui avez mis de l'acide ? demanda Malko horrifié...

Simone eut un rire dément.

— Non, c'est un arbre comme le mancenillier... En créole, on appelle ça le « brûlé deux-bords ».

Les mains sur les hanches, elle contemplait avidement les contorsions de douleur de Julien Laleau. Ce dernier rampait vers les feuilles, comme si Malko et Simone n'avaient pas existé. Malko se demanda si la douleur ne lui avait pas dérangé l'esprit.

— Mais il est fou, dit-il, on dirait qu'il veut reprendre ces feuilles !

Le sourire cruel s'accrut :

— Si on applique les feuilles du côté vert, cela ôte la douleur, expliqua-t-elle. On s'en sert comme emplâtre sur les petites blessures. C'est pour cela que j'en ai toujours.

Les doigts de Julien Laleau n'étaient plus qu'à quelques centimètres des feuilles. Simone s'approcha, visa le sexe découvert du vieil homme et envoya son pied de toutes ses forces. Julien Laleau se plia comme une chenille coupée en deux avec un cri d'agonie. Malko tira Simone en arrière : il n'aimait pas le massacre de ce vieillard indigne.

Julien Laleau parvint enfin à saisir les feuilles et à les appliquer sur son visage. Il resta par terre, grognant de douleur, couché en chien de fusil : sa grande carcasse tremblait sans interruption, sa respiration était saccadée.

Malko rentra son pistolet. Pour l'instant, Julien Laleau n'était plus dangereux. Il entraîna Simone dans l'autre pièce.

— Pourquoi vous a-t-il attaquée ?

Elle le lui dit. Malko comprit immédiatement. À travers Simone, c'est lui que visait Amour Mirebalais. Malko s'aperçut que Simone pleurait doucement et lui prit la main. Aussitôt, elle se blottit contre lui.

— Je veux quitter ce pays, murmura-t-elle. Je n'en peux plus. Tant pis pour mon père, pour la Révolution. Je reviendrai quand il n'y aura plus de violence. Je vais aller à New York...

Pour se faire violer par des Porto-Ricains... Cela ne valait pas mieux.

— Ne partez pas encore, demanda Malko. J'ai vu Gabriel Jacmel.

Simone sursauta :

— Comment l'avez-vous joint ?

Malko hésita :

— Je ne veux pas vous mettre en danger. Ni celui qui m’a aidé à le trouver. Amour Mirebalais me guette jour et nuit. Si elle n’a plus essayé de me tuer, c’est seulement parce qu’elle veut Jacmel aussi.

— Vous n’avez pas confiance en moi, dit tristement Simone Hinche.

Elle semblait prête à pleurer. Malko se souvint de ce qui lui était arrivé. Et de ce qu’elle acceptait pour lui rendre service.

— C’est l’Américain, Burt Marney, le « Vampire » dit-il, qui m’a mené à Gabriel Jacmel. Il semble en contact permanent avec lui.

— Quand le voyons-nous ?

Au moment où il allait répondre, Julien Laleau surgit dans l’embrasure de la porte. Hébété, le vieillard avançait à pas lents. Sa main gauche comprimait sa poitrine, sa droite continuait à maintenir la compresse de « brûlé-deux-bords » sur son visage. Du bon côté.

Ses yeux étaient si enflés que Malko se demanda s’il y voyait. Sa chemise était pleine de sang séché. Simone eut une grimace de dégoût :

— Pars, Julien, sinon je te tue.

— J’ai mal, gémit le vieillard. Je vais mourir.

— Tant mieux, fit Simone. Fous le camp.

Julien Laleau reprit sa marche vers la porte. Lorsqu’il disparut, Malko se dit que la bandera des cloportes venait de perdre un de ses plus brillants éléments. Julien Laleau avait trahi une fois de trop. Maintenant, il fallait penser plus vite qu’Amour Mirebalais. Et prier pour que César Castella tienne parole.

— Je vais partir, dit-il. Nous verrons Gabriel Jacmel très vite. Je vous préviendrai.

Elle le regarda avec une expression indéfinissable :

— Pourquoi ne restez-vous pas ?

— C’est trop dangereux, dit-il. J’ignore si Amour Mirebalais ne va pas essayer de me supprimer cette nuit. Si vous êtes avec moi, vous partageriez mon sort... Ce n’est pas l’envie qui me manque de rester.

Simone Hinche se jeta soudain dans ses bras, pressant son corps contre le sien.

— Quand tout sera fini, murmura-t-elle, je voudrais que vous restiez un peu à Haïti.

— J’essaierai, promit Malko.

Elle enfouit sa tête dans son épaule :

— J’ai tellement besoin de bonheur. S’il n’y avait pas mon père, je ne me mêlerais pas à tout cela.

Malko lui caressa les cheveux, ému. Simone continuait de s’appuyer contre lui, dans une invite muette. Elle leva la tête et embrassa longuement Malko. Celui-ci lui rendit son baiser et s’écarta :

— Fermez votre porte à clef.

Les yeux de Simone Hinche flamboyèrent :

— Si ce vieux porc revient, je le découpe à la machette.

*
* *

Malko se détendit brusquement en pénétrant dans le living de l'El Rancho. Dans les lacets de la route de la Boule, il avait gardé son pistolet sur le siège à côté de lui, une balle dans le canon. Il était passé à toute vitesse devant les voitures arrêtées en face de l'hôtel. Maintenant, il se sentait plus en sécurité : les Tontons Macoutes d'Amour Mirebalais n'aimaient pas le scandale. Après avoir pris sa clef, il descendit le perron menant à la piscine. Soudain, il sentit une présence derrière lui et se retourna.

— Vous n'allez pas vous coucher tout de suite... fit la voix moqueuse d'Amour Mirebalais.

Malko s'immobilisa. Le bar et le pourtour de la piscine éclairée étaient déserts. Un peu de musique filtrait à travers la porte du « Flamboyant », la boîte de l'hôtel. Il lui sembla que son dos s'était subitement couvert de glace. Désespérément, il essayait de se convaincre que si Amour Mirebalais avait voulu le tuer, elle aurait déjà tiré.

— Restez calme, Bienaimé est devant vous avec sa mitraillette, dit la métisse de sa belle voix musicale.

Effectivement, Malko aperçut une ombre contre le mur de sa chambre. Lentement, il fit demi-tour et s'approcha d'Amour Mirebalais. La jeune femme assise dans un fauteuil de toile, avait les jambes croisées et jouait avec un trousseau de clefs. Celles de la Lamborghini.

— Asseyez-vous, ordonna-t-elle.

Malko se demanda s'il allait mourir. C'est une éventualité qu'il avait souvent envisagé. Il se dit soudain qu'il était stupide de courir un risque aussi définitif pour une poignée de dollars... Même une très grosse poignée. Et pensa avec amertume à son château inachevé. À ce rêve insensé qu'il poursuivait depuis des années, au risque de sa vie. La quête de son Graal n'était pour lui qu'une lutte sans fin contre les factures d'entrepreneurs...

Il obéit :

— Que voulez-vous ? J'espère que les fleurs vous sont parvenues.

Le rire cristallin d'Amour Mirebalais semblait sincère.

— J'ai vu que vous étiez un homme bien élevé, dit-elle de sa voix chantante.

Malko observa la jeune métisse. Elle était très maquillée, avec de superbes boucles d'oreille et une robe à paillettes argentées très décolletée. Mais, sur la table, entre eux deux, un colt 45 automatique,

insolite et mortel, tournait son canon vers Malko.

Et Bienaimé veillait dans l'ombre.

— Que voulez-vous ? répéta Malko.

Amour Mirebalais eut une moue sincèrement désolée.

— Vous aider.

— En quoi ?

La métisse soupira :

— À choisir vos alliés. Cet après-midi, j'ai donné une leçon à Julien Laleau. Lui qui aime tant le « boit-cochon », il n'y touchera pas de sitôt. Et il ne vous aidera plus.

— Pourquoi lui avoir dit que Simone Hinche l'avait dénoncé ? Il a essayé de la violer.

Le rire léger d'Amour Mirebalais signifiait que Simone Hinche était faite pour être violée.

— Je n'aime pas Simone Hinche, dit simplement la métisse. Et je ne veux pas qu'elle se mêle de nos histoires. C'est une leçon pour elle aussi.

— Puisque vous savez tant de choses, objecta Malko, pourquoi ne me faites-vous pas expulser ?

Amour Mirebalais alluma une cigarette et dit avec le plus grand sérieux :

— Nous sommes une démocratie et nous n'aimons pas expulser les gens. Nous attendons qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Mon ami Joseph Bienaimé pense que je devrais vous tuer... Parce que vous êtes très méchant avec nous.

Elle tira sur sa cigarette et souffla lentement la fumée.

— Mais j'ai décidé de ne pas vous tuer. Parce que vous avez quelque chose que je désire. Je vais donc échanger votre vie contre ce quelque chose...

Sale truc. Malko décida de faire l'idiot.

— Je ne comprends pas.

Brutalement, Amour Mirebalais se pencha en avant et éteignit sa cigarette sur le dessus de la main. Il poussa un cri de surprise et de douleur et recula sa main brusquement. Le visage de la métisse était impénétrable. Les lèvres entrouvertes, elle fixait Malko.

— Cela, c'est pour l'autre soir. Maintenant, je veux Gabriel Jacmel. Vivant ou mort.

Malko frottait sa main endolorie. Ainsi, Amour Mirebalais avait changé d'avis. Il se demanda si elle était au courant aussi pour César Castella... Dans ce cas, il n'avait plus qu'à entamer la rédaction de ses dernières volontés.

— Si vous n'êtes pas parvenu à le prendre, remarqua-t-il, cela me semble encore plus difficile pour moi.

Il crut qu'Amour Mirebalais allait prendre le colt et le tuer.

— Ne vous moquez pas de moi, siffla-t-elle. Je sais tout sur votre méprisable petit complot pour mettre Gabriel Jacmel au pouvoir. Vous devriez être mort depuis longtemps. Je vous donne une dernière chance : amenez-moi Gabriel Jacmel ou dites-moi où il se trouve... Si dans trois jours, je n'ai pas entendu parler de vous, je donne l'ordre à Bienaimé de vous tuer.

Elle se leva et toisa Malko méchamment.

— Ne cherchez pas à quitter le pays, vous seriez abattu à vue. Et si vous avez envie de vous réfugier dans une ambassade, préparez-vous à y rester quelques années...

Brusquement, elle tourna le dos à Malko et s'éloigna vers le lobby. Malko resta seul au bord de la piscine.

Morose.

Entre Gabriel Jacmel et Amour Mirebalais, ses chances de rester vivant s'amenuisaient. La solution de l'ambassade n'était pas très attirante.

Bienaimé s'était évanoui dans l'ombre. Le Rancho était calme. Un groupe de touristes apparut sur le perron, riant et discutant à voix haute.

CHAPITRE XIII

— Julien Laleau est mort.

Malko ne broncha pas. Il n'avait pas parlé de l'incident avec Simone Hinche à Frank Gilpatrick.

— Ils l'ont salement amoché, continua l'Américain. On l'a trouvé à Pétionville, dans la rue.

Le pied gauche de Frank Gilpatrick battait nerveusement contre le fauteuil de rotin. Il fixa d'un regard absent le groupe de touristes américains savourant leurs rhum-punch à la terrasse de l'hôtel Oloffson. Le vieil établissement était la fierté de Port-au-Prince. Ancienne maison particulière bâtie en bois, entourée d'une large véranda, l'Oloffson avait le charme désuet des vieilles demeures coloniales. Caché en haut d'un grand jardin, c'était aussi le rendez-vous favori des journalistes et des informateurs de tous poils.

Tout autour de l'hôtel, des cochons noirs couraient en liberté dans les rues en pente.

Sous la véranda, l'orchestre jouait des meringues sans entrain. Le bar d'acajou était encore presque vide. Le rez-de-chaussée était divisé en plusieurs petits salons avec des sièges d'osier. C'est dans l'un d'eux que Malko avait retrouvé Gilpatrick. Les deux hommes s'étaient installés dans une balancelle, le siège le plus confortable.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? demanda Malko.

L'Américain hésita.

— Pour vous dire de laisser tomber, fit-il sombrement. Je n'ai pas envie qu'on vous retrouve comme Julien Laleau. Il est encore temps. Vous n'arriverez jamais à vous entendre avec Jacmel. Et de toutes façons, Amour Mirebalais vous liquidera avant...

— John Riley n'est pas aussi pessimiste que vous, dit Malko...

Frank Gilpatrick marmonna quelque chose entre ses dents où les principes religieux du pasteur étaient fortement mis en doute.

Malko ouvrait la bouche quand la silhouette filiforme de Toussaint Boucan se matérialisa près d'eux. Toujours aussi grimaçant, maniéré, ondulant. Son corps maigre semblait totalement désarticulé. Il pointa sa canne sur Frank.

— Comment vas-tu, mon cher ami ?

Frank répondit mollement. Les yeux de Boucan étaient sans cesse en mouvement. Il fit comme si Malko n'existait pas et disparut après un dernier moulinet de sa canne.

— Ordure, murmura l'Américain. C'est la mère Mirebalais qui

l'envoi. Juste pour vous rappeler son existence. Un jour, elle va déposer votre tête sur le bureau du Président.

Malko ne répondit pas. Frank n'était pas au courant du dernier ultimatum d'Amour Mirebalais. Pas plus que de l'opération Castella. Malko s'était donné jusqu'au lendemain. De grosses gouttes commencèrent à tomber et, en quelques secondes, un épais rideau de pluie isola l'hôtel du reste du monde. L'orchestre cessa de jouer.

Malko réalisa subitement que, depuis son arrivée, il avait tout le temps été sur la défensive. Il commençait à comprendre la prudence de Frank. Ce dernier acheva son rhum-punch.

La pluie redoublait. Dans cinq minutes tous les téléphones de Port-au-Prince seraient en panne, les voitures arrêtées et les piétons abrités. Frank se pencha vers Malko :

— Laissez tomber. Vous ne lui échapperez pas deux fois. Et Jacmel ne vaut pas mieux. Vous vous battez pour rien. Même si Amour Mirebalais vous laisse tranquille, soyez sûr qu'elle vous prépare un coup tordu.

Malko secoua la tête.

— Pas encore. Je me suis donné un délai.

Dans quelques heures il avait rendez-vous avec César Castella. Pour l'enlèvement d'Amour Mirebalais. Ensuite, l'opération « Von-Von » se déclencherait très vite.

Frank haussa les épaules.

— Quand vous serez comme Julien Laleau, il ne faudra pas venir vous plaindre.

Il se leva pour aller payer au bar. La pluie tombait toujours et Toussaint Boucan avait disparu. Malko se mit à penser à Simone Hinche. En se demandant s'il n'était pas un peu amoureux d'elle.

*
* *

César Castella jeta la carte sur la table avec une moue dégoûtée.

— Donnez-moi une bouteille de Moët et Chandon...

Guapa le contempla avec admiration. Du champagne de France ! Du coup elle en oublia tous les bleus de son corps douloureux et l'oeil tuméfié dissimulé par des lunettes noires.

Son arrivée au « Rond-Point », le restaurant en vogue de Port-au-Prince, juste en face du Casino, en robe argent, largement fendue devant et derrière, avait fait sensation. Le visage de poisson du Dominicain était béat de contentement : enfin, il recommençait à vivre selon son rang. Grâce aux dollars de Malko. À l'Ibolélé, il avait déjà avalé trois ou quatre J and B et flottait dans une agréable béatitude.

Le serveur revint à la table et annonça :

— Il n'y a plus de champagne.

— Plus de champagne !

Le Dominicain roula des yeux furibonds, puis étendit un bras vengeur vers ses voisins.

— Et fa ?

Sur la table voisine, une bouteille de Moët émergeait d'un seau. Deux couples noirs la buvaient paisiblement. Ils tournèrent la tête devant les vociférations de César Castella. Le garçon était devenu gris-fer. Les deux hommes étaient des Tontons Macoutes.

— C'était la dernière bouteille, balbutia-t-il.

— Va la chercher, ordonna Castella.

Le garçon ne bougea pas. Tranquillement, Castella sortit de sa ceinture un colt automatique 38 et le braqua sur le garçon.

— Dépêche-toi.

Le garçon resta tétanisé, gris de terreur. Un des consommateurs écarta sa veste et la crosse d'un pistolet apparut. César Castella aperçut l'arme. Il n'avait pas la moindre envie de se battre, mais il ne voulait pas perdre la face devant sa douce épouse. Il prit son pistolet et le brandit en direction des buveurs de champagne, sinistre et emphatique.

— C'est la dernière bouteille que vous buvez, jura-t-il.

Guapa en roucoula d'émotion. Une brusque chaleur lui embrasa le ventre. Sous la table son pied déchaussé alla chatouiller l'entrejambe de César. Le côté matamore du Dominicain l'excitait considérablement.

Le calme revint au Rond-point. Les Tontons Macoutes ne prirent pas le lyrisme tropical de Domingo au pied de la lettre et continuèrent paisiblement à vider leur champagne. Le Dominicain était connu pour ses excès verbaux. Et aussi pour être sous la protection du Palais... En réserve.

Ce n'est qu'après la soupe jaune au potiron que Guapa pensa à quelque chose de désagréable.

— C'est ce soir ? demanda-t-elle, la bouche pleine...

César Castella lui envoya un violent coup de pied sous la table, et elle continua, très bas :

— Comment vas-tu faire ?

Superbe, César dépiauta une patte de langouste.

— N'aie pas peur, dit-il.

Le Dominicain fouilla dans sa poche et lui tendit une poignée de billets de vingt dollars.

— Va au Casino et joue le sept.

C'était son chiffre porte-bonheur. Guapa glissa les billets dans son décolleté, à même la peau. Son mari regarda sa montre. Dans un quart d'heure, il partait à l'assaut. Le spectacle des seins laitueux de Guapa l'émoustilla. Il la caressa sous la table. Elle frémit et colla sa bouche

contre l'oreille de César.

Pas une seconde, César n'avait pensé à enlever Amour Mirebalais. Trop compliqué. Et puis ce « gringo » était vraiment trop candide. À moins qu'il n'ait été particulièrement hypocrite. Aux yeux de César, il n'y avait qu'une façon de mettre quelqu'un hors-circuit...

*
* *

César Castella écarta une énorme putain dominicaine pour pénétrer au « Casablanca ». L'entrée pullulait de filles plus ou moins jolies, cherchant fortune.

Le « Casablanca » était le rendez-vous de toutes les prostituées dominicaines. Un mince pécule réuni, elles repassaient la frontière et se mariaient en République Dominicaine.

Castella regarda autour de lui. Le rhum qu'il avait bu le faisait transpirer. Et insidieusement, l'alcool l'avait rempli d'une confiance illimitée en lui.

Garée sur les rails du petit train de l'Hasco [19], au bord de la route, il avait repéré la Lincoln de l'homme qu'il était venu tuer : Joseph Bienaimé. Un gamin veillait fièrement sur la voiture du chef de la police... Le « Casablanca » n'était qu'une cabane en bois rongée par les termites, un peu en retrait de la route de Carrefour, éclairé au néon vert et rouge. Une vraie horreur. Pas d'orchestre, mais un juke-box qui jouait sans arrêt. Depuis qu'un Tonton Macoute éméché avait vidé un chargeur sur le patron qui s'obstinait à réclamer des pièces pour le faire fonctionner, l'usage en était libre.

César Castella contourna une pile de caisses de Heineken et s'arrêta sur le seuil de la grande salle. Un vacarme de fin du monde y régnait. À gauche de l'entrée le bar était bondé, toutes les tables étaient occupées.

Par des Tontons Macoutes.

Le Dominicain se sentit flageoler. Rien qu'à vue de nez, il y en avait sept, le pistolet à crosse de bois apparent dans la ceinture. Sans compter ceux qu'il ne voyait pas. Mais pas de Joseph Bienaimé. Une fille le bouscula et le reconnut. Il l'attrapa par le bras : c'était une des petites putains, habituées de l'établissement...

— Tu connais Joseph Bienaimé ? demanda-t-il à voix basse.

— Clara que si [20]. Il est là derrière le pilier, il danse. Tu veux le voir.

— Non, non. Merci.

César essuya sa paume trempée de sueur à son pantalon. Maintenant, il distinguait le chef de la police collé contre une grande Dominicaine hilare en pantalon noir. Le « Casablanca » était un des coins favoris des Macoutes... Bienaimé daignait venir s'y amuser.

Le Dominicain recula. Il était impossible de tirer dans la grande salle et de s'en sortir vivant.

La fille à qui il avait parlé était toujours là, appuyée à la porte. Il se pencha sur elle et lui glissa un billet de dix gourdes : le prix d'une passe dans la minable baraque en bois qui jouxtait le dancing.

— Va voir Joseph et dis lui que je veux lui parler dehors.

La fille empocha l'argent et se dirigea vers la piste. César Castella fit semblant de sortir, puis, dès qu'elle eut disparu, fonça à droite vers les toilettes. Dans la glace cassée du lavabo, il surveillait la porte du dancing. Ainsi, il pourrait tirer dans le dos de Joseph Bienaimé.

Une minute passa, interminable. La glace renvoyait à Castella l'image d'un visage blême, aux yeux injectés de sang, avec un cercle blanc de peur autour de la bouche... Maintenant, il ne pouvait plus reculer.

La silhouette trapue de Joseph Bienaimé surgit dans son champ de vision au moment où il ne s'y attendait plus. Instinctivement, il se rejeta en arrière. Le chef de la police lui inspirait une peur viscérale, instinctive. C'était le meilleur tireur du pays. On disait que pour s'entraîner, il relâchait des prisonniers de Fort-Dimanche et les tirait au vol dans le terrain découvert entre la prison et la mer. Il n'avait jamais eu à amnistier personne...

Et pourtant, il était obligé de le tuer avant de passer à la suite de son plan.

En arrachant le colt 38 de sous sa chemise, César Castella fit sauter un de ses boutons. Puis, il plongea à travers la porte ouverte. Pour se heurter à une fille qui sortait des toilettes des femmes.

— César !

Elle s'appelait Rafaella et lui accordait ses faveurs, durant ses disputes avec Guapa.

Joseph Bienaimé se retourna d'un bloc. Pour rester chef de Police de Port-au-Prince, il fallait de bons réflexes. En une fraction de seconde, il photographia le bras tendu de Castella à un mètre de lui. Ce dernier avait dix fois le temps de lui faire sauter la tête. Mais le Dominicain resta paralysé. C'était plus fort que lui. Il avait du mal à tuer de face.

Joseph Bienaimé s'empara d'une grosse Dominicaine et la projeta devant lui au moment où César Castella tirait enfin. La balle du colt s'enfonça dans l'imposante poitrine et ressortit en faisant un trou gros comme une soucoupe. Mais elle frappa Bienaimé, le faisant tomber sous l'impact. Il avait déjà dégainé, mais sa balle se perdit au plafond. Comme un fou, César Castella appuyait sur la détente du colt. Deux balles se perdirent, deux autres frappèrent la Noire qui hurlait.

Assourdi, Castella plongea vers la sortie. Au passage, il distingua Joseph Bienaimé, couché sur le côté, une large tache de sang sur son

uniforme. Le bras tendu, il tira encore.

Il trébucha sur le perron et tomba. Quelqu'un jeta une chaise à travers la fenêtre du dancing et il se baissa instinctivement. Heureusement. Un énorme Tonton Macoute, colt au poing, atterrit derrière la chaise.

César Castilla se releva comme un serpent et saisit au vol une fille qui fuyait. Au moment où le Macoute se relevait il la projeta contre l'autre. Elle vint littéralement s'embrocher sur les balles du colt, pirouetta dans une gerbe de sang et tomba dans la boue. César tira à son tour, et le sommet du crâne du Tonton Macoute parut se détacher.

Un gosse s'accrocha à ses jambes et il lui creva l'oeil d'un coup de crosse. Au jugé, il tira ses trois derniers coups vers la porte où gisait Joseph Bienaimé, puis plongea vers la route, évitant un « tap-tap » de justesse. Sa voiture était garée cent mètres plus loin. Tout en courant, il remit un chargeur neuf dans son colt et réarma. Les Macoutes tiraient au jugé sur tout ce qui bougeait. Un couple qui eut la mauvaise idée d'arriver à ce moment-là, n'eut même pas le temps de sortir de sa voiture et fut haché par les balles.

César Castilla se glissa derrière son volant. Ses mains tremblaient tellement qu'il s'y reprit à trois fois pour mettre en route. Il s'aperçut qu'il saignait de la tête. Une balle avait dû le frôler. Tout seul, il jura en espagnol. Enfin, le plus dur était fait.

*
* *

Olga Mirebalais lisait le « Nouveau Monde » quand elle entendit une voiture stopper devant sa maison. Elle ne bougea pas. Tout était ouvert, mais que craignait-elle ? Elle était la mère d'une des femmes les plus puissantes de Port-au-Prince et pas un malfaiteur ne se risquerait dans sa villa.

Il était tard, et elle n'attendait personne. Or, la villa se trouvait au fond d'un chemin défoncé et en cul-de-sac, à gauche et de la route de Pétionville. On ne pouvait y venir par hasard.

La vieille dame se leva et traversa le living-room pour rejoindre l'entrée. C'était une grande femme aux cheveux blancs, très claire de peau, comme sa fille.

On frappa deux coups à la porte. Olga hésita. Mais le temps que son domestique se réveille, le visiteur aurait le temps de s'en aller. Elle alla ouvrir, après avoir allumé la lumière extérieure.

César Castilla avait essuyé le sang qui coulait de son cuir chevelu, s'était recoiffé et avait chassé la panique de ses yeux. En le voyant, Olga Mirebalais fronça les sourcils : elle le connaissait et ne l'aimait pas.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle sèchement. Ma fille n'est pas

là.

César Castella ne répondit pas. Il avait retrouvé tout son sang-froid. Calmement, il sortit le colt de sous sa veste et le braqua sur la vieille dame.

— Tiens, vieille salope.

Olga Mirebalais n'eut pas le temps d'avoir peur. La balle du colt fit voler en éclat la crosse de son aorte et elle mourut instantanément, étouffée par le sang. Les deux mains croisées sur sa poitrine en un geste de défense futile, elle recula jusqu'à la porte sous le choc des balles.

Le Dominicain s'en donnait à coeur joie, se vengeant de la peur qu'il avait éprouvée au « Casablanca ». Cela lui rappelait les jours bénis du « Benefactor » quand on liquidait en plein jour et en toute impunité les familles des opposants.

La vieille femme gisait en petit tas près de sa porte, les yeux ouverts, des taches de sang partout. César Castella entendit crier dans la maison. C'était une bonne chose qu'elle soit tombée à l'extérieur. Personne n'oserait la bouger avant l'arrivée d'Amour Mirebalais. Dehors, la jeune femme ferait une bien meilleure cible. Castella partit en courant. La maison avait le téléphone. Amour allait être prévenue et accourrait. C'était la seule raison qui la ferait venir sans s'entourer de trop de précautions...

C'était simple, mais il fallait y penser.

Il courut jusqu'à sa voiture, et partit en marche arrière, pour remonter jusqu'à la route de Pétionville. Ensuite, un peu plus haut, il tournerait dans la route menant au club Américain. Il cacherait la voiture là et descendrait à pied pour surplomber la villa des Mirebalais. Avec sa carabine américaine à lunette, il ne pouvait pas manquer la jeune femme.

Elle morte, il aurait dix fois le temps de filer. Ensuite, c'était aux Américains et à Gabriel Jacmel de jouer. Il se demanda si ce dernier, en dépit de la haine des Dominicains pour les Haïtiens, l'accepterait comme chef de la police. Après tout, César Castella était un bon technicien. Supérieur en tout cas, à tous ces nègres.

— Cojones, murmura-t-il pour lui, en cahotant en marche arrière. Pas même capables de faire des routes.

*
* *

La voiture de tête allait si vite qu'elle faisait des bonds de un mètre sur la route défoncée. Deux jeeps suivaient à dix mètres dans un nuage de poussière.

Castella fit rapidement un signe de croix. Il se plaisait à croire que Dieu était de son côté. L'évêque de Ciudad-Trujillo le lui avait

d'ailleurs toujours laissé entendre. Le Dominicain, à plat-ventre sous un arbre à pain, leva le canon de sa carabine. Dans la pénombre, il était totalement invisible. Il sursauta, entendant un bruit sourd et régulier.

Ce n'était que son cœur.

La Ford stoppa dans un hurlement de frein. Amour Mirebalais sauta presque en marche et courut sur le perron s'agenouiller près du corps de sa mère. Castella entendit son cri d'horreur.

Il pencha la tête et chercha la mire. Amour Mirebalais lui offrait son dos.

Soudain une silhouette entra dans la tache de lumière et s'interposa entre lui et sa victime. Une seconde, Castella crut qu'il rêvait.

C'était Joseph Bienaimé. Le bras gauche en écharpe, nu-tête, un gros pansement lui couvrant le haut du front et la joue. Au bout de son bras droit pendait une arme qui glaça le sang dans les veines de César Castella. Un Armalite à répétition dont Bienaimé avait fait dorer le canon et la culasse. De loin, on aurait dit qu'elle était en or massif. Une arme terrifiante dans les mains d'un aussi bon tireur que Joseph Bienaimé.

Comme s'il avait senti sa présence, le chef de la police se tourna lentement, regardant l'endroit où César Castella était caché. De son seul bras valide, il bloqua le fusil d'assaut contre sa hanche. Un chargeur était engagé et il était prêt à tirer.

César Castella faillit sangloter de rage et de frustration. C'est pour éviter cela qu'il avait pris le risque terrible d'aller abattre Joseph Bienaimé dans son fief. Il savait que c'était la première personne qu'Amour Mirebalais préviendrait... Maintenant, il fallait tuer les deux d'un coup !

Le Dominicain essaya de viser et dut s'arrêter, tellement il tremblait.

Amour avait allongé le corps de sa mère avec d'innombrables précautions et pleurait, à genoux près d'elle. Deux Macoutes attendaient à distance respectueuse. Une nouvelle fois, Castella essaya de viser. Fugitivement, il se vit tirer, rater... Il sentait déjà les balles du fusil de Joseph Bienaimé déchirer sa chair. Mais ils ne le tueraient pas comme cela. Il se souvenait qu'une fois, le chef de la police avait accroché un communiste blessé au pare-choc arrière de sa voiture et l'avait traîné pendant un kilomètre. L'homme avait eu le visage et la moitié de la peau arrachés. Ensuite, Bienaimé avait versé de l'essence sur ses plaies et y avait mis le feu...

Castella prit une profonde inspiration. Le visage aux traits épais de Joseph Bienaimé lui faisait face. Il visa la poitrine et appuya sur la détente.

Il y eut un « clic » imperceptible qui lui sembla résonner comme un

coup de tonnerre. Il avait oublié d'ôter la sécurité... C'en était trop. D'ailleurs, Joseph Bienaimé avait bougé et se trouvait maintenant dans l'ombre.

César Castella recula à quatre pattes, sans lâcher son fusil, marmonnant pour lui-même des malédictions. Quand il fut assez loin, il se releva et se mit à courir. Il était tellement paniqué qu'il se demanda comme il avait pu retrouver sa voiture.

Il sauta dedans et démarra. Maintenant, il lui restait une seule chance : se réfugier à l'ambassade américaine et attendre que le régime saute. Seulement à cette heure-là, l'ambassade était fermée et il faudrait attendre le lendemain matin... En descendant à tombeau ouvert la route de Pétionville, il accrocha une jeune paysanne. Dans le rétroviseur, il vit le corps valser dans le fossé, entendit les cris. Il ne s'arrêta même pas.

Au point où il en était.

Il hésita avant d'aller chercher Guapa. Au dernier moment, il se dit qu'elle pourrait lui servir. Aucun homme n'était complètement insensible à ses charmes.

*
* *

Guapa poussa un cri de joie. Après dix-sept essais infructueux, la machine à sous venait enfin de lui rendre une poignée de demi-dollars. Le gros mulâtre qui la suivait à la trace depuis qu'elle était entrée dans la salle du casino applaudit obséquieusement.

— Très bien, Madame.

Elle l'excitait prodigieusement. Par moments, il profitait de la bousculade pour se serrer un peu contre elle. Le contact de sa chair élastique le mettait dans un tel état qu'il avait dû aller au bar avaler un rhum-punch, pour refréner ses ardeurs. Guapa lui avait jeté un regard plein d'un mépris sidéral.

La jeune femme n'eut même pas le temps de ramasser ses pièces. César Castella avait pénétré dans la salle du Casino comme une bombe, passant presque à travers la porte coulissante. En un clin d'oeil, il avait repéré Guapa. Il la tira en arrière si vigoureusement que la machine faillit venir avec.

— Hé, tu es fou, protesta-t-elle. Je gagne.

Violemment, elle se dégagea. Castella lui envoya une claque à assommer un zébu adulte. Elle en lâcha les quelques pièces qu'elle tenait encore.

— Viens, espèce de conne.

Même dans les circonstances les plus difficiles, César Castella restait gentleman jusqu'au bout des ongles. Subjuguée, Guapa réalisa enfin l'état dans lequel se trouvait son mari. Sans mot dire, elle se

laissa entraîner.

Ne voulant pas laisser passer une occasion pareille, le mulâtre s'interposa gravement.

— Monsieur, vous n'avez pas le droit de traiter ainsi une femme, je la prends sous ma protection... »

Cet honorable commerçant ne sut jamais à quel point il avait été près de mourir. Castilla balança une seconde puis choisit le mépris. Il avait d'autres chats à fouetter.

Il se baissa péniblement et commença à ramasser les pièces éparses. Un croupier hésita à les lui disputer, puis se dit qu'il fallait encourager les joueurs et que, de toutes façons, il allait les remettre dans les machines.

César et Guapa couraient sur le trottoir défoncé de l'avenue Harry Truman. La jeune femme reprit enfin son souffle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Pour une fois, César Castilla n'avait pas envie de plastronner. Il se laissa tomber dans sa voiture et fit :

— Nous sommes foutus.

CHAPITRE XIV

Une branche d'arbre plantée sur un tas de boue interdisait la circulation rue du Quai. Un camion avait cassé son essieu et renversé son chargement de billes d'acajou, bloquant la rue.

Malko se gara et descendit de la Mazda. Abrité sous les arcades, il regarda autour de lui. Pas de César Castella. Le Dominicain aurait déjà dû être là depuis une demi-heure. À moins que les Macoutes ne l'aient déjà pris... Il avait fait irruption dans sa chambre, à une heure du matin, hagard, bégayant de peur. Son récit avait glacé Malko. Devant sa colère froide, le Dominicain s'était presque jeté à genoux, expliquant qu'il avait voulu faire une bonne surprise à Malko...

Voilà sur quoi débouchait l'enlèvement prévu ! Malko imaginait dans quel état devait se trouver Amour Mirebalais... Pour se débarrasser de César Castella, il avait promis de l'attendre au coin de la rue du Quai et de la rue Pavée, à dix heures et demie. Afin de l'escorter jusqu'à l'ambassade américaine.

Malko bâilla. Immédiatement après la visite du Dominicain, il avait quitté sa chambre avec son pistolet extra-plat après s'être rasé avec son inséparable Remington, et roulé une demi-heure dans les rues désertes de Pétionville. Enfin, il avait trouvé un sentier caillouteux et sombre, y avait garé la Mazda et s'était endormi. Cela manquait de confort, mais était nettement préférable à un réveil à la grenade par les Tontons Macoutes d'Amour Mirebalais...

Dès l'aube, il s'était réveillé, furieusement tenté de monter chez Simone Hinche.

Plus sagement, il avait roulé au hasard, évitant le centre. Il avait l'impression que chaque Noir qui passait était un Tonton Macoute. Et toujours pas de Castella ! Finalement, il n'y tint plus. Traversant la rue, il entra au café « Tropical ». Il commanda un « fruit-punch » et demanda à téléphoner. C'était idiot de courir des risques si Castella était déjà réfugié à l'Ambassade.

Il décrocha le combiné et composa le numéro de l'ambassade des États-Unis. Dieu merci, la salle était vide et le patron occupé à préparer des paris pour un combat de coqs.

Quelqu'un décrocha.

— Je voudrais parler à Frank Gilpatrick, demanda Malko.

Frank Gilpatrick se cramponna au récepteur, livide :

— Je vous dis qu'il a tué la mère d'Amour Mirebalais ! Avec une cruauté inouïe. C'est un fou, un sauvage, une brute !

Malko entendait mais ne voulait pas comprendre. C'était pire que tout ce qu'il avait imaginé. La voix de l'Américain frôlait l'hystérie. Il réalisa que de la sueur coulait aussi sur son visage. Et que Frank venait de répéter trois fois la même question...

— Pourquoi l'attendez-vous ?

— Il veut se réfugier à l'ambassade américaine...

Le hurlement du conseiller de la C.I.A. fit trembler l'écouteur de Malko. L'Américain en bégayait de fureur !

— Jamais, hurla-t-il. Jamais. Vous êtes complètement fou ou quoi ? Ce type n'a même pas un passeport américain ! Et après ce qu'il a fait, il n'y a pas un diplomate qui le laissera approcher à un mille... Laissez cette ordure se débrouiller avec les Macoutes.

Brutalement, l'Américain raccrocha. Malko réfléchit une seconde. Il lui semblait que la rue entière avait entendu les vociférations de Frank Gilpatrick.

Il n'éprouvait aucune sympathie pour César Castella. Mais c'était sur ses ordres à lui que le Dominicain s'était lancé dans la bagarre. Même s'il avait outrepassé ses instructions d'une façon monstrueuse...

Il laissa cinq gourdes sur le comptoir et sortit. Amer et résigné. Il décida d'attendre quand même un peu. Ne serait-ce que pour lui dire qu'il était désormais seul. Autrement dit, condamné à mort.

*
* *

César Castella s'arrêta au coin de la rue Pavée et de la rue Hamilton Killeck. Ses oreilles bourdonnaient. Il lui semblait qu'il était parti depuis des siècles de Bois-Bernard où il avait passé la nuit avec Guapa dans une maison abandonnée. Il avait eu l'audace de couper à travers le Champ-de-Mars devant le Palais, traversant en pleine vue des casernes François Duvalier, fief de Joseph Bienaimé. Ensuite, il s'était faufilé le long de la rue Pavée, de boutique en boutique.

Guapa le suivait sur le trottoir d'en face, ses cheveux flamboyants dissimulés par un foulard, les yeux cachés derrière des lunettes noires. Silencieuse et terrifiée.

D'un côté à l'autre de la rue, ils échangèrent un regard d'angoisse. Apparemment, la vie à Port-au-Prince était normale. Pourtant, Castella était certain que tous les Macoutes étaient à ses trousses. Amour Mirebalais l'écorcherait vif si elle le prenait.

Avec Guapa, ils avaient échafaudé une solution de rechange : s'ils ne parvenaient pas à l'ambassade, il y avait un paquebot anglais à quai. S'ils se glissaient dessus, le commandant ne les remettrait peut-

être pas aux Macoutes.

Le Dominicain regarda le ciel bleu et se dit qu'il n'avait pas envie de mourir. Quand son regard s'abaissa, il balaya la terrasse surplombant la Compagnie Électrique. Il eut l'impression que le sol se déroba sous ses pas.

Un civil, une carabine à la main, se trouvait sur la terrasse. Il regardait Domingo. Lorsqu'il s'aperçut qu'il était observé, il se rejeta vivement en arrière. César Castella resta cloué sur place. Ainsi, ils jouaient avec lui comme le chat avec la souris ! Ils allaient attendre qu'il soit en vue de l'ambassade pour l'attraper. Afin de donner une leçon aux Américains...

C'en était trop pour ses nerfs.

Brusquement, sans prévenir Guapa, il déboula vers la rue du Port. Il restait deux blocs seulement avant l'ambassade.

Le coup de sifflet le frappa comme une balle dans le dos. Il courait à perdre haleine sous les arcades. En se retournant, il aperçut une jeep avec quatre civils, qui descendait la rue en contre-sens. À l'autre bout de la rue, devant la Banque Populaire Colombo-Haïtienne, trois policiers en uniformes, mitraillettes au poing surgirent soudain.

C'était l'hallali.

Restée sur place, Guapa hésita. Elle n'avait pas vu la jeep. En faisant demi-tour, elle se serait peut-être sauvée. Provisoirement. Mais, prise de panique, elle se mit à courir aussi, cherchant à rattraper son mari. Elle ne voulait pas rester seule.

Les passants s'arrêtèrent. Les voitures se garèrent précipitamment. Personne n'avait envie de se mettre en travers de la route des Tontons Macoutes d'Amour Mirebalais.

*
* *

Malko sortait du café au moment où le premier des quatre Tontons Macoutes – un Haïtien avec des dents en or, une saharienne et une casquette – sautait soudainement de la jeep. Il s'avança vers César Castella, balançant un long gourdin de bois.

Castella l'aperçut. Quittant brutalement les arcades, il coupa à travers la chaussée inondée de soleil. Les passants avaient disparu d'un coup. Il ne restait plus que l'homme traqué et les tueurs.

Les trois Tontons Macoutes descendirent à leur tour, abandonnant la jeep au milieu de la chaussée. Il y en avait un gros, bedonnant, avec un chandail bleu, et deux moyens en tenue kaki. Ils avaient les mêmes gourdins, et des pistolets à la ceinture. À cause des lunettes noires on ne devinait rien de leur expression. Ils se déployèrent, barrant la rue.

César Castella stoppa et tira son colt. Il n'eut pas le temps de tirer : le gros Macoute jeta son gourdin en avant. Il atterrit sur le poignet du

Dominicain qui lâcha son arme avec un cri de douleur. Au moment où il se baissait pour la ramasser, le Macoute aux dents en or, le frappa à l'épaule. De loin, cela semblait presque bénin.

Castella tomba à genoux. Aussitôt, un troisième Macoute arriva de côté et le frappa en plein visage, en remontant. Le Dominicain poussa un hurlement inhumain et tomba sur le dos, le visage inondé de sang. Il voulut se relever. Le Macoute qui n'avait pas encore frappé, s'avança sans se presser et le gourdin fila entre les jambes de César Castella, lui écrasant les parties sexuelles.

Le blessé se souleva sous le coup de la douleur inhumaine, puis retomba.

Sous lui, il y avait déjà une large tache de sang. Maintenant, les quatre Tontons Macoutes l'encadraient. Sans se presser, détendus, ils commencèrent à le frapper chacun à leur tour, de leurs longs gourdins de bois. Sur la tête, les membres, le ventre.

Malko avait envie de se boucher les oreilles. À chaque coup, on entendait la chair éclater, les os se briser. Il bondit jusqu'à un des trois policiers en uniforme, le prit par le bras.

— Ils le tuent, cria-t-il, arrêtez cela.

Le policier en bleu tourna la tête et effectua un quart de tour. Le canon de sa mitraillette se retrouva braqué sur le ventre de Malko.

— Ils le battent seulement un peu, dit-il en excellent français.

Malko chercha des yeux un allié. Atterrés, les gens assistaient au massacre sans intervenir. Paralysés de terreur. Un des policiers détourna un taxi qui arrivait de la rue du Quai, plein de touristes.

Castella se redressa dans un effort surhumain à quatre pattes. Le gros Macoute en bleu le contourna, et, comme au golf, shoota en plein visage, faisant éclater le nez.

Le Dominicain trouva encore la force de hurler. Sa cuisse droite était brisée. Les Macoutes lui avaient systématiquement écrasé les mains qui n'étaient plus que des moignons sanglants.

Dans un sursaut désespéré, César Castella roula sur lui-même et se glissa sous la jeep. Le Macoute aux dents en or, éclata de rire. Jetant son gourdin dans le véhicule, il tira le Dominicain par les pieds. Les autres accoururent et se mirent à frapper sur un rythme plus rapide. On sentait qu'ils avaient envie d'en finir.

Au moment où la tête de Castella sortait de sous le véhicule, un des Macoutes frappa de côté. Malko vit l'oeil jaillir, rester accroché sur la joue.

Insoutenable.

Mais Castella vivait encore. Désespérément, il s'accrocha à la jeep. Excédé, le gros Macoute prit son élan et le cingla sur la nuque de toutes ses forces. Les vertèbres cervicales écrasées, César Castella eut un sursaut, tomba face contre terre. Les Macoutes frappèrent encore

un peu sans conviction.

À son tour, Guapa dévala la rue en courant. Avec une habileté diabolique, le gros Macoute jeta son gourdin. Le morceau de bois la frappa au-dessous des genoux et elle roula par terre. Le Macoute aux dents en or marcha rapidement sur elle. Ce fut la même chose que pour Castella, mais en plus fort : les Macoutes n'avaient plus envie de s'amuser. Instantanément, le visage de Guapa ne fut plus qu'une tache de sang, un magma de cartilages et de chairs écrasées.

À tâtons, elle se releva, fonça vers les Arcades. Les spectateurs de la boucherie s'écartèrent devant ce spectre sanglant. Deux Macoutes s'étaient précipités derrière elle. Malko ne vit pas le coup qui réduisit en bouillie la nuque de la jeune femme, mais il l'*entendit*.

Avec l'impression que c'était son crâne à lui qui éclatait. Il était au bord de la nausée, dépassé par l'horreur de cette exécution sauvage et publique.

Les deux Macoutes ressortirent de l'ombre, tirant le corps de Guapa par les mains. Le visage traînait par terre, laissant une trace sanglante. Ils allongèrent la jeune femme à côté de César Castella. Il y eut un bref conciliabule. La vie continuait à être suspendue dans la rue. Pas une fois, les Macoutes ne s'étaient hâtés. Maintenant, ils bavardaient, appuyés à la jeep, les deux cadavres bien en vue.

Cherchant le regard des spectateurs.

Enfin, l'un fit signe aux policiers de rouvrir la rue au trafic. Un taxi arriva, venant de la rue du Quai. Le gros Macoute en bleu le stoppa d'un signe discret. L'autre s'arrêta si brusquement qu'il laissa une traînée de caoutchouc sur la chaussée.

Ecoeuré, Malko vit les Macoutes ouvrir le coffre du véhicule, une vieille voiture américaine. À trois, ils jetèrent le cadavre de César Castella dans le coffre, et le refermèrent. Ensuite, ils hissèrent celui de Guapa, la tête la première, dans la voiture. Le gros Macoute en bleu eut un bref conciliabule avec le chauffeur. Le véhicule redémarra.

Les quatre Macoutes se concertèrent à voix basse. Le cœur de Malko lui sauta dans la gorge. Il n'arrivait pas à détacher les yeux des quatre hommes. S'ils tournaient la tête vers lui, cela signifiait qu'il était mort. Il retint sa respiration, comme si cela le rendait invisible.

Quelques secondes s'écoulèrent avec une lenteur inhumaine.

Puis les Tontons Macoutes remontèrent dans la jeep. Le policier qui surveillait Malko abaissa sa mitraillette et s'éloigna. Il ne restait que quelques taches de sang sur le macadam. Le Haïtien fila le long du mur, comme un rat. En passant devant Malko, il baissa les yeux.

Ce dernier remonta dans la Mazda, les jambes flageolantes. Ne comprenant pas comment il avait échappé au massacre. Impossible qu'Amour Mirebalais ne l'ait pas lié à l'action de César Castella. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : tenter de rejoindre l'ambassade.

Julien Laleau mort et César Castella massacré, l'opération « Von-Von » était plutôt compromise.

Il tourna à droite dans l'avenue Marie-Jeanne, s'attendant à chaque mètre à tomber sur un barrage de Macoutes. En dépit de son horreur de la violence, il était décidé à vendre chèrement sa vie.

Devant l'O.N.U., il tourna sur les chapeaux de roue boulevard Harry Truman. L'ambassade était en vue. Il s'y engouffra sans ralentir, et ne freina que sous le porche.

Enfin hors d'atteinte des Macoutes.

*
* *

Le chauffeur du taxi réquisitionné par les Macoutes discutait avec les Marines de garde. On apercevait les cheveux fauves de Guapa sur la banquette arrière du taxi.

Frank Gilpatrick, blême, se força à regarder Malko en face. Si ému qu'il ne s'aperçut même pas que sa cigarette lui brûlait les doigts.

— Je ne peux pas assurer votre sécurité, répéta-t-il.

Malko crut avoir mal compris.

— Vous voulez dire que les Macoutes vont venir me chercher ici ?

Une lueur d'exaspération balaya l'embarras de l'Américain. Il écrasa furieusement sa cigarette dans le cendrier.

— Je veux dire que vous ne pouvez pas rester dans cette ambassade, dit-il. Parce que mon ambassadeur l'a promis au ministre des Affaires Étrangères du gouvernement haïtien. C'est clair ? Je crois qu'on vous avait prévenu... En cas de pépin, on ne vous connaissait pas. Amour Mirebalais est intervenue ce matin, elle-même, pour qu'on vous refuse le droit d'asile. Je suis désolé... »

Malko eut du mal à garder son sang-froid. Voilà pourquoi les hommes d'Amour Mirebalais l'avaient laissé arriver jusqu'à l'ambassade... Jamais la C.I.A. ne l'avait laissé tomber plus totalement. Dehors, les cadavres de Castella et de sa femme étaient là pour rappeler ce qu'il attendait...

Il ouvrit la bouche pour protester et la referma. Au moins garder sa dignité. S'il fallait disparaître, ce serait en gentleman. Il ne se laisserait pas massacrer comme le Dominicain. La dernière balle de son pistolet extra-plat serait pour lui.

Ses yeux dorés cherchèrent le regard de Frank Gilpatrick :

— Je vous prie de m'excuser auprès de votre ambassadeur, dit-il froidement. Au revoir.

Au moment où il allait atteindre la porte, Gilpatrick le rappela :

— Attendez. Il y a encore une chance. Essayez d'atteindre Radio-Pax. John Riley vous aidera. Je... Je...

Misérablement, il baissa la tête, jurant entre ses dents, pas fier de

lui.

— Merci, fit Malko.

Il referma la porte doucement derrière lui. Dans le hall, il hésita une seconde. Les deux Marines, raides d'horreur, veillaient toujours sur le taxi et son macabre chargement. L'escalier menant au premier étage s'ouvrait devant lui. S'il fonçait jusqu'au bureau de l'ambassadeur il pourrait peut-être gagner du temps, éviter d'être renvoyé dehors. Puis il revit le visage froid de Rex Stone lui exposant le marché à Washington... cinq cent mille dollars contre un risque mortel.

Une Altesse Sérénissime, Chevalier de droit de l'ordre de l'Aigle Noir, même barbouze, ne reniait pas sa parole. Son fatalisme slave le recouvrit d'un coup d'une chape glaciale. Il entendit dans un bureau le crépitement d'une machine à écrire, un bruit de conversation. Il se sentit terriblement seul. Le cerveau vide, une immense fatigue sur les épaules.

Fermement, il franchit la porte de verre et se dirigea vers sa Mazda, quittant ce havre climatisé et sûr. Au moment où il se mettait au volant, il aperçut le long capot jaune de la Lamborghini qui empiétait sur la sortie de l'ambassade.

Il lui fallut toute sa maîtrise de soi pour démarrer et avancer vers le mufle jaune qui ressemblait à un fauve tapi, prêt à bondir.

Lucidement, il se dit qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre.

CHAPITRE XV

La gorge nouée, Malko franchit le portail de l'ambassade. Il vira à gauche, laissant la Lamborghini derrière lui. Dans le rétroviseur, il aperçut la silhouette d'Amour Mirebalais, au volant. Elle était seule.

Son regard balaya la petite rue transversale. Aucune autre voiture. Machinalement, il continua, tourna à gauche dans le boulevard Harry Truman, pour repasser devant l'ambassade.

La Lamborghini n'avait pas bougé.

Le coeur battant la chamade, il continua, roulant comme un automate sur le large boulevard. Il s'était attendu à tout sauf à cette absence de réaction. Désespérément, il cherchait à deviner le plan de la métisse, pour éviter la surprise d'une mort ignominieuse.

Un taxi le dépassa, klaxonnant furieusement.

Il arriva devant le rond-point du Casino sans que rien ne se soit passé. Comme si, brusquement, il n'y avait plus eu de Tontons Macoutes à Port-au-Prince. Pas de rafales de coups de feu, pas de voitures coinçant la sienne, pas de barrage de policiers.

Pour la centième fois, il regarda dans le rétroviseur : la Lamborghini n'était toujours pas en vue.

Il ralentit encore. Des voitures et des « tap-tap » le dépassèrent.

Alors, il comprit d'un seul coup. Amour Mirebalais avait décidé de le faire mourir à petit feu, de le faire devenir fou d'angoisse. Jusqu'à ce qu'il cherche à sortir du piège. C'était plus drôle que de le tuer d'un coup. Il n'avait aucune chance de sortir de Port-au-Prince. Et, si elle s'était postée devant l'Ambassade, c'était seulement pour s'assurer qu'il en sortait.

Elle avait tout le temps de le tuer.

Une vieille Pontiac verte le dépassa lentement. Il y avait quatre hommes à bord. Ils le fixèrent avec insistance, puis la Pontiac accéléra...

Un des fils de la toile d'araignée...

À son tour, il accéléra. Il fallait absolument tenter quelque chose. Ce sursis inespéré lui donnait une furieuse envie de survivre. Mais où aller ?

Il ne restait que John Riley.

*
* *

Le pasteur de la C.I.A. ferait peut-être un miracle. Au moins Malko

ne serait plus seul.

En dépit des trous énormes du boulevard, il prit de la vitesse, afin de rejoindre la route de Carrefour. Si les Macoutes ne l'arrêtaient pas, il serait à Radio-Pax en dix minutes. Il éprouva soudain une furieuse envie de retrouver le flegme de John Riley.

John Riley découpait une bande de magnétophone aux ciseaux quand Malko entra. Il posa son outil et tendit la main à son visiteur. Chaleureusement.

— Alors, quelles sont les nouvelles ?

La chaleur de son accueil fit du bien à Malko. Il s'assit et ôta ses lunettes.

— Mauvaises, très mauvaises.

Rapidement, il résuma la situation au pasteur. Ce dernier l'écouta sans l'interrompre, le visage rembruni.

— Je ne pleurerai pas César Castella, dit-il, lorsque Malko eut terminé. Qui frappe par l'épée, périra par l'épée. Je ne peux blâmer non plus Frank Gilpatrick. La politique a parfois des subtilités déroutantes.

Malko apprécia cette litote à sa juste valeur. John Riley lui semblait bien indulgent d'un seul coup.

— Pouvez-vous m'aider ?

L'Américain soupira légèrement, les deux mains appliquées l'une contre l'autre.

— Difficilement.

Un bruit de voiture empêcha le pasteur Riley de continuer. Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre entrouverte derrière lui. Son visage conserva son expression sereine, mais ses yeux prirent une gravité soudaine.

— Je crois qu'il est trop tard pour faire des projets dit-il doucement.

Malko bondit à la fenêtre.

Amour Mirebalais marchait vers la porte de Radio-Pax entourée de Joseph Bienaimé et d'une douzaine de Tontons Macoutes avec un armement disparate. La Lincoln à plaque dorée du chef de la police était garée devant la porte de Radio-Pax.

— Voici l'Antéchrist, murmura John Riley.

— Ils viennent me chercher, dit Malko, la voix blanche.

Cela semblait irréel, ces hommes armés, aux visages inquiétants dans ce paysage de jungle tropicale.

Il y eut un bruit de voix dans le couloir, la porte fut ouverte d'un coup de pied par un Macoute et Amour Mirebalais s'encadra dans le battant. Son visage fit peur à Malko. Elle avait de grandes poches grises sous les yeux, deux plis amers encadraient sa bouche et ses yeux étaient injectés de sang et gonflés par les larmes.

— Bienvenue à Radio-Pax, fit la voix conciliante de John Riley.

Les mains à plat sur le bureau, le pasteur contemplait les nouveaux arrivants d'un oeil serein. Amour Mirebalais eut une moue de mépris indicible.

— Vous, le « mon père », foutez le camp, ordonna-t-elle grossièrement. J'ai à parler à ce monsieur.

C'est la première fois que Malko l'entendait mêler des mots créoles à son français châtié. Il fallait qu'elle soit hors d'elle.

John Riley ne bougea pas.

— Je suis chez moi, dit-il. Ce bureau est consacré à la prière et à la méditation. C'est à vous de sortir...

Un gros Tonton Macoute entra à son tour. En dépit des lunettes, Malko le reconnut aussitôt. C'était l'homme qui avait achevé César Castella. Il tenait nonchalamment une courte mitraillette U.S. Colt.

Il la braqua sur John Riley.

— Je n'ai encore jamais tué un « mon père », fit-il aimablement. Ça porte pas malheur, au moins ?

John Riley posa son regard calme et placide sur le grand Noir.

— Dieu vous écoute, mon fils, remarqua-t-il. Vous lui rendrez compte un jour de vos mauvaises actions. Un jour très prochain peut-être...

Décontenancé, le Tonton Macoute cracha par terre, puis enfonça un peu plus son chapeau de toile sur ses cheveux crépus.

Malko fit face à Amour Mirebalais. Inutile d'entraîner John Riley dans sa défaite.

— Je suppose que c'est moi que vous êtes venu chercher... dit-il.

Amour Mirebalais esquissa un sourire mauvais.

— Je ne viens pas vous chercher. Pas encore. Je veux seulement vous parler.

Malko eut du mal à cacher son soulagement.

— Je vous écoute.

— Pas ici. Venez avec moi.

D'un regard, Malko signifia à John Riley de ne pas bouger. Il sortit le premier de la pièce, laissant les deux Macoutes en tête-à-tête avec John Riley.

Amour Mirebalais le suivit sans un mot. Le couloir était plein de Tontons Macoutes. La métisse poussa la porte d'un studio d'enregistrement minuscule et fit signe à Malko d'y entrer. Puis elle lui fit face et dit d'une voix neutre :

— Castella a tué ma mère. Sur votre ordre.

Malko essaya de ne pas s'énerver devant cette accusation monstrueuse.

— Je vous demande de me croire si je vous dis que je n'ai pas voulu cela...

Amour Mirebalais haussa les épaules. Elle jouait nerveusement avec son éternel trousseau de clefs.

— On enterrera ma mère dans trois jours, dit-elle. Je veux enterrer Gabriel Jacmel le même jour. César Castella a payé, Julien Laleau aussi. Ils n'étaient coupables qu'au second degré. Vous êtes le responsable. Je vous avais déjà proposé d'échanger votre vie contre celle de Jacmel. Vous avez voulu me faire tuer et vous avez échoué. Vous ne pouvez plus m'échapper. Si vous ne trouvez pas Gabriel Jacmel d'ici trois jours, je vous ferai arracher la peau avec des tenailles. Si vous m'apportez sa tête, vous aurez peut-être la vie sauve... Je dis peut-être...

Malko avait la gorge sèche. Le studio lui sembla soudain très, très chaud...

— Où voulez-vous que je trouve Jacmel, maintenant qu'il sait que vous me surveillez.

— Vous avez réussi à entrer en contact avec lui une fois, vous y parviendrez bien une seconde fois. Sinon...

Elle ouvrit la porte du studio. Sans un regard en arrière, elle se dirigea vers la sortie. Malko regagna le bureau de John Riley. Les deux Noirs se dandinaient d'un pied sur l'autre, leur arme à bout de bras.

En voyant Malko, les Tontons Macoutes sortirent du bureau sans un mot. Dès qu'il fut seul avec Malko, le pasteur sourit ironiquement.

— Ces mécréants tremblent toujours devant la vraie foi.

Par la fenêtre, Malko surveillait le départ d'Amour Mirebalais et de ses hommes. Elle prit le volant de la Lincoln. Avec son bras en écharpe, Joseph Bienaimé ne pouvait pas conduire.

Une voiture avec trois Macoutes resta devant Radio-Pax. À dix mètres de l'entrée.

— Que voulait-elle ? demanda John Riley.

— Me prévenir qu'il me restait trois jours à vivre...

Il lui résuma l'ultimatum d'Amour Mirebalais. Le pasteur n'avait plus du tout envie de sourire. Pensivement, il se passa la main sous le menton.

— Cela va être difficile, dit-il doucement. Avec vous, je ne pourrai pas sortir de la ville. Il y a des barrages partout. Ici, ils viendront vous chercher comme tout à l'heure.

— Il faut que je retrouve Gabriel Jacmel, dit Malko. Même minuscule, c'est ma seule chance. Lui, tient tête aux Macoutes depuis des mois. Il m'aidera, ne serait-ce que pour contrecarrer Amour Mirebalais...

John Riley soupira.

— Oui, mais où est Gabriel Jacmel ?

— Je connais quelqu'un qui le sait peut-être, dit Malko. Burt Marney...

Le visage de l'Américain se rembrunit.

— Ce forban...

Malko sourit tristement.

— Je ne suis pas en position de choisir mes alliés. Je ne voudrais pas donner à Amour Mirebalais la joie de me découper en pièces... Seulement, il faut que je sorte d'ici sans que ses hommes me voient. Si j'arrive chez Burt Marney avec une escorte de Macoutes, il me mettra à la porte.

John Riley caressa la bible posée sur son bureau.

— Si vous êtes capable de tenir dans le coffre d'une Toyota, il y a peut-être un moyen. Ma voiture est dans la cour. Ils ne peuvent pas la voir. Et ils ne penseront sûrement pas à fouiller le coffre. Surtout si je me dirige vers la ville. On laissera de la lumière pour qu'ils pensent que vous êtes toujours là...

Malko sentit qu'il retrouvait la foi de son enfance. Les yeux de John Riley pétillaient de malice.

— Dès qu'il fera nuit, nous irons là-bas, dit-il.

*
* *

Malko retint un cri de douleur. Sa tête venait de cogner une fois de plus contre un des montants du coffre. Depuis plusieurs minutes, la Toyota de John Riley cahotait furieusement, il en déduisit qu'ils avaient, pénétré dans La Saline. La « sortie » s'était très bien effectuée.

La voiture stoppa. Malko retint son souffle. Il y eut un claquement de portière, et le coffre s'ouvrit.

— Nous sommes arrivés, annonça la voix douce de John Riley.

Malko s'extirpa de sa cachette inconfortable, ankylosé et abruti. Quelques lumières jaunes piquetaient l'obscurité. Une odeur écoeurante venait de la mer. Il était en plein milieu du bidonville. John Riley montra à Malko une cabane éclairée à une vingtaine de mètres.

— C'est là. Je vous attends.

Malko frappa à la porte et entra. Une odeur fade flottait dans la petite pièce qui ne contenait qu'un bureau, des étagères, une couchette et deux grandes armoires frigorifiques.

Burt Marney farfouillait dedans, le dos tourné. Par les portes ouvertes, Malko vit des dizaines de flacons de sang rangés et étiquetés. Le sang des miséreux de la Saline...

L'Américain se retourna en entendant du bruit. Dès qu'il vit Malko, son visage se renfroigna. Avec des précautions touchantes, il posa le flacon qu'il tenait.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix était nettement hostile. Malko voulut l'ignorer.

— J'ai besoin de vous, dit-il. Il faut que je joigne Jacmel le plus vite possible.

Le menton de Burt Marney sembla reculer encore. Une lueur de panique passa dans ses petits yeux bleus.

— Jacmel ! Mais vous êtes complètement cinglé. Même si je savais où il se trouve, je ne vous le dirai pas. Après ce qui s'est passé ! Tout Port-au-Prince sait que vous êtes « rangé » ; que vous avez le mauvais sort. Rien que de vous adresser la parole, c'est dangereux. Foutez le camp.

— J'ai besoin de joindre Jacmel, répéta Malko, c'est une question de vie ou de mort.

— Foutez le camp, répéta Marney. Je n'ai pas de temps à perdre avec vos conneries. Dans deux heures, on va venir chercher mes deux cent flacons et faut que je les classe. Ce n'est pas vous qui allez me donner trois mille dollars pour payer mes zozos demain matin, non. Et si je ne les paie pas, ils m'étripent.

Malko ignora la diatribe.

— Écoutez, fit-il. Je vous donnerai cinq mille dollars si vous me conduisez à Gabriel Jacmel.

Burt Marney ne répondit pas. Passant derrière le bureau, il plongeait la main derrière le meuble. Quand il la ressortit, il tenait une machette. Il marcha sur Malko brandissant l'arme :

— Je vous ai dit de foutre le camp, hurla-t-il. Autrement, je vous coupe la gueule.

Malko recula vers la porte et sortit son pistolet extra-plat. Burt Marney resta la machette en l'air. Puis il cracha :

— Connard, je préfère que vous me tiriez une balle dans le ventre plutôt que de trahir Jacmel.

Il n'y avait rien à en sortir. Du moins pas avec des paroles. Malko ne pouvait pas se résigner à renoncer. Sans Marney, il ne retrouverait jamais Gabriel Jacmel. Et il mourrait. Soudain, devant les armoires ouvertes, il eut une idée.

De la main gauche, il prit un bocal de sang et le projeta par terre. Le flacon se brisa et le sang gicla, éclaboussant les pieds de Burt Marney. L'Américain poussa un hurlement de mère à qui on arrache son enfant.

— Enculé, ordure, vous êtes dingue !

Malko le fixa froidement :

— Non, je ne suis pas fou. Puisque vous refusez de m'aider, je vais détruire votre stock... Comme vous ne vous pourrez pas payer vos donneurs, ils vous tueront.

Maintenant, si vous changez d'avis, il est temps de le dire.

Burt Marney fonça brusquement, la machette haute. De la main gauche Malko dévia le poignet de l'Américain. En même temps, il le

frappa durement du canon de son pistolet, en plein visage. L'autre recula avec un cri. Ses deux canines baladeuses avaient sauté sous le choc, et sa bouche saignait...

— Salaud, murmura-t-il. J'espère que la mère Mirebalais vous découpera en tranches.

Malko ne répondit pas, prit un autre flacon et le laissa tomber. Puis il braqua son pistolet sur Marney :

— Si vous m'attaquez, je vous tire une balle dans la tête.

Hébété, l'Américain regarda le sang se répandre. Puis il se mit à quatre pattes et inspecta le parquet sale. À la recherche de ses dents...

— Vous avez tort, dit Malko, je vais les briser tous.

Joignant le geste à la parole, il balaya toute une rangée de flacons qui se brisèrent avec fracas. Burt Marney se releva. Ses yeux brillaient d'une haine démente.

Malko était décidé à aller jusqu'au bout, à faire craquer les nerfs de l'Américain. Pour qu'il cède. Il prit un flacon de la main gauche et le jeta contre le mur sur un grand calendrier représentant une fille nue. Les débris de verre aspergèrent Marney.

— Ils vous tueront, dit-il, si vous ne leur payez pas leur sang...

*
* *

Malko s'appuya au mur du « Dispensaire », épuisé. La pièce était littéralement couverte de sang. Il y en avait sur les murs, au plafond, sur la couchette. Les rayons des deux armoires frigorifiques étaient vides. Le sol était recouvert d'un magma de flacons brisés et de sang. L'odeur fade donnait envie de vomir. On se serait cru dans un abattoir ou dans une Université pakistanaise.

Pathétique, flasque et immonde, des débris de verre accrochés partout, dans les cheveux, les vêtements, à la peau même, Burt Marney serrait sur son coeur un flacon de sang miraculeusement intact qu'il avait pu arracher à Malko. Appuyé au bureau, il contemplait, hébété, les flacons brisés, les plaques rouges partout.

Il regarda Malko d'un air féroce :

— Si j'étais moins lâche, je vous forcerais à me tirer une balle dans la gueule, dit-il. Mais j'ai encore une bouteille de J and B. Je préfère la vider et attendre demain que les types d'ici viennent me couper la gorge. Alors foutez le camp...

Son pistolet extra-plat semblait lourd au bout du bras de Malko. Pendant un quart d'heure, il s'était déchaîné, systématiquement, féroce, brisant tout. Marney n'avait pas réagi. Comme assommé.

— Menez-moi à Jacmel, répéta Malko. Et vous n'aurez aucun ennui. Vous aurez les trois mille dollars dans une heure.

— FOUTEZ LE CAMP !

Marney avait hurlé. Sans crier gare, il projeta le dernier bocal intact de toutes ses forces vers Malko. Celui-ci n'eut que le temps de se baisser. Le récipient s'écrasa sur la porte. Accablé, Marney secoua la tête :

— Pauvre con, j'arriverai peut-être à échapper aux types de La Saline, mais pas à Jacmel.

— Bien.

Malko ouvrit la porte. L'air relativement frais lui fit du bien. Il se retourna. Marney n'avait pas bougé.

— Je viendrai les voir vous égorger demain matin, fit-il. Quand ils viendront réclamer leur argent...

Les épaules de l'Américain s'affaissèrent brusquement en voyant Malko s'en aller.

— Vous n'allez pas me laisser tomber, fit-il. Vous bluffez, non ?

Il s'avança vers la porte. Son ventre débordait de sa chemise. La sueur formait des sillons rouges sur son cou, ses taches de rousseur étaient encore plus visibles.

Malko s'éloignait déjà à grands pas.

Burt Marney le rattrapa à quelques mètres de la voiture de John Riley. Pathétique et postillonnant, il s'accrocha à son épaule.

— Prêtez-moi ce fric, pleurnicha-t-il. Je vous le rendrai, je vous signerai des traites, n'importe quoi. Vous n'allez pas me laisser crever.

Il était tellement excité que ses deux dents se décrochèrent de nouveau et tombèrent dans la boue. Marney continua en zozotant, sans même songer à les ramasser.

Malko retint une lueur d'espoir. Enfin Burt Marney craquait. Il le coupa.

— Je vous ai dit ce que je voulais. Au revoir.

Il hâta le pas. Burt Marney ne le lâcha qu'au moment où il atteignait la voiture. Essoufflé, il murmura soudain :

— C'est bon, c'est bon. Venez demain matin avec l'argent. Après neuf heures.

Il fit brusquement demi-tour et repartit vers le « Dispensaire ». Malko remonta dans la Toyota.

— C'est le moment de prier pour moi, dit-il à John Riley.

Il était certain que Burt Marney allait faire l'impossible pour trouver Gabriel Jacmel. Il jouait sa vie.

Ensuite, le révolté Haïtien serait aussi délicat à manier qu'une bombe amorcée...

Mais cela était une autre affaire. Car, il ne restait à Malko que deux jours et demi. À condition qu'Amour Mirebalais ne change pas encore d'avis. C'était un miracle qu'il ne soit pas en train de pourrir dans une cellule de Fort-Dimanche. Il fallait qu'elle veuille, plus que tout, la tête de Gabriel Jacmel...

CHAPITRE XVI

La maison était fermée et Malko crut d'abord que Simone Hinche s'était enfuie. Dans le rétroviseur, la Pontiac des Tontons Macoutes grandit. Ils ne l'avaient pas lâché depuis qu'il était sorti « officiellement » de Radio-Pax ; dans sa Mazda. Comme un automate, il était remonté jusqu'à Pétionville. Avec l'impression d'être un écureuil en train de tourner dans une cage.

Excepté John Riley, il n'avait plus personne sur qui compter à Port-au-Prince. L'ambassade U.S. n'était plus un havre mais un Shangrila inaccessible. C'était la cruelle règle du jeu. Il pensa à Steiner, le mercenaire pris au Soudan et abandonné par ses « commanditaires ». Le cerveau vide, il n'avait plus envie que d'une chose : oublier quelques heures ce qui l'attendait.

De nouveau la peur s'était abattue sur Port-au-Prince. Comme aux pires moments de terreur avec « Papa Doc ». Le choc des gourdins qui avaient tué César Castilla et Guapa continuaient à résonner dans les têtes...

Au bruit de la voiture, la porte s'entrouvrit soudain en haut de l'escalier extérieur. Simone Hinche apparut furtivement. En reconnaissant Malko, elle ouvrit complètement la porte. Les Macoutes étaient restés dans leur voiture garée un peu plus bas. Simone portait un bandeau qui lui durcissait le visage, mais son corps épanoui, moulé par un short de toile et un blouson donna un petit choc agréable à Malko.

— Bonsoir, dit-elle, j'allais descendre place St-Pierre.

— Ce n'est plus la peine de se cacher, fit Malko. Ils savent tant de choses.

Il se sentit soudain très las. Quels moments merveilleux il aurait pu passer avec cette jolie fille. Brutalement, l'inanité de sa mission lui apparut, dans toute sa clarté. Il n'y avait eu que lui pour y croire.

Ses mains glissèrent le long des hanches de Simone Hinche.

Elle s'appuya encore plus fort contre lui.

— Faites-vous belle, dit soudain Malko. Nous allons oublier tout cela pour quelques heures.

Les yeux dorés de Malko étaient illuminés par une lueur claire et joyeuse. Le vieux fatalisme slave reprenait le dessus. Quitte à mourir, autant profiter de la vie jusqu'à la dernière seconde. Plusieurs fois, déjà, au cours de sa vie aventureuse, Malko avait goûté des moments extraordinaires, cocktail de risque mortel et de plaisir aigu.

Simone leva les yeux. Elle noua ses mains derrière sa nuque :

— Je vous aime, dit-elle d'une voix grave. Parce que vous avez voulu sauver mon malheureux pays.

Malko n'osa pas lui parler des cinq cent mille dollars. L'homme vit d'illusions.

Brutalement, la bouche de Simone recouvrit la sienne. Ils s'embrassèrent furieusement. Puis la jeune femme prit Malko par la main et l'entraîna jusqu'au divan.

Il ne voulait plus penser à rien. La peau ambrée de la jeune femme était tiède et lisse. Il commença à la caresser, et elle poussa de petits gémissements de bonheur. Le short et le blouson atterrirent par terre.

Maintenant, Simone se démenait furieusement contre lui.

Il n'y tint plus et la pénétra.

Instantanément, elle se raidit. Puis, une fraction de seconde plus tard, elle recommença à bouger. Mais ce n'était plus la même chose. Malko ouvrit les yeux et croisa son regard.

— Je suis si heureuse, murmura-t-elle.

Il s'arrêta de bouger en elle. Les doigts de Simone coururent rapidement sur son dos.

— Continue, dit-elle, ne t'occupe pas de moi.

Il n'eut pas le temps d'obéir. La porte s'ouvrit brutalement. Deux Noirs, des pistolets à la main, firent irruption dans la pièce. Ils s'arrêtèrent à deux mètres du divan, regardant avidement le corps nu de Simone Hinche. Ivre de rage, Malko s'arracha de la jeune femme. Celle-ci se retourna sur le ventre, avec un sanglot de honte.

Malko fonça sur les Tontons Macoutes et ne s'arrêta qu'en sentant le canon d'un colt 38 contre son ventre nu.

— Sortez, intima-t-il d'une voix si féroce que les deux Noirs perdirent un peu de leur assurance.

Le plus petit ricana bêtement.

— On ne fait rien de mal.

Tout en menaçant Malko de son arme, il fixait avidement Simone Hinche. Le grand contourna Malko et s'approcha du canapé.

— Gadé y sun bonbonté [21], ricana-t-il.

Lentement, son gros index noir descendit le long de la colonne vertébrale de Simone, suivit la raie des fesses. La jeune femme hurla, se retourna, les traits déformés par la haine. Ses ongles effleurèrent la joue du Macoute qui recula instinctivement...

— On se reverra, fit-il, menaçant.

Les deux Tontons Macoutes sortirent. Comme ils étaient venus. Malko écumait de rage.

Cela aussi faisait partie du harcèlement d'Amour Mirebalais. Simone Hinche sanglotait la tête dans ses mains. Malko se rhabilla en silence.

Simone Hinche regarda les dîneurs autour d'elle et se pencha vers Malko. Tout son visage exprimait la réprobation la plus absolue.

— C'est incroyable, murmura-t-elle. C'est plein de Noirs...

Ils se trouvaient à la terrasse du restaurant « Chez Gérard Balthazar », un des endroits les plus élégants de Pétionville, bien entendu, au fond d'une rue défoncée. Effectivement, il n'y avait que de rares métis. Malko éclata de rire intérieurement. C'était une réflexion inattendue dans la bouche d'une fille qui se qualifiait elle-même de négresse... Où le racisme allait-il se nicher ? Dire que les Haïtiens avaient mangé le dernier Blanc, deux cents ans plus tôt...

Malko avait envie de se détendre, de rire, de boire.

La jeune métisse était ravissante, avec une robe blanche en toile légère, très ajustée, des grandes boucles d'oreille et un maquillage léger. En dépit de la chaleur, elle portait des collants, élégance suprême à Haïti...

Coup sur coup, ils avaient vidé chacun trois rhum-punch. Les yeux de la jeune femme brillaient, et Malko se sentait légèrement plus optimiste.

— Avant, les Noirs ne venaient pas dans des endroits comme cela, soupira-t-elle ; c'est depuis Duvalier qu'ils vont partout. Regardez-les, ils sont horribles. Il n'y a plus que le Bellevue où on est tranquille. Ils n'osent pas encore y venir...

Et dire que sa mère était noire comme du charbon... Un vent frais la fit frissonner, et les pointes de ses seins se dessinèrent sous le léger tissu. Elle suivit le regard de Malko et rougit.

— Vous devez me trouver indécente, dit-elle. Mais je suis si contente de vous plaire. Si seulement, vous pouviez m'emmener d'ici. Je serais votre plus fidèle esclave...

Prudemment, Malko se contenta de lui baiser la main sans s'engager. Il imaginait la tête d'Alexandra s'il rentrait des Caraïbes avec une esclave bâtie comme Simone. Ce serait le ciment du couple...

On apporta l'addition et il laissa dix dollars. Simone posa la main sur la sienne, timide comme une jeune vierge.

— J'ai envie d'aller au cinéma, avoua-t-elle. Au Drive-in, ils jouent Love Story.

Le long de la route de Delmas, il y avait trois ou quatre cinémas « drive-in », fierté des Haïtiens. Comme aux États-Unis. « Pourquoi pas ? » pensa Malko. Cela lui changerait les idées pour deux heures.

En partant du restaurant, il prit bien soin de laisser aux hommes d'Amour Mirebalais le temps de le suivre. Il espérait que les Tontons Macoutes aimeraient Love Story.

La main de Simone Hinche rampa sur la peau de Malko comme une petite bête chaude et familière. Il frémit imperceptiblement et ouvrit les yeux dans l'obscurité. C'est la première fois que la jeune métisse osait avec lui un geste aussi précis. Peut-être le croyait-elle endormi.

Ils étaient rentrés immédiatement après le « drive-in ». Mais Malko n'avait pu trouver le sommeil. Désespérément, il cherchait un moyen de fuir Haïti. Si possible avec Simone Hinche. Et n'en voyait aucun. La seule solution désespérée aurait consisté à abattre les trois hommes qui les surveillaient. Ce n'était pas impossible. Mais ensuite ?

Amour Mirebalais lancerait tous ses Tontons Macoutes à leurs trousses.

L'aéroport, les quais de Port-au-Prince et les routes menant à la frontière dominicaine étaient étroitement surveillées. Et les Haïtiens avaient trop peur des Duvaliéristes pour leur venir en aide. Surtout à un Blanc, à un étranger.

Il ne restait que l'espoir fragile mis en Burt Marney. L'Américain, lui aussi, luttait pour sauver sa peau.

Les lèvres chaudes de la jeune métisse coururent sur sa peau, et les phantasmes de Malko s'évanouirent dans l'obscurité. La bouche douce était un aphrodisiaque plus puissant que tous les « boîte-cochon » de l'île... Bien qu'elle se soit aperçue qu'il était éveillé, elle continua à le caresser sans un mot avec une intensité et une douceur infatigable. Puis elle se glissa sur lui, enfouit son visage dans le creux de son épaule.

Sans qu'il la touche, elle se mit à onduler contre lui, de plus en plus vite. Contre son oreille, il sentit son souffle court, saccadé. Enflammé lui-même, il passa son bras autour de ses reins, afin qu'elle épouse encore plus son corps.

Elle sursauta comme un chat que l'on caresse par surprise. Sa houle reprit aussitôt, mais ce n'était plus la même chose. Contre l'oreille de Malko, il n'y avait plus qu'un souffle régulier et plat. Puis elle redoubla, comme si elle voulait accélérer son plaisir à lui. Il se retint le plus possible, mais, instinctivement, sentit que le miracle n'aurait plus lieu. Par sa faute. Les fantômes malfaisants qui inhibaient Simone n'étaient pas encore apprivoisés.

Il se laissa aller. Simone murmura des mots d'amour en créole, puis resta immobile sur lui, comme foudroyée.

Beaucoup plus tard, au moment où il s'endormait, il sentit des larmes couler le long de son cou, là où était toujours la tête de Simone.

Malko sortit le premier de la villa. Avec Simone Hinche, il venait de mettre au point le plan qui devait lui permettre de déjouer la surveillance des Macoutes une seconde fois. Cela faisait courir un risque certain à la jeune femme, mais elle avait insisté pour aider Malko. Il n'avait pas pu refuser : l'enjeu était trop important.

Tout dépendait de l'endroit où était garée la voiture de ceux qui le surveillaient.

Il l'aperçut immédiatement : un peu plus haut dans le drive-way d'une villa inoccupée. C'était une 404 grise. Aussitôt, il se retourna et appela :

— Simone.

Il monta dans sa Mazda et attendit que Simone ait pris place dans sa Maverick verte. Ils démarrèrent ensemble, un mètre à peine séparant les deux voitures. Les Tontons Macoutes mirent quelques secondes à partir. Volontairement, Malko et Simone allaient très doucement. Après la villa de la jeune femme, le chemin faisait un coude puis se rétrécissait. Deux voitures ne passaient pas de front.

Malko donna un léger coup de klaxon. Simone tourna sa clef de contact. La Maverick stoppa avec un hoquet, comme si elle avait calé. Les Macoutes, qui avaient enfin démarré, faillirent l'emboutir. Malko accélérât déjà. Avant même que le chauffeur des Macoutes soit sorti de sa voiture, il était en bas du chemin. Il tourna à gauche, vers Pétionville, passa en seconde pour prendre de la vitesse, et fonça.

Derrière, Simone remit en route, fit trois mètres et s'arrêta. Cette fois, le pare-chocs de la « 404 » heurta l'arrière de sa Maverick. Un des Macoutes sortit la tête par sa portière, brandissant un colt à canon court.

— Dégage, salope, hurla-t-il.

Il tira dans le talus.

Simone Hinche compta jusqu'à dix, mentalement. Puis elle remit son contact et démarra lentement. Malko avait cinq cents mètres d'avance.

Malko s'engagea à toute vitesse dans le chemin serpentant à travers les misérables cahutes de la Saline. Il n'avait pas mis dix minutes pour parcourir les douze kilomètres de route sinueuse. L'ancre de Burt Marney n'était plus qu'à une centaine de mètres. Il était neuf heures dix. Il se força à ne pas penser à ce que les Macoutes avaient pu faire à Simone Hinche.

Des gamins squelettiques surgirent soudain de derrière une cagna poursuivant un chat efflanqué. Coincé entre la voiture de Malko et ses

poursuivants, il fit face, les poils hérissés, les yeux exorbités. D'un geste vif, un des gosses parvint à lui jeter un lacet autour du cou. Aussitôt, il serra d'un coup sec. Le chat poussa un long miaulement désespéré, secoué de soubresauts désordonnés, la gueule rose grande ouverte, les griffes sorties.

Le gosse donna un coup sec pour achever de l'étrangler. L'animal eut encore quelques soubresauts et il ne bougea plus. Traînant sa victime, celui qui l'avait tué, s'éloigna, ravi. Un Haïtien plus âgé, un pauvre hère maigre comme un clou, au crâne rasé par la pelade, l'appela, agitant quelques billets. À La Saline, un chat valait jusqu'à deux dollars. C'est à peu près la seule viande qu'ils connaissaient.

Le coeur sur les lèvres, Malko stoppa devant le « dispensaire ». Pourvu que Burt Marney ait tenu parole... Il frappa à la porte et entra.

Posée sur un plat de fer, la tête de Burt Marney le contemplait de ses yeux morts. Une flaque de sang noirâtre lui faisait un socle sinistre. Les yeux étaient ouverts et les deux dents avaient disparu. Malko réprima une violente nausée. Le bourdonnement des grosses mouches vertes se confondait avec celui de sa tête.

Il se força à avancer, domptant sa nausée et remarqua un détail encore plus abominable : un petit objet brun sombre long de six ou sept centimètres était posé devant la tête, sur le bord du plat. Malko mit plusieurs secondes à réaliser qu'il s'agissait d'une langue d'être humain...

La langue de Burt Marney.

L'exécution était signée.

L'Américain avait bien retrouvé Gabriel Jacmel.

Malko fit le tour du comptoir. Le corps était affalé derrière dans une mare de sang. Le cou avait été découpé à la machette, proprement. Comme une tête de veau. Le corps ne portait aucune autre blessure et Burt Marney dut se voir mourir. Et ils lui avaient peut-être arraché la langue d'abord...

Pauvre Marney, il ne méritait pas une fin aussi atroce. Titubant d'horreur, Malko ressortit du « Dispensaire ». Après l'odeur fade de la mort et du sang, la puanteur de La Saline lui sembla délicieuse. Il contempla un moment la cabane de bois où Burt Marney avait pensé faire fortune. Il se sentait un peu responsable de sa mort, mais ce n'était plus le moment de faire du sentiment.

Il regagna la Mazda. Il ne restait plus qu'à tenter avec l'aide de Simone Hinche de quitter le pays clandestinement.

*
* *

Simone Hinche avait disparu.

Malko parcourut pour la cinquième fois les pièces de la minuscule

maison, plein d'angoisse. Ils étaient convenus qu'elle l'attendrait là.

La Maverick verte de la jeune femme était au parking. Cela ne pouvait dire qu'une chose : furieux, les Macoutes l'avaient emmenée avec eux.

L'idée abominable mit du temps à s'imposer à Malko. Une rage aveugle l'envahit. C'était ce qui pouvait le plus le toucher.

Il regagna la Mazda et démarra en trombe.

*
* *

Le garde revint, tenant la carte de Malko à la main et lui fit signe de le suivre.

— Mme Mirebalais va vous recevoir.

L'énorme corridor du Palais était désert. Angoissé et tendu, Malko suivit le lieutenant en uniforme qui l'introduisit dans le petit bureau qu'il connaissait déjà.

Amour Mirebalais était très élégante dans un ensemble de soie imprimée, pantalon et tunique. Assise dans un fauteuil les jambes croisées, elle tourna vers Malko un visage impassible. Ses yeux étaient encore gonflés et soulignés de lourdes poches. Ses longs doigts continuaient leur éternel ballet, se nouant et se dénouant sans cesse autour d'un porte-clefs.

— Vous avez trouvé Gabriel Jacmel ?

Malko resta debout devant elle.

— Où est Simone Hinche ?

Son ton était si cassant et si tendu que la métisse ne songea pas à biaiser. Elle eut un petit roucoulement méprisant.

— Simone Hinche ? Je croyais qu'elle était dans votre lit. Ce n'est pas une bonne fréquentation d'ailleurs.

— Vos Tontons Macoutes l'ont enlevée, fit violemment Malko. Faites-la libérer immédiatement.

Amour Mirebalais fronça les sourcils. Ses doigts s'arrêtèrent.

— Mes hommes n'ont enlevé personne. C'est vous qui leur avez faussé compagnie tout à l'heure. Où êtes-vous allé ?

Malko voulait espérer à tout prix :

— Il est possible qu'ils aient agi sans votre autorisation, dit-il. L'autre jour, ils se sont conduits comme des voyous...

La jeune femme eut une grimace méprisante.

— Impossible. Tiens, tiens, on dirait que Gabriel Jacmel est dans les parages... Voilà une raison supplémentaire de le retrouver. Il n'a pas été très gentil la dernière fois qu'il l'a eue entre les mains...

Malko ne répliqua pas. Jacmel n'avait pas de raisons d'enlever Simone. À moins que ce ne soit une machination diabolique de la part d'Amour Mirebalais pour le pousser encore plus à rechercher Gabriel

Jacmel. Bien dans sa manière.

La métisse le regardait maintenant ironiquement.

— Je vous donnerai peut-être un délai de grâce, dit-elle. Puisque vous semblez sincèrement désireux de mettre Gabriel Jacmel hors d'état de nuire...

— Il a tué Burt Marney, dit Malko.

Amour Mirebalais sourit cruellement.

— Je sais.

— Il l'a mutilé horriblement.

— C'est la coutume répliqua la Macoute de sa voix chantante et posée. Chez nous, quand quelqu'un trahit, on lui coupe la langue.

Haïti, Perle des Antilles.

Malko la foudroya de ses yeux dorés.

— Débarrassez-moi de vos Macoutes. Tant que je n'aurai pas retrouvé Simone Hinche, je ne quitterai pas Haïti et vous le savez bien.

— Je ne sais rien du tout, protesta Amour Mirebalais, et je n'ai confiance en personne.

Il n'y avait rien de plus à tirer d'elle. Malko ouvrit la porte sans répliquer. Après le petit bureau climatisé, le Palais aux plafonds démesurés lui apparut moite et étouffant. Il essayait de se persuader que si Gabriel Jacmel avait voulu tuer Simone Hinche, il l'aurait fait sur place.

La Mazda, garée devant le ministère de l'intérieur était une étuve. Désarmé, Malko décida de remonter au « El Rancho ». Pour réfléchir.

En arrivant dans le lobby, il aperçut immédiatement la feuille de papier pliée dans sa case. L'employé la lui remit avec sa clef.

Il la déplia le coeur battant et lut l'unique ligne tapée à la machine.

« Venez à « Radio-Pax » immédiatement. John »

CHAPITRE XVII

La voix du pasteur John Riley avait perdu beaucoup de son onction ecclésiastique. Il annonça d'une voix précise à Malko.

— Jacmel m'a contacté. Il a enlevé votre amie. Si nous ne l'avons pas rejoint ce soir, il la coupe en morceaux et vous les envoie.

John Riley portait une chemise à manches courtes et un blue-jeans... Il fumait un cigarillo, par petites bouffées courtes et saccadées.

— Comment le savez-vous ?

— Jacmel m'a envoyé un messenger tout à l'heure. À propos, ils vous suivent toujours ?

Une voiture des Macoutes n'avait pas lâché Malko d'une semelle depuis le Palais.

— Oui.

— Combien sont-ils ?

— Deux ou trois.

L'Américain écrasa son cigarillo et caressa machinalement la Bible posée à côté du cendrier.

— Vous avez deux possibilités, dit-il. L'une est de répondre à l'ultimatum de Jacmel, après avoir pris les précautions indispensables. L'autre est d'essayer de filer avec des contrebandiers que je connais. Avec moi.

Malko sursauta.

— Avec vous ?

John Riley eut un sourire las.

— Oui. J'ai appris que, de toutes façons, j'allais être expulsé. Un peu à cause de vous. Alors, autant partir en servant à quelque chose.

L'hésitation de Malko ne fut pas longue. N'importe quel agent de la C.I.A. aurait sauté sur la proposition de John Riley. Mais il y avait Simone Hinche.

En dépit du monde impitoyable dans lequel il évoluait, Malko ne pouvait pas supprimer quelqu'un d'un trait de plume.

Il lui semblait encore sentir la chaleur du corps de Simone Hinche.

— J'irai m'expliquer avec Gabriel Jacmel, dit-il.

— Nous irons, dit John Riley.

— Pourquoi « nous » ? Vous n'êtes pour rien là-dedans...

L'Américain haussa les épaules :

— Je ne vous laisserai pas aller seul dans ce merdier. Je ne veux pas recevoir vos morceaux...

Charmante délicatesse.

Malko avait une autre idée en tête :

— Jacmel est une bête fauve. La seule chose à tenter est d'y aller avec les Macoutes d'Amour Mirebalais et d'essayer de le liquider avant qu'il ne la liquide.

John Riley leva les yeux au ciel.

— Pour que ce soit ELLE qui vous découpe... Vous croyez qu'elle a oublié sa mère.. J'ai un certain poids auprès de Jacmel. Quand il a été blessé, je l'ai caché dans notre station de l'Artibonite. Je crois qu'il ne l'a pas oublié. Et puis, je suis un « mon père ». Tous les Haïtiens sont superstitieux.

— Cela m'ennuie de vous faire courir ce risque...

John Riley secoua la tête avec indulgence.

— On s'est trompé en vous envoyant à Haïti. Vous n'êtes pas assez féroce... Ici, ils sont imprévisibles, comme les requins. Mais toujours dans l'atroce.

Il consulta sa montre.

— Il est temps d'y aller.

— Et les Macoutes ?

Sans répondre, John Riley plongeait la main sous son bureau et ramena un paquet enveloppé de toile cirée noire. Il la déplia, et une mitraillette Thompson luisante de graisse apparut. Un chargeur était engagé.

Devant la stupéfaction de Malko, John Riley eut un sourire en coin.

— Dieu reconnaîtra les siens, dit-il. Attendez-moi là.

Le pasteur sortit de la pièce. Malko se précipita à la fenêtre : les deux Tontons Macoutes sommeillaient dans leur vieille Ford. John Riley s'approcha de la voiture, par l'arrière.

Arrivé à la hauteur de la portière avant, il plaqua brusquement l'arme contre sa hanche droite et ouvrit le feu. Le corps des deux Haïtiens tressauta sous les impacts. En une fraction de seconde la tête du premier ne fut plus qu'une boule rouge. John Riley passa le canon de l'arme par la glace baissée et foudroya à bout portant le second Macoute.

Il n'avait tiré que deux courtes rafales. Malko sortit en courant à sa rencontre. Le visage de John Riley était impassible.

— Dépêchons, dit-il. Dans une heure nous aurons tous les Tontons Macoutes de Port-au-Prince aux trousses.

Rapidement, le pasteur jeta la mitraillette dans une valise usagée, à demi-pleine de chargeurs.

La Toyota du pasteur était garée dans la cour. En montant dedans, Malko aperçut une Winchester 30/30 sur le plancher.

De quoi ramener à la vraie foi bien des incroyants... John Riley se mit au volant. Ils cahotèrent sur le sentier avant d'émerger sur la route

Malko guettait la route étroite et sinueuse, qui serpentait entre la mer et les premiers contreforts de la montagne. Ils avaient contourné la ville par des sentiers impossibles, avant de retrouver la route de Cap-Haïtien, après les barrages militaires. Il y avait très peu de circulation, sauf de vieux camions essoufflés et surchargés.

Une odeur pestilentielle emplît soudain la voiture. Un peu ce qu'on respire près de certaines usines de pétrochimie. En pire. John Riley tourna à droite, dans un sentier qui s'enfonçait vers la montagne. L'odeur augmenta encore.

— Nous arrivons, annonça John Riley.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

Le pasteur ricana :

— Ici, cela s'appelle les sources puantes... Ce sont des émanations sulfureuses. Le coin est plein de marécages. C'est un endroit « rangé » sous l'influence de *loas* néfastes. Dès qu'il fait nuit, personne ne vient plus par là. Pas même les Macoutes. Ils croient au Vaudou comme les autres.

— Mais Jacmel aussi, objecta Malko.

— C'est juste, fit John Riley. Mais il s'est fait préparer un philtre par un houmgan pour pouvoir venir ici.

Ils parvinrent aux premières maisons d'un hameau.

L'Américain stoppa sous un gros fromager, ferma la Toyota et prit la valise contenant la mitraillette. Il avait ôté ses lunettes sans monture et ressemblait plus à un « commando » qu'à un membre de l'église baptiste.

Il n'y avait âme qui vive. Malko essuya son front couvert de sueur. Son cœur battait la chamade. À quelques kilomètres de là, Amour Mirebalais avait dû découvrir les cadavres de ses deux Tontons Macoutes. Cette fois, l'offense était inexpiable. Et il allait retrouver l'homme qui avait tenté de le faire assassiner la veille...

Ils arrivèrent devant une grange à l'écart. John Riley dit à voix basse.

— Nous sommes arrivés. Ayez confiance, quoiqu'il arrive.

Il frappa deux coups, puis trois à la porte de bois. Aussitôt le battant s'entrouvrit et une silhouette inattendue apparut. Une cagoule pointue et une longue robe blanche comme un soldat du KKK, dissimulait un homme de haute stature. La cagoule était percée seulement de deux trous pour les yeux.

John Riley échangea quelques mots avec lui à voix basse et il ouvrit complètement la porte. Tendus, Malko entra le premier. D'abord, il ne

distingua qu'une masse blanche dans la pénombre. Le sol était en terre battue. Trois bougies posées sur une table de bois éclairaient vaguement la pièce.

Il compta une dizaine de silhouettes semblables à celle qui les avait fait entrer. Certains des « fantômes » avaient un fusil à la main. Des bosses sous les vêtements blancs indiquaient des armes plus petites.

— Qu'est-ce que cette mascarade ? demanda Malko.

L'Américain ne sourit même pas. Il répondit en anglais :

— Ce sont des Obolos. C'est encore un rite vaudou. On appelle ainsi des houmgans qui se réunissent parfois pour jeter des sorts, hypnotiser à distance. Aucun Haïtien sensé ne s'amuserait à soulever leur voile pour les identifier...

Malko n'eut pas le temps de se poser de questions. Une des ombres blanches venait lentement vers lui. Une voix ordonna en français :

— Désarmez-le.

La voix était celle de Gabriel Jacmel.

Deux autres « fantômes » s'approchèrent et le fouillèrent, ôtant son pistolet extra-plat. Après un coup d'oeil à John Riley, il se laissa faire. L'Américain s'était assis par terre, la petite valise devant lui. Il rompit le silence :

— Gabriel, dit-il en français, voilà mon ami Malko. Expliquez-vous.

Il avait appuyé sur le mot ami. En dépit du calme de sa voix, Malko sentit qu'il était sur ses gardes, prêt à faire face à n'importe quelle complication.

— Pourquoi avez-vous essayé de me livrer à Amour Mirebalais ? demanda la voix grave de Gabriel Jacmel. Je vous avais fait confiance.

— C'est faux répliqua Malko, s'efforçant de garder son calme. Je voulais seulement que vous m'aidiez à m'enfuir d'Haïti.

La silhouette blanche bougea imperceptiblement. Sous le drap, Malko voyait la bosse d'une arme de gros calibre. Si l'autre décidait brusquement de l'abattre, que pourrait faire John, même avec sa mitraillette ?

— Où se trouve Simone Hinche ?

Gabriel Jacmel hésita un peu, puis se retourna à moitié désignant une des silhouettes blanches.

— Elle est ici.

— C'est vrai, je suis là, fit la voix étouffée de la jeune femme.

— Ceci est la tête de François Duvalier, dit d'une voix douce Gabriel Jacmel. J'ai juré à mes hommes que la tête de celui qui m'avait trahi la rejoindrait dans ce sac.

— Je ne vous ai pas trahi, répéta Malko.

Gabriel Jacmel haussa légèrement les épaules :

— Tant pis pour vous. Je ne vous crois pas. Vous êtes venu à Haïti pour me tendre un piège. D'accord avec Amour Mirebalais.

Sa main plongea dans une fente de la robe blanche et en ressortit, tenant une machette toute neuve. Il le tendit à celui qui se tenait derrière lui et ordonna en créole :

— Coupé tête...

Comme un cauchemar, Malko entendit la voix calme de John Riley :

— Gabriel, je suis ton ami. Si je te dis quelque chose, est-ce que tu me croiras ?

Le pasteur semblait toujours aussi calme mais le couvercle de la valise était ouvert. La cagoule blanche empêchait de voir l'expression de Jacmel. Celui-ci tourna la tête vers John Riley.

— Parle.

— J'ai quelque chose à te proposer, Gabriel.

La main gauche de l'Haïtien ne cessa pas de malaxer sa balle de 45. Comme s'il n'avait pas vu la mitrailleuse.

— Je t'écouterai tout à l'heure.

D'un seul revers de bras, il pouvait égorger Malko.

Sa vie était accrochée à la voix posée et calme de John Riley. Ce dernier ne quittait pas des yeux la machette. Malko se dit qu'un massacre général était imminent.

Mais John Riley se leva placidement et vint se placer entre lui et l'Haïtien. Sans arme.

— Non, tu vas m'écouter maintenant, fit-il sans élever la voix. Il y a bien longtemps, je t'ai sauvé la vie. Aujourd'hui, je te propose un marché. Si tu épargnes cet homme, mon ami t'aidera à réaliser ton rêve. Je m'en porte garant.

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de Gabriel Jacmel. Malko remarqua que sa main était moins crispée sur la poignée de la machette. D'un geste sec, il arracha sa cagoule.

— Quel est son plan ? demanda à contrecœur le rebelle.

Malko comprit instantanément que John Riley avait trouvé la faille. C'était le moment d'exposer le plan « Von-Von » tel qu'il avait été conçu dans les bureaux de la C.I.A. à Langley.

— Votre rôle sera de vous emparer pour un temps assez court de Radio-Métropole, expliqua-t-il. Nous avons choisi ce poste, car c'est le plus écouté. Vous prendrez la parole pour annoncer que vous investissez Port-au-Prince, que des émigrés ont débarqué à Cap Haïtien, et que vous allez tuer tous les Américains vivant à Haïti...

— Tuer les Américains ! Mais ce n'est pas vrai.

Gabriel Jacmel était sincèrement étonné. Malko eut un sourire froid.

— Bien sûr que non, ce n'est pas vrai. Mais cela permettra à deux bataillons de « Marines » qui attendent entre ici et Cuba de débarquer dans la demi-heure, pour « protéger » les Américains... Ainsi ces

troupes pourront neutraliser les troupes de Duvalier et protéger le débarquement des « émigrés » à Port-au-Prince. Alors que les Duvaliéristes les attendront à l'autre bout du pays.

» Après votre discours, Simone Hinche prendra la parole à son tour, pour confirmer que les émigrés marchent avec vous.

Malko s'arrêta. Gabriel Jacmel le contemplait avec incrédulité. Et avidité.

— C'est vrai ? fit-il.

— C'est vrai.

— Et elle ?

— Demandez-lui.

Gabriel Jacmel jeta un ordre en créole. Aussitôt, deux des fantômes firent lever Simone Hinche, déchirèrent d'un coup de machette la robe blanche qui la dissimulait et amenèrent la jeune femme au milieu de la pièce.

La jeune femme avait une grosse ecchymose près de l'oeil qui s'ajoutait à l'hématome causé par Julien Laleau. Elle était pâle et calme. Elle eut un bref regard pour Malko. Plein d'adoration. Puis elle fit face à Gabriel Jacmel.

— Êtes-vous d'accord avec ce plan ? interrogea-t-il.

— Oui.

C'est le premier mot qu'elle prononçait. Gabriel Jacmel fronça les sourcils.

— Comment allez-vous les prévenir ?

— L'émission-pirate servira de détonateur, expliqua Malko. L'opération ne se déclenchera qu'après les deux appels, le vôtre et celui de Simone Hinche.

» Ensuite, il faut moins de trois heures aux navires pour rejoindre la côte haïtienne. Ils tournent en rond entre Cuba et ici depuis dix jours.

L'Haïtien hésitait, visiblement déchiré. Mais ce qu'offrait Malko était le rêve de sa vie, son éclatante revanche. Il calculait déjà combien de temps il lui faudrait pour se débarrasser des ses alliés.

— J'accepte, dit-il.

La tension était tombée d'un coup.

Malko pensa à Burt Marney. Il ne participerait pas à l'allégresse générale... Non seulement, Simone Hinche et lui étaient tirés d'affaire, mais l'opération « Von-Von » était miraculeusement remise sur ses rails.

CHAPITRE XVIII

Le minibus Volkswagen, portant sur ses flancs l'inscription « Hôpital du canapé vert », stoppa en double file, devant l'immeuble de Radio-Métropole. Un groupe d'Haïtiens, installés sur des chaises, au milieu du trottoir, n'y prêtèrent même pas attention.

Les portes arrière du véhicule s'ouvrirent et quatre hommes et une femme en sortirent. Tous avaient des lunettes noires, et deux portaient de petites valises.

Rapidement, les cinq silhouettes s'engouffrèrent dans la porte menant à la station de Radio. Le minibus redémarra aussitôt et alla se garer à droite un peu plus loin, après le croisement. Il était quatre heures de l'après-midi et Port-au-Prince somnolait. De toutes façons, l'immeuble de Radio-Métropole n'était jamais gardé.

Et qui aurait pu supposer que Gabriel Jacmel, ennemi n° 1 du régime, traqué par les Macoutes, s'aventure en pleine ville, en plein jour, de surcroît ?

*
* *

L'escalier raide et étroit de « Radio-Métropole » s'ouvrait devant Malko, montant d'un seul trait jusqu'au premier étage. Deux personnes pouvaient à peine s'y croiser. La station n'occupait que le premier et unique étage, au-dessus d'une pharmacie et d'un bazar.

Simone Hinche s'élança dans les marches raides derrière Malko. Gabriel Jacmel lui emboîta le pas, suivi de son garde du corps favori, Thomas. Engoncé dans son gilet pare-balles, le Noir était encore plus impressionnant. Tout en montant, il ouvrit la valise et en sortit une M.P. 44.

Dans le sac de plage de Thomas, il y avait une Thompson et une douzaine de grenades défensives. À tout hasard. Luc, derrière lui, disposait du même armement.

Du haut de l'escalier, ils pouvaient tenir tête à toute l'armée haïtienne. Mais ils n'auraient pas besoin de cela. En une demi-heure, tout serait terminé.

Malko déboucha dans un petit hall désert. Des photos d'un concours de beauté étaient affichées au mur. Un haut-parleur diffusait en direct le programme de la station.

À gauche, il y avait un bureau vitré. Thomas resta en haut de l'escalier. Jacmel passa devant Malko et pénétra dans le bureau vitré.

D'après le plan expliqué à Malko, ce bureau commandait deux studios, la discothèque et le bureau du rédacteur en chef. À cette heure-là, l'émission se faisait d'un studio, complètement au fond et à droite d'un couloir qui s'ouvrait à côté du premier bureau.

À travers la vitre, Malko vit une fille au long nez se lever devant la mitrailleuse de Jacmel. Elle ouvrait des yeux affolés, muette de terreur. Luc l'attrapa par le bras et la poussa au fond du petit hall, vers une porte qu'il ouvrit d'un coup de pied.

C'était un petit réduit, servant de vestiaire et de penderie aux gens de la station. Assise derrière une petite table, Massilia, fille à tout faire, rapetassait un smoking. Médusée, elle regarda la Thompson et s'évanouit.

Un grand métis, aux cheveux gris et frisés, sortit, les mains en l'air, du bureau marqué « Rédacteur en chef », houspillé par la M.P. 44 de Gabriel Jacmel. Aussitôt cueilli par Luc. Malko et Simone contemplaient la scène sans intervenir. En quelques minutes, Jacmel entassa six hommes et trois femmes dans le réduit. Tout le personnel de Radio-Métropole, à l'exception du technicien et de l'animateur à l'antenne.

Tous les téléphones avaient été décrochés. Gabriel Jacmel jeta un regard triomphant à Malko. L'action n'avait pas pris cinq minutes.

Soudain, il y eut des pas dans l'escalier. Thomas leva sa mitrailleuse. Deux jeunes filles apparurent. Elles eurent tout juste le temps de pousser un cri, avant que Thomas ne les pousse vers le réduit. Comme ce dernier débordait, on les appuya au distributeur automatique de Pepsi-Cola.

— Tous ceux qui viennent, tu fais pareil, ordonna Jacmel.

À cause de la cloison, on ne pouvait voir les filles. Thomas reprit son poste.

Jacmel, Malko et Simone s'enfoncèrent dans le couloir. La véritable action allait commencer.

*
* *

Abelin, le gardien de l'antenne de « Radio-Métropole » faisait la sieste sur sa couchette quand on frappa à la porte de son local.

Il hésita à répondre. Ce ne pouvait être que son cousin venant lui emprunter quelques gourdes pour jouer au combat de coqs. Personne ne venait jamais inspecter l'émetteur et la grande antenne enfermée dans un enclos métallique. Il faut dire que, situé à égale distance du bidonville de la Saline et de la prison de Fort-Dimanche, dans un no man's land que l'administration s'obstinait à appeler parc, l'endroit n'était pas engageant.

Les coups redoublèrent. C'était peut-être une inspection-surprise.

Abelin bâilla, se leva et alla ouvrir. Le battant métallique, repoussé brutalement, l'expédia au milieu de la pièce. Quand il se releva, la crosse d'un colt lui ouvrit le cuir chevelu sur dix centimètres. Il eut le temps de voir trois Noirs et s'évanouit. Deux des agresseurs le jetèrent sur sa couchette au lieu de l'achever. Gabriel Jacmel avait donné l'ordre de faire bonne impression.

Rapidement, les agresseurs du gardien installèrent une vieille mitrailleuse Spandau M.G. 30 en batterie, à l'unique fenêtre du local, prenant en enfilade la route de Fort-Dimanche.

L'un d'eux tourna autour des deux émetteurs, fasciné par les cadrans. Totalement analphabète, il trouvait grisant de contrôler une station de radio. Un autre s'assit en face du haut-parleur témoin afin de suivre le déroulement des événements. À deux cents mètres, le drapeau de Fort-Dimanche semblait les narguer. Le dernier commença à coincer les cartouches de dynamite dans les émetteurs.

*
* *

Gabriel Jacmel avait la main sur la poignée de la porte du studio en service. Dans l'autre, il tenait son MP 44. Simone échangea un regard anxieux avec Malko. Si la porte était fermée de l'intérieur, il risquait d'y avoir des complications.

Malko tira son pistolet au moment où le Noir tournait la poignée.

La porte s'ouvrit sans difficulté. Un garçon aux cheveux frisés, le technicien, tourna la tête, un doigt sur ses lèvres. Puis il aperçut la mitraillette. Il n'eut pas le temps de réagir. Déjà, Jacmel l'arrachait de son siège et le jetait dans le couloir. Malko braqua sur lui son pistolet extra-plat.

— Rejoignez les autres là-bas, ordonna-t-il. On ne vous fera aucun mal.

À l'autre bout du couloir, Luc le photographiait avec sa mitraillette. Abruti de surprise, le technicien obéit.

La cabine du technicien donnait directement sur un minuscule studio. À travers la vitre, on voyait, de dos, une fille danser toute seule sur la musique de « Resurrection shuffle » en train de passer à l'antenne. C'est elle qui animait l'émission de variétés.

Gabriel Jacmel ouvrit la porte, lui saisit le bras au vol et la tira hors du studio. Elle poussa un cri perçant, se débattit. Malko reconnut la longue fille à l'air provocant qu'il avait vue chez Amour Mirebalais. Elle portait encore une longue robe gitane et un foulard pour retenir ses cheveux. Jacmel enfonça le canon de sa MP 44 dans son estomac. Elle cessa de se débattre avec une expression de terreur abjecte.

Il ne restait plus qu'une minute environ avant la fin du disque. Jacmel jeta la fille dans les bras de Malko.

— Vite, emmenez-la là-bas.

— Oui, faites attention qu'on ne leur fasse pas de mal, renchérit Simone.

Malko poussa la fille devant lui, tandis que Gabriel Jacmel s'asseyait devant le micro.

Dans quelques secondes, l'opération « Von-Von » allait commencer. Les navires qui tournaient en rond dans la mer des Antilles entre Cuba et Haïti, depuis le départ de Malko des U.S.A., allaient mettre le cap sur Port-au-Prince, dès réception de l'émission-pirate. Celle-ci serait captée – étant donné la puissance de Radio-Métropole – par tous les récepteurs des Caraïbes. Qui entendraient ainsi les menaces proférées à l'égard des Américains.

L'alibi était parfait. On ne pourrait en vouloir à personne si quelques obus U.S. s'égarèrent et détruisaient les casernes Dessalines et le Palais.

Errare humanum est...

Malko pensa à John Riley. Pourvu que le pasteur ait réussi à atteindre la maison de Frank Gilpatrick, afin de le mettre au courant. L'ambassadeur était à New York et, le samedi après-midi, l'ambassade était fermée.

La fille qu'il tenait par le bras se laissa aller contre lui.

— Vous n'allez pas me tuer ? murmura-t-elle.

Ses yeux un peu proéminents étaient remplis d'une terreur animale.

— Pas même vous violer, précisa Malko.

Il avait horreur de tenir ainsi une jeune femme au bout de son pistolet. Ce ne sont pas des actes dont peut se vanter un homme de bien.

*
* *

Gabriel Jacmel vitupérait en créole, au micro, depuis plusieurs minutes. Les mots se bousculaient à ses lèvres et il en bégayait parfois. La main gauche serrée autour du micro comme pour l'étrangler, la droite tenant sa MP 44 par le canon, le front couvert de sueur, il se payait de deux ans de fuite et de peur.

Simone Hinche était debout à sa droite. Ses cuisses bronzées et nues à la hauteur du visage du Noir. Elle se rapprocha encore plus, à le toucher. Pour ce jour inoubliable, elle s'était maquillée et parfumée comme pour aller danser « Sous les Manguiers ». Quand l'Haïtien leva les yeux vers elle, Simone eut un sourire sensuel et chaud. Son regard soutint celui de Gabriel Jacmel. Ce qu'il y lut, lui donna instantanément envie d'envoyer promener la révolution. Une onde de chaleur partit de son ventre, brûlante et délicieuse, et alla faire battre le sang dans ses tempes.

Les narines de son nez aplati se dilatèrent, un voile passa devant ses yeux, il ne savait plus ce qu'il disait. En un éclair, il pensa que les femmes aimaient décidément les vainqueurs. Il voyait déjà les longues jambes serrées autour de ses reins, le corps souple et chaud ouvert à lui.

Coinçant la MP 44 contre sa hanche, Gabriel Jacmel libéra sa main droite et la posa sur la cuisse de Simone Hinche. Les doigts remontèrent, passèrent sous la robe, sans un geste de défense de la jeune femme. Avec un sourire doux, celle-ci se pencha et prit délicatement la mitraillette posée entre eux, comme pour permettre à Jacmel de la caresser plus facilement.

Étourdi de désir, Gabriel Jacmel la laissa faire. Le reste se passa si vite qu'il mit plusieurs secondes à réaliser. Rapide comme un crotale, Simone recula d'un bond jusqu'à la porte. La lourde arme automatique déjà coincée contre sa hanche, un doigt sur la détente. De la main gauche, elle verrouilla le levier de fermeture.

L'expression douce avait fait place à une haine indescriptible. Elle respirait par saccades. Jacmel se leva. Il ne pensait plus au micro branché. Il sentait qu'il allait mourir, qu'aucun raisonnement ne prendrait sur le bloc de haine compacte qu'il avait en face de lui. Simone Hinche le considérait avec une froideur terrifiante. Enfin, elle y était arrivée !

Il avait fallu attendre la conjonction de deux événements extraordinaires pour que Jacmel relâche sa garde.

— Tu crois que je vais te tirer une balle dans la tête, dit-elle doucement. Ce serait trop bon pour toi... Coulan set mama'on [22].

Son index poussa le bouton de « rafale » à la position « coup par coup ».

*
* *

Malko crut avoir mal entendu. Le petit haut-parleur du hall venait de retransmettre la phrase de Simone Hinche, avec une netteté terrifiante. Luc et Thomas, les hommes de Jacmel, n'avaient pas bronché. Analphabètes, ils ne comprenaient que le créole. Malko se rua dans le couloir.

Il secoua désespérément la porte du studio : fermée. À travers la glace il aperçut Simone Hinche et Gabriel Jacmel, face à face. Son regard croisa celui de la jeune femme, et elle lui adressa un sourire triste. Il cria :

— Ouvrez !

Si la jeune femme tuait Jacmel, l'opération « Von-Von » était à l'eau définitivement.

Il vit le lourd pistolet-mitrailleur braqué sur Jacmel. Lui-même

pouvait tirer à travers la vitre et abattre la jeune femme. Mais à quoi bon ? Pour que les navires de l'opération « Von-Von » foncent sur Port-au-Prince, il fallait que Jacmel *et* Simone Hinche parlent au micro.

La détonation du MP 44 lui parvint très assourdie par les murs isophones du studio. Fasciné, et horrifié, Malko vit Gabriel Jacmel se plier en deux et porter les mains à son ventre.

*
* *

La première balle avait déchiqueté le bas-ventre de Gabriel Jacmel. Sous la douleur inhumaine, l'Haïtien se tordit comme un insecte coupé en deux, avec un cri aigu.

Simone Hinche l'observait avec une froideur terrifiante. Pendant trois ans, elle avait rêvé de cette minute-là. Jacmel n'était plus qu'un petit tas gémissant à ses pieds. De ses mains jointes, il essayait de retenir le sang qui le vidait. Il bougea un peu et l'élancement fut si violent qu'il hurla comme une bête. Simone vit la mort dans ses yeux.

Elle abaissa le canon de la mitraillette et lui tira une seconde balle dans le ventre, juste au-dessus de la ceinture. La fumée sèche de la cordite lui fit monter les larmes aux yeux. Mais sa main ne tremblait pas. Elle aurait voulu que cet instant se prolonge indéfiniment, que Jacmel agonise jusqu'au jour du Jugement dernier. Elle se surprit à prier :

— Mon Dieu, faites qu'il ne meure pas tout de suite...

Mais les deux balles avaient causé des dégâts effroyables. La tache de sang s'agrandissait. Dans un effort surhumain, Gabriel Jacmel tenta de se relever. Mais il lui semblait que le bas de son corps était changé en plomb. Il ne pouvait pas savoir que la seconde balle lui avait broyé la colonne vertébrale.

Il leva vers Simone Hinche des yeux déjà obscurcis par l'ombre de la mort.

La jeune femme comprit que sa vengeance prenait fin. Dans quelques secondes, Gabriel Jacmel serait à tout jamais inaccessible.

Elle approcha l'extrémité du canon de la M. P 44 à dix centimètres du front de Jacmel. Pour qu'il voie jaillir la mort. Puis elle pressa doucement la détente.

Les éclaboussures de sang et de cervelle jaillirent dans tout le studio et tachèrent même sa robe. Rejeté en arrière par le choc, ce qui restait de la tête de Gabriel Jacmel gisait par terre. Ses sphincters se relâchèrent et une odeur abominable envahit le studio. Simone Hinche laissa tomber la lourde mitraillette par terre. Elle se sentait si lasse et si vide. Si comblée. Et si lucide aussi. Elle venait de condamner l'opération « Von-Von ». Comme tous ceux qui étaient à l'écoute, les

radios de la flotte d'invasion avaient assisté au meurtre de Gabriel Jacmel en direct.

Avec des gestes d'automate, elle épongea avec son mouchoir des débris de cervelle et rouvrit la porte.

Malko faillit reculer devant son regard de folle. Elle lui tendait son mouchoir maculé de débris grisâtres.

— Regardez, murmura-t-elle, d'une voix absente. Regardez bien. C'est la cervelle de ce monstre.

CHAPITRE XIX

Une explosion sourde et lointaine fit trembler les vitres. Brutalement ramené à la réalité, Malko secoua Simone Hinche : l'émetteur de Radio Métropole venait de sauter. Les hommes de Gabriel Jacmel exécutaient quand même ses instructions.

Luc et Thomas tenaient toujours les prisonniers en respect. Ceux-ci, qui comprenaient presque tous le français, paraissaient encore plus terrorisés. Échouer si près du but ! Simone Hinche avait vengé son horrible humiliation, mais l'opération « Von-Von » avait vécu. Décidément la C.I.A. n'avait pas de chance avec les débarquements aux Caraïbes...

— Il faut partir, dit Malko. Vite.

Dans quelques minutes, les Tontons Macoutes d'Amour Mirebalais seraient là. Sans parler des soldats... Simone Hinche s'accrocha à lui :

— Pardonnez-moi. Mais Gabriel était pire que tous les Duvalier.

Luc se tourna vers eux, inquiet, sa Thomson braquée sur les prisonniers.

— Dites-leur que tout va bien, souffla Malko. Qu'ils peuvent décrocher. Que Jacmel les rejoint dans une minute. Qu'ils l'attendent dans la Volkswagen.

Simone Hinche s'adressa aux deux hommes en créole.

Aussitôt, ils battirent en retraite et disparurent dans l'escalier étroit et raide.

Terrorisés, les prisonniers de « Radio-métropole » ne bronchaient pas.

Simone et Malko attendirent quelques secondes, puis s'engouffrèrent à leur tour dans l'escalier étroit. Le trottoir de la rue Pavée était aussi calme qu'à leur arrivée. Simone fit face à Malko, les yeux pleins de larmes.

— Adieu, je vous ai causé assez d'ennuis. Si je vis, je ne vous oublierai jamais. Grâce à vous, j'ai pu me venger de Gabriel Jacmel. Bonne chance.

Avant qu'il ait pu la retenir, elle était partie en courant vers le boulevard Jean-Jacques Dessalines. Malko hésita à la poursuivre, appela :

— Simone, Simone !

La jeune femme se retourna et lui fit signe de la main, comme des amis qui se quittent joyeusement. Puis, elle disparut, avalée par la foule des arcades.

Maintenant, il risquait sa vie à chaque seconde. Il regarda autour de lui. Pas un taxi. La maison de Frank se trouvait à plus de deux milles. Il n'aurait jamais le temps de l'atteindre à pied. Soudain, il aperçut à la station d'essence, de l'autre côté de la rue, une voiture en train de faire le plein. Il traversa en courant.

Quand le chauffeur de la vieille Chevrolet, vit son pistolet, il sortit de sa voiture, gris de peur. Malko ne s'attarda pas à des explications oiseuses. Il sauta au volant, mit le contact et démarra aussi vite que le permettait le moteur essoufflé.

Un ciel plombé écrasait Port-au-Prince. Cent mètres plus loin, il dut freiner : devant lui, trois haïtiens, torse nu, poussaient une charrette à bras haute comme le Kilimandjaro. La sueur dégoulinait de leurs torsos. Quand il parvint enfin à les dépasser, ils n'eurent qu'un regard d'indifférence pour la voiture. Eux en étaient encore à la traction animale.

Malko accéléra, rejoignant la route de Carrefour, s'attendant à chaque seconde à voir surgir dans son rétroviseur une voiture de Macoutes. Ça et là, des groupes d'Haïtiens discutaient à voix basse, l'air inquiet. Une jeep militaire croisa Malko à toute vitesse. Au Palais ce devait être le branle-bas de combat. Mais, sur la route de Carrefour, la circulation était toujours aussi intense.

Malko réalisa qu'il transpirait autant que les trois Haïtiens à la charrette à bras.

Ses chances de ne pas mourir à Haïti allaient dépendre des minutes suivantes.

*
* *

— Quel gâchis, non, mais quel gâchis !

Sévère et accablé, Frank Gilpatrick tournait en rond dans son living-room. Malko n'avait pas encore retrouvé son rythme cardiaque.

John Riley semblait toujours aussi calme.

— Frank, dit-il, nous ne pouvons pas rester ici. Donnez-nous les clefs de l'ambassade. Les Macoutes vont être ici d'une minute à l'autre... Ils peuvent mettre notre disparition sur le dos de Jacmel, après le coup de la radio...

Frank Gilpatrick s'arrêta. Comme si Belzébuth l'avait tiré en arrière.

— De l'ambassade, fit-il d'une voix étranglée. Mais c'est impossible. L'ambassadeur n'est pas...

— C'est très possible, dit doucement John Riley. Elles sont dans la poche droite de votre pantalon.

Comme par miracle, un Radom automatique était apparu dans sa main droite.

Frank Gilpatrick écarquilla des yeux incrédules. Le doigt de John

Riley était posé sur la détente.

— Mais, mais, vous êtes fou ?

— À moins que vous ne préféreriez nous accompagner, suggéra le pasteur. Le voyage risque d'être mouvementé.

Comme Frank ne répondait pas, John Riley s'approcha, mit la main dans sa poche et en sortit un trousseau de clefs. Il l'empocha.

— Au revoir, Frank, dit-il. À lundi, à l'ambassade.

Malko était déjà à la porte. Ils gagnèrent le jardin en courant.

Au moment où ils montaient dans la voiture, de grosses gouttes commencèrent à tomber. En quelques secondes, Malko, qui conduisait, eut devant lui un rideau opaque de pluie. On aurait dit que des mains invisibles et géantes déversaient de l'eau à plein seaux. À tâtons, il descendit tant bien que mal le chemin de terre. Des ombres nues le frôlaient, sans même chercher à s'abriter : en dix secondes on était trempé jusqu'aux os. Comme sous une douche.

John Riley se remua, mal à l'aise.

— On aura du mal à atteindre l'ambassade, dit-il. Quand il pleut, le boulevard Harry Truman se transforme en lac... Ils ont oublié de faire des égouts...

Ils arrivèrent enfin à la route de Carrefour. Des « tap-tap » avançaient à une allure d'escargots, leur cargaison humaine trempée et résignée. Plus un seul piéton en vue. Le moteur de la Toyota toussa, cahota et cala. John Riley jura :

— Nom de Dieu !

Malko, les dents serrées, tournait la clef du démarreur, jouant de l'accélérateur. Enfin, le moteur toussa et repartit sur deux bougies. Un grand coup d'accélérateur, et la Toyota redémarra. La pluie redoublait, martelant le toit dans un fracas de fin du monde.

Le « tac-tac » d'une arme automatique, couvrit soudain son martèlement.

Les vitres arrière de la Toyota volèrent en éclats. Malko tourna la tête à gauche. Une grosse Mercédès noire était arrêtée au bord de la route, toutes vitres baissées. Au volant il eut le temps de reconnaître Amour Mirebalais. Le reste de la voiture disparaissait sous des Noires aux visages farouches, hérissées de mitraillettes.

— Des « fillettes-laleau » ! s'exclama John Riley.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des Tontons Macoutes femelles. La garde de fer d'Amour Mirebalais.

Cette fois, c'était l'hallali sans finesse...

Il accéléra et la Mercédès disparut dans le rideau de pluie. Pas pour longtemps. Une minute plus tard, il vit grandir des phares blancs dans le rétroviseur. Une grêle de balles encadra la voiture. Touché en plein front, le conducteur d'un « tap-tap » qui arrivait en face, perdit le

contrôle de son véhicule qui versa dans le fossé.

John Riley se pencha par la vitre ouverte et tira trois fois avec le Radom.

— Ils vont deux fois plus vite que nous, remarqua-t-il. On n'arrivera jamais à l'ambassade. Ils vont nous massacrer.

— Vous êtes pasteur, proposa Malko. Essayez de sauter et de vous en sortir.

John Riley eut un ricanement triste.

— Même si j'étais le Nonce apostolique, cela ne changerait rien. Aujourd'hui, on règle les comptes. Ils ont eu trop peur pour nous pardonner.

Autant que la pluie le permettait, Malko effectuait de légers zigzags, pour éviter que le tir de ses poursuivants ne soit trop précis.

La pluie ne diminuait pas, bien au contraire. Il n'y avait presque plus de circulation. Sur le sol humide, la Toyota tanguait comme un voilier en folie.

Tout à coup, le pare-brise devint opaque devant Malko. Il donna instinctivement un violent coup de frein et John Riley hurla :

— Accélérez, bon Dieu, elles sont juste derrière.

Frénétiquement, Malko secouait le bouton des essuie-glaces qui venait de tomber en panne. Sans eux, ils ne pouvaient guère rouler à plus de dix à l'heure, tant le rideau de la pluie était épais.

— On est foutus, fit John Riley d'une voix blanche. J'aurais dû rester au Viêt-Nam.

— Au Viêt-Nam ?

John Riley eut un sourire amer.

— Trois ans de « Bérets Verts ». Chez les Méo. Détaché par l'Agence.

*
* *

— Guidez-moi, dit Malko. Vite.

John Riley sortit à moitié de la voiture, sans souci des « fillettes-laleau »

— Un peu à gauche, cria-t-il. Il y a un truc arrêté. Malko obéit. La Toyota reprit de la vitesse. John Riley guidait Malko tant bien que mal, bien que les rafales de pluie l'aveuglent presque totalement.

Soudain, Malko aperçut les feux rouges d'une file de voitures stoppées à l'entrée du boulevard Jean-Jacques Dessalines. La pluie avait dû rendre la voie impraticable.

Il freina brutalement, et la Toyota se mit en travers de la route.

Le temps ne s'améliorait pas, bien qu'il fasse toujours aussi chaud. Malko était trempé par les rafales et, l'eau clapotait sur le plancher de la voiture. Jamais, il n'avait vu un orage d'une telle violence.

— On est coincé, cria John Riley.

La Mercédès d'Amour Mirebalais se rapprochait à toute vitesse.

Machinalement, Malko tourna le volant à gauche, coupant la route, pour s'engager dans le boulevard Harry Truman, en temps ordinaire une avenue à deux voies, moitié bétonnée, moitié en terre, parsemée de trous énormes. De ce côté-là, la voie était libre.

Pourtant, John Riley se jeta sur le volant, essayant de ramener la Toyota sur le boulevard Jean-Jacques Dessalines.

— Non, pas par là !

Comme un bolide, la Toyota passa devant le marché aux poissons et s'engagea dans le boulevard Harry Truman. Malko se tourna vers John Riley.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est inondé, on ne passera jamais, grogna le Pasteur. Il va y avoir au moins un mètre d'eau...

— Ce sera la même chose pour eux, dit Malko. Et nous n'avons pas le choix.

Devant lui, s'étendait une étendue liquide hérissée de lampadaires et de véhicules en panne. Le boulevard Harry Truman ressemblait plus au lac de Genève qu'à une avenue civilisée...

Il accéléra encore, soulevant des gerbes d'eau boueuse et tiède. Brutalement, la voiture ralentit. L'eau arrivait à mi-portières : John Riley avait eu raison. Malko jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur : la Mercédès avait tourné aussi et les talonnait...

Désespérément, il écrasa l'accélérateur. La Toyota fit un modeste bond. Sa roue avant gauche heurta quelque chose de dur violemment, projetant Malko contre John Riley.

— C'est le terre-plein central, cria l'Américain. Montez dessus.

À grands coups de moteur, Malko parvint à hisser la Toyota sur le terre-plein : l'eau n'arrivait plus qu'à mi-roue. Incroyable ! Et on était en plein centre de Port-au-Prince.

Sur le terre-plein, cela allait un peu mieux. Se fauillant entre les cocotiers, Malko reprit son avance... Parfois, ses deux roues droites disparaissaient un mètre sous l'eau et il se demandait si le véhicule pourrait se redresser. Accroché à son volant, il ne s'occupait même plus de ses poursuivants. John Riley, la tête dehors, les surveillait.

Dieu merci, avec les cahots, elles ne pouvaient pas tirer... Il pleuvait moins, mais l'eau continuait à dévaler des collines entourant Port-au-Prince, en véritables torrents.

Le terre-plein se terminait. Malko freina. Devant lui, le boulevard Harry Truman était remplacé par une étendue d'eau boueuse. Quelques véhicules étaient immobilisés à la même hauteur que lui, hésitant à se lancer.

Ils n'avaient évidemment pas les mêmes raisons de mouiller leur

moteur. Un peu plus loin, une camionnette à demi-noyée émergeait du flot limoneux. Les occupants attendaient philosophiquement sur le toit que l'eau baisse...

Il y eut un grondement de moteur. La Mercédès d'Amour Mirebalais se rapprocha dans une gerbe d'eau. Une des Noires lâcha trois coups de pistolet, qui firent jaillir de petits geysers autour de la Toyota.

Malko n'avait plus le choix. Passant la première, il fonça. Il eut soudain l'impression de voguer sur une rivière. La Toyota avait de l'eau jusqu'aux glaces. Ils avançaient à moins de dix à l'heure. Pas pour longtemps...

Dans un cafouillis sinistre, le moteur s'arrêta. L'eau avait atteint le Delco. John Riley ouvrit déjà la portière et sauta. L'eau lui arrivait jusqu'à la taille. Malko l'imita.

La Mercédès était stoppée, trente mètres derrière eux. Deux Noires en mini-jupe en sortirent avec des mitraillettes. La voiture tentait de contourner par le trottoir opposé de la mare la plus profonde pour les doubler.

Une rafale claqua, et ils s'abritèrent. Malko et John plongèrent derrière la Toyota, définitivement immobilisée. Avec leurs pistolets, ils ne tiendraient pas longtemps devant les mitraillettes des « fillettes-laleau ».

— Regardez, fit soudain Malko.

Un « tap-tap » était arrêté à une dizaine de mètres, face à eux, de l'autre côté du « lac ». Dans seulement un mètre d'eau. Son moteur tournait. Au fronton de bois, au-dessus de la cabine s'étalait sa devise : « L'Immaculée Conception Rénovée ». S'ils parvenaient à lui faire faire demi-tour, ils échappaient à la Mercédès.

— Il faut les rejoindre, dit Malko.

Pour décourager les « fillettes-laleau », il tira son pistolet et vida le chargeur en direction de la Mercédès, au jugé. Il se lança alors, moitié nageant, moitié marchant suivi de John Riley. Ils avaient l'impression de traverser une rivière en crue... Sans comprendre, les passagers du « tap-tap » les regardaient venir en riant.

Amour Mirebalais avait compris leur manœuvre. La Mercédès recula pour tenter le passage de l'autre côté, dans l'alignement du « tap-tap ». Malko atteignit celui-ci le premier et sauta sur le marchepied. Quand le conducteur vit son pistolet, il vira à un très beau gris souris.

— Vite, demi-tour, ordonna Malko.

L'autre ouvrit la bouche, bégaya quelques mots incompréhensibles, puis, d'un seul bond, sauta à l'extérieur. John Riley poussait déjà Malko. Celui-ci s'assit au volant et chercha fébrilement la marche arrière.

Au même moment, une des Noires arrosa le « tap-tap » d'une

longue rafale. Malko entendit des cris derrière lui : les passagers sautaient par l'arrière et s'enfuyaient dans tous les sens. Allégé, le « tap-tap » sembla mieux flotter.

Le demi-tour était déjà engagé. L'Immaculée Conception Rénovée fonçait vers son nouveau destin. Ayant pris du recul, la Mercédès avançait dans une gerbe d'eau.

Cahotant, le « tap-tap » prit de la vitesse. Effectivement, l'eau était beaucoup moins profonde là où il était venu. Pendant une minute, Malko ne vit plus que le bâtiment rouge du Casino, à cinq cents mètres devant. L'ambassade U.S. était cent mètres plus loin. Puis, sans crier gare, « l'immaculée Conception Rénovée » prit de la bande à tribord. Malko tenta de redresser la direction mais les roues étaient engagés dans une ornière boueuse. Elles se mirent à patiner sans espoir.

De nouveau, ils étaient coincés.

La Mercédès arrivait, roulant sur le trottoir longeant la plage, pour les tourner.

Malko sauta, suivi de John. Les deux hommes partirent en pataugeant à travers le large boulevard vers une ruelle qui montait vers le centre de la ville.

S'ils l'atteignaient, ils pourraient peut-être se cacher dans les masures qui la bordaient. Ils avaient encore de l'eau jusqu'à la taille lorsque la Mercédès stoppa à vingt mètres d'eux. Malko leva son pistolet et appuya sur la détente. Il y eut un clic sinistre : l'eau avait rendu l'arme inutilisable.

Ils entendirent les cris excités des « fillettes-laleau » jaillissant de la Mercédès.

Celles-ci allaient les tirer à bout portant, comme des lapins. Tout à coup, John Riley poussa un cri.

— Regardez, fit-il d'une voix étranglée.

Un véritable mur d'eau jaunâtre et boueuse, un torrent, dévalait la ruelle où ils avaient pensé se réfugier, fonçant sur eux.

Instinctivement, ils s'aplatirent derrière le cocotier le plus proche. L'eau déferla, coupant le boulevard Harry Truman, arrachant les pierres, charriant des branches d'arbres, des débris divers. Collés au cocotier Malko et John Riley retenaient leur souffle.

Le flot arrivait droit sur la Mercédès !

La « fillette-laleau » qui les mettait en joue avec sa mitraillette s'envola comme un fétu de paille et disparut. Amour Mirebalais eut le temps d'entrouvrir la portière puis la Mercédès fut soulevée et sembla flotter, pendant quelques instants, comme un radeau. Elle bascula d'un coup sur le côté, les roues en l'air, et disparut en contrebas, sur la plage, avec toutes ses occupantes.

Comme satisfait, le mur d'eau diminua de violence d'un coup.

Malko et John Riley couraient déjà vers l'ambassade.

CHAPITRE XX

Malko acheva de se raser soigneusement, posa son Remington, s'humecta de Mennen et s'examina devant la glace. Ses yeux dorés ressortaient encore plus dans son visage bronzé, mais l'angoisse avait creusé ses traits. Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre. Le ciel était immuablement bleu. Comme depuis l'orage qui lui avait sauvé la vie. Cette chambre d'amis de l'ambassade U.S. représentait tout son univers depuis dix jours. Il n'osait même pas sortir dans le jardin, de peur d'être kidnappé.

Amour Mirebalais s'était sortie de l'accident avec un bras cassé, mais sa haine intacte. Deux des « fillettes-laleau » étaient mortes noyées.

Sans John Riley, Frank Gilpatrick aurait peut-être cédé aux menaces à peine déguisées des Haïtiens. Des voitures blindées entouraient l'ambassade, ainsi que des patrouilles des Macoutes.

Le pasteur, au cours d'une entrevue orageuse avec l'ambassadeur, avait proclamé qu'il était solidaire de Malko. Si on livrait ce dernier aux Haïtiens, il se livrait aussi. Après un échange mouvementé de télex, le State Department avait fait savoir officiellement au gouvernement Haïtien que Malko avait obtenu l'asile politique.

Les deux hommes partageaient la même chambre et Frank ne leur adressait la parole que du bout des lèvres. Les derniers survivants de la bande Jacmel étaient traqués féroceement par les Macoutes. L'un avait été abattu deux jours plus tôt alors qu'il cherchait à gagner l'ambassade. Son corps était resté tout l'après-midi au soleil, gardé par un Tonton Macoute...

Le téléphone sonna. Malko décrocha.

— C'est moi, bonjour.

Son angoisse tomba d'un seul coup. C'était le rite matinal. Tous les jours à la même heure, Simone Hinche lui téléphonait. De l'ambassade de la République Dominicaine, tout à côté de l'hôtel El Rancho, où elle s'était réfugiée. Bien entendu, les lignes étaient surveillées. Si mal que le shunt sur la table d'écoute coupait généralement la communication...

— Bonjour, répondit Malko.

La voix douce de la jeune femme était sa seule détente. De toute son aventure haïtienne, il ne restait que Simone. Bien qu'elle soit à Pétionville et lui à Port-au-Prince, ils étaient plus séparés que s'ils s'étaient trouvés sur deux continents différents. Mais la voix chaude de

la jeune métisse lui faisait oublier sa « captivité ».

L'opération « Von-Von » était rentrée dans les classeurs de la C.I.A. Peu à peu, la situation se normalisait entre les U.S.A. et le gouvernement Haïtien. Il restait le cas Malko... Officiellement, il n'était qu'un aventurier à qui l'ambassade avait donné asile. Réclamé tous les jours par les Haïtiens. Il savait que Frank Gilpatrick négociait tous les jours avec Amour Mirebalais pour obtenir un sauf-conduit. Les Haïtiens avaient d'abord réclamé un million de dollars.

Malko n'eut pas le temps de parler : la communication venait d'être coupée. Ils devaient être surveillés par un Tonton Macoute pudibond.

On frappa. Malko raccrocha.

Frank Gilpatrick pénétra dans la pièce. En costume et cravate, ruisselant de sueur. Les Haïtiens étaient très regardants sur le chapitre cravate. Nu-pieds à la rigueur, mais avec une cravate... L'Américain toisa Malko, visiblement hostile.

— Ça y est !

Le coeur de Malko battit plus vite.

— Vous voulez dire...

— Vous partirez dimanche sur le vol direct des American Airlines pour New York. On vous échange contre six cent mille doses de vaccin anti-malaria et cent mille dollars cash pour le type qui signe le laissez-passer.

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Lui qui avait écrit à Alexandra qu'il risquait de passer l'hiver à Haïti.

— Merci, dit-il, c'est merveilleux. J'adore cette ambassade, mais je serai quand même mieux dans mon château...

John Riley avait pénétré dans la pièce derrière le second conseiller. Frank ressortit aussitôt et Malko resta seul avec le pasteur.

— Et Simone ?

Malko avait à peine osé poser la question... Depuis qu'il était enrhumé, il cherchait une solution pour faire sortir la jeune femme de Haïti.

— J'y ai pensé, dit John Riley. C'est un peu tiré par les cheveux, mais cela peut marcher. Et si vous voulez la faire sortir du pays, il n'y a pas d'autre moyen. Voilà l'idée : Simone Hinche va mourir. Les Dominicains la mettront dans un cercueil et n'auront qu'une idée : s'en débarrasser... Contre un petit paquet de gourdes, le convoyeur funéraire l'amènera ici au lieu de l'enterrer à Pétionville. Ensuite, le cercueil filera dans la camionnette de la valise diplomatique. Vous le récupérerez à New York...

— Dites-moi, commença-t-il...

John Riley eut un rire discret :

— Rassurez-vous, je ne suis pas fou. Il y a un truc. Cette jeune personne ne sera pas tout à fait morte. On lui aura fait boire du

« concombre-zombi », une drogue vaudou. C'est avec ça que les houngans « fabriquent » des zombies dans les campagnes pour impressionner les paysans. Simone sera plongée dans un état cataleptique et il faudra un examen très sérieux pour s'apercevoir qu'elle est réellement vivante... Ensuite, il n'y a plus qu'à administrer l'antidote...

» Elle sera un peu groggy quelques jours, puis tout ira bien. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Malko n'en pensait rien. C'était tellement inattendu...

— Mais qui va déclarer le décès ?

— Un médecin dominicain de l'ambassade. Il est dans le coup. Il vomit les Macoutes.

— Et Amour Mirebalais ? Elle ne va pas trouver étrange que Simone meure si soudainement ?

L'Américain sourit finement.

— Pas du tout. Suivez-moi bien. Simone Hinche apprend la nouvelle de votre départ, alors qu'elle est condamnée à rester ici jusqu'à ce que les mangues aient des dents... Désespérée, elle avale un tube de barbiturique. Suicide. Comme toutes les communications sont écoutées...

Cela se tenait. Malko passait mentalement le plan au crible. C'était même très astucieux.

— Elle est au courant ? demanda-t-il.

— Elle y sera bientôt. Si c'est O.K. avec vous... Je vais tout arranger grâce à quelques amis bien pensants.

Malko ne réfléchit que quelques secondes. C'étaient souvent les plans les plus audacieux qui réussissaient.

— Vous êtes sûr du croquemort...

— Certain.

— C'est bien, dit Malko. Dites-lui que je suis d'accord.

*
* *

Pour quitter Haïti, Malko était redevenu un homme élégant. L'ambassade avait pu récupérer ses affaires à l'El Rancho. Son costume d'alpaga noir était impeccablement repassé.

Mais, intérieurement, il était tendu et nerveux. Pour quitter l'ambassade, il n'attendait plus que le cercueil contenant le corps de Simone Hinche. Il voulait voir la jeune femme avant de partir, être sûr qu'elle était bien dans la bière.

La veille au matin, ils s'étaient parlé pour la dernière fois. Sans la moindre allusion au plan, bien entendu. Au contraire, Simone avait pleuré, pour les Haïtiens à l'écoute. Chacun des mots à double sens qu'ils avaient échangé était resté gravé dans sa mémoire...

— Je vous embrasse, avait dit la jeune métisse. J'espère que je vous rejoindrai un jour...

— J'espère aussi, avait dit Malko.

Et il avait raccroché...

Trois heures plus tard, Simone se suicidait... Jusque-là, tout semblait s'être bien passé. Les Haïtiens n'avaient pas réagi. La mort de Simone Hinche paraissait être passée presque inaperçue.

Un bruit de moteur le fit sursauter. Une camionnette venait de s'arrêter devant l'ambassade. Trois Noirs descendirent et ouvrirent l'arrière. Le cœur de Malko battit plus vite : c'était le cercueil contenant Simone Hinche.

Cela avait marché !

Il eut du mal à attendre que la camionnette ait redémarré pour se précipiter au rez-de-chaussée.

John Riley avait déjà un tournevis à la main. Malko passa la main sur l'acajou du cercueil. Ils l'avaient installé dans le bureau du second secrétaire. John Riley maniait le tournevis avec précision et acharnement.

Une par une, les vis sautaient. Malko avait envie d'arracher le couvercle avec ses ongles. Il colla son oreille contre le bois, mais n'entendit aucun bruit. Un « Marine » entrouvrit la porte et la referma, horrifié ! Les nécrophiles étaient quand même rares dans la diplomatie américaine.

Une Cadillac grise vint se ranger doucement devant le perron, le chauffeur donna un coup de klaxon.

— Voilà notre carrosse, annonça John Riley après un coup d'oeil à la fenêtre.

Sa chemise était collée à sa peau par la sueur. Il commençait à dévisser au tournevis, et Malko achevait à la main. Enfin la dernière sauta.

Avec précaution, ils prirent le couvercle, le soulevèrent et le posèrent par terre. Malko se pencha sur le cercueil ouvert.

Simone Hinche était couchée sur le dos, ses cheveux clairs ramenés de chaque côté de ses tempes, les yeux fermés, le visage calme, les mains croisées sur sa poitrine. On l'avait revêtue d'une robe blanche ajustée qui mettait en valeur son corps parfait. Mais à la place du cœur, il y avait un clou d'acier planté verticalement dans la poitrine.

Un peu de sang avait coulé, formant une petite auréole rouge. Le corps était encore tiède, et la mort ne remontait pas à plus de quelques heures. Une odeur sucrée et écoeurante montait de la guirlande de magnolias enterrée avec le corps...

— Les ordures, murmura John Riley.

L'Américain était livide. Il se pencha sur le visage de la jeune morte comme s'il avait pu la ressusciter, et se releva, les traits crispés.

— Pardon, dit-il. Je n'avais pas le droit de me tromper.

— Qu'est-ce que cela veut dire, ce clou ? demanda Malko, la voix blanche.

Il avait l'impression de vivre un cauchemar, il entendait encore la voix de Simone, gaie et chaude. C'était hier. Ce ne serait plus jamais. Rarement, il avait ressenti ce sentiment d'absolu devant la mort.

— Encore un truc vaudou, dit sombrement John Riley. Dans les campagnes, quand quelqu'un meurt et qu'on a peur que ce soit un zombie, on lui perce le coeur, pour qu'il ne puisse pas ressusciter...

Le meurtre était signé Amour Mirebalais. Elle avait éventé le piège et contre-attaqué. Avec la complicité du fossoyeur. Malko contempla Simone avec une immense tristesse. Au moins, elle ne s'était pas vu mourir. On frappa à la porte et le « Marine » réapparut, de plus en plus horrifié.

— Son Excellence l'Ambassadeur vous attend, annonça-t-il.

— Nous arrivons, dit Malko.

John Riley le prit tout à coup par le bras, les yeux étincelants de colère.

— Écoutez, on va bourrer ce cercueil de T.N.T. et on va le renvoyer aux Macoutes.

Malko secoua la tête :

— Non. Elle a droit aussi à un peu de paix.

Il se pencha sur le cercueil et effleura de ses lèvres celles de Simone Hinche. Puis, il arracha du bouquet posé sur le bureau une orchidée et la posa sur la poitrine de la morte, dissimulant l'horrible et mortel clou...

C'est tout ce qu'il pouvait faire pour Simone Hinche.

*
* *

L'ambassadeur l'accueillit froidement, mais lui fit une place à côté de lui. Il n'était pas au courant pour Simone Hinche. La Cadillac démarra aussitôt. En sortant, la voiture dut freiner brusquement, car un autre véhicule venait de couper sa route. Machinalement, Malko tourna la tête. Une Lamborghini jaune passait lentement devant la calandre de la Cadillac.

L'espace d'une fraction de seconde, il aperçut de trois quarts le visage fin d'Amour Mirebalais.

Elle souriait.

Notes

- [1] Région du centre d'Haïti. [Ret]
- [2] Tout va bien, en créole. [Ret]
- [3] Fille, en créole. [Ret]
- [4] Voir « Massacre à Amman ». [Ret]
- [5] Prêtre vaudou. [Ret]
- [6] Philtre. [Ret]
- [7] 4 dollars, 20 francs environ. [Ret]
- [8] Je m'en vais. [Ret]
- [9] La misère règne à la maison. [Ret]
- [10] Prêtre vaudou. [Ret]
- [11] Danseuses des cérémonies vaudou. [Ret]
- [12] Rhum de mauvaise qualité. [Ret]
- [13] Prostituée, en créole. [Ret]
- [14] Du nom d'un tueur Macoute célèbre, Elois. [Ret]
- [15] Comment ça va ? [Ret]
- [16] On tient le coup. [Ret]
- [17] Homme riche et influent. [Ret]
- [18] Baiser en argot créole. [Ret]
- [19] Haitian-American sugar company. [Ret]
- [20] Bien sûr. [Ret]
- [21] Regarde la belle fille. [Ret]
- [22] Maudit soit le c... de ta mère. [Ret]